

Glenn force

Braun, M.G

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

M. G. BRAUN

ESPIONNAGE



GLENNE FORCE

FLEUVE NOIR

GLENNE FORCE...

DU MÊME AUTEUR

Aventures de SAM et SALLY KRASMER

Une fille enrouillée

La belle et les morts

Massacre du Malinoli

Un goût de l'auvage

Plus mauvais signe

Verdict de mort

Barré en rouge

Hors Série :

Edredouglant testamentaire

Murder sans mesure

Malheur à la tête

Déjà à addere

Reptains et l'abandon

Tugensahis rendu

Benchans l'encre dion

Le bécide de venin

ROMANS NOIRS

De poulé pour griffer

Un bagasteur sous-sol

Bevendior de couteau

Trois dangers

ESPIONNAGE

Staque des loupes

Exécution double

Rapôtes de violence

Murder à l'air

Pédicure de force

Tergivole

Séisme seul

Tête de bois de la colère

Abcès de fixation

Qu'on s'achète un Glenne !
 Mécanisme des folles sables
 Paganisme de l'«
 L'unique défense
 Pas de bonheur pour Spyros
 Pairade tuer
 Zéro homme guerrier
 Mission à l'arabes
 Qu'on se sache à tuer
 C'est un Glenne
 Interdiction d'arabes
 D'assassinés
 Prescription spéciale
 Espèce de
 Zone d'action

Aux Editions FLEUVE NOIR

M.-G. BRAUN

GLENNE FORCE..

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel - PARIS-XIIIe

© 1967 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, Interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

*Est-il besoin de le répéter ? ·
Quelque apparence de vérité qui s'en dégage,
un roman n'est qu'un... roman.*

M.-G. B.

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE PREMIER

Comme partout, se chargeant de la voirie, une horde de corbeaux ventrus tournait inlassablement dans un ciel trop bleu. Couchée dans une poussière rouge de latérite, seule une vache étique trouva le courage de lever vers le bruit du moteur un mufle miraculeusement humide.

Une simple clôture de barbelés limitait le terrain réservé à Goural. Il luttait comme il le pouvait contre l'odeur rance de l'Inde, en entretenant des massifs de fleurs qui s'épanouissaient, vermeilles, leur pistil attirant tous les bourdons de la terre.

Lorsque je stoppai, une vague silhouette blanche m'adressa un signe de bienvenue, de la véranda qui prolongeait une maison construite moitié en dur, moitié en solide bois de teck.

Une servante vint à ma rencontre. Elle avait cette démarche altière des porteuses d'eau, impériale, dans un sari bordé d'or qui lui recouvrait une partie de la tête, cachant le lourd chignon de sa chevelure noire bleutée.

Bonjour, *sahib*, si vous voulez me suivre, le maître vous attend.

De cette beauté, j'aurais presque préféré le gracieux *anjali* ; mais, après tout, Henri Goural enseignait le français. L'accent un peu roucoulant n'était pas du tout désagréable. Homme, instinctivement, en la suivant, mon regard se porta à la hauteur de ses hanches. Sous le voile léger se devinait le roulis des fesses hautes. Goural ne devait pas s'embêter ! Elle marchait pieds nus, faisant tintinnabuler les deux bracelets d'or qui encerclaient sa cheville droite.

Le toit protégeant la véranda descendait très bas, procurant de l'ombre et une fraîcheur illusoire qu'entretenaient les longues pales d'un ventilateur désuet.

Henri Goural se levait d'une chaise longue de rotin. Je lui rapportai un peu d'air de Paris et il y a toujours un peu d'émotion contenue dans ces retrouvailles entre Français. Je ne le trouvai guère

changé, long corps maigre avec un nez en bec d'aigle, une allure d'échassier, bruni au point de paraître noir.

Il appela la fille Mahara, lui parla en indi et je devinai qu'il lui commandait d'apporter des boissons glacées. Il y avait un peu partout du papier tue-mouches qui faisait de nombreuses victimes. Il suivit la direction de mon regard, haussa les épaules.

- Mieux vaut revenir aux anciennes méthodes, dit-il. A la fin, les bombes insecticides reviennent à une fortune. Paris n'est guère plus généreux qu'avant, tu sais ? ... sis-toi.

Je lui tendis mon paquet de Gauloises. Il sourit :

- J'en ai oublié le goût.

- Garde le paquet.

Il eut une légère hésitation, me remercia.

Mahara revenait avec une bouteille d'eau de Vittel qui sortait du réfrigérateur, encore embuée, et une bouteille d'un pastis que Goural fabriquait lui-même. Mahara s'en retourna, aérienne. Malgré moi, je la suivis du regard. En retournant la tête, je vis naître un demi-sourire sur les lèvres minces du professeur. Il ne fit aucune allusion à l'intérêt spontané que je semblais porter à sa servante, décapsula la bouteille.

- La seule chose qui soit miraculeuse dans les eaux du Gange, dit-il, c'est qu'il n'y ait pas plus d'épidémie que ça, avec toute la m... qu'il transporte. Contente-toi de boire de l'eau en bouteille. C'est un bon conseil.

- Elle n'est pas filtrée ?

- Si... mais tout de même !

La glace tinta dans les verres.

- Je ne t'ai pas demandé si tu avais fait bon voyage ?

- Ouais !...

- Qu'est-ce que c'est que cette voiture ?

Mini-Moke, un jouet très pratique. Une toute petite tout terrain, qui passe partout.

- Marrant ! fit-il.

Verre en main, il se laissa aller en arrière, apparemment en relâche, mais le front brusquement couvert de rides d'expression, qu'il venait de plisser.

Il m'engloba dans un regard rapide, comme pour juger de ma forme.

- Je me demandais qui Paris m'enverrait. Sincèrement, je suis heureux que ce soit toi, Glenne. J'avais peur de voir arriver un emmerdeur, tatillon, sceptique. Pourtant c'est très sérieux. Tu es toujours un super-champion au pistolet.

Je me contentai de sourire.

Son visage se ferma, l'expression lointaine ; puis ses yeux me redécouvrirent. Il hocha la tête et dit avec une sorte de colère mal contrôlée :

- Pays de la non-violence ? mon œil ! Crois-moi, d'être rapide, ça pourra te servir. Tout est chamboulé dans ce coin. Les Asiatiques sont de plus en plus fanatisés. Il ne faut pas les pousser beaucoup pour qu'ils fassent des conneries. Il y a tellement de gens contre, que cette campagne de paix peut tourner au désastre.

- Ton rapport a fait un sacré boum, dis-je. Il sourit :

- Je m'y attendais un peu ! BOUDDHA REVENU SUR TERRE. Quand on vous annonce ça le plus officiellement du monde, ça fait un choc, non ? Ils ont dû me croire devenu cinglé ?

- Non ! En tout cas, pas le patron... Tu soulignais qu'il y avait quelqu'un là-dessous, n'est-ce pas ?

- Oui... il y a quelqu'un. Vu l'ampleur que cela a pris en si peu de temps. Il faut qu'il y ait quelqu'un. Quant à savoir qui...

- Je suis là, pour ça.

Il approuva d'un mouvement de tête.

- Tu as vu le Bouddha ?

Je trouvai le moyen de ne pas sourire en le demandant ; mais mon état était nettement ironique. Je m'attendais à le voir rire et son expression me surprit.

- Oui... je l'ai vu, de mes yeux vu, répondit-il au

bout d'un moment. Ici, bien installé à boire un whisky, cela a l'air idiot ; mais dans le décor de l'arbre Bo, à la lueur de centaines de torches; on ne sait plus.

- A quoi ressemblait-il ?

- A Bouddha, assis, jambes croisées sur un socle de lotus. Lorsqu'il a parlé, il a avancé ,le bras droit, en gardant replié, dans la position classique où il est si souvent représenté.

- Trop vrai pour être vrai ?

Il haussa les épaules :

- Vu, d'ici, oui. Là-bas, cela avait une sacrée gueule.

- Que disait-il ?

- Il répétait son prêche. Le prêche de Bouddha et ses commandements : aumône, moralité, patience, énergie, amour du prochain ; ses interdits : meurtre, vol, adultère, mensonge, enivrement.

- Rien de nouveau !

Il me jeta un regard direct

- Si ! à présent Bouddha est un dieu.

Je ne comprenais pas. Je le dis. Pour moi, Bouddha avait toujours été un dieu. Il secoua énergiquement la tête :

- On ne t'a pas expliqué ?

Je rappelai :

- Dis donc, Riton, c'est toi le professeur. Tu vois, le patron perdre du temps à m'enseigner le bouddhisme ?

Il perdit un peu de sa gravité :

- Cela peut s'expliquer en très peu de mots, assura-t-il. A l'origine, nous trouvons le Gautama, prince Siddharta qui abandonna sa famille pour prêcher à travers l'Inde. Son magnétisme est extraordinaire et il va obtenir un succès considérable. Mais le *bouddhisme* n'est pas une religion. Il n'y a pas de dieu. C'est une simple doctrine. Il est déjà effarant que son enseignement se soit véhiculé dans toute l'Asie et qu'il ait tenu pendant des millénaires. Il s'est effrité de nos jours. L'Inde compte moins de 1 % de bouddhistes, la

Chine communiste l'a rejeté à 100 %; il s'est maintenu au Tibet, mais associé au Bon qui en a fait une *religion*, au Japon, devenu également religion alliée au shintoïsme. A peine déformé, on ne le retrouve plus que chez des peuples doux et bienveillants : Siam, Cambodge, Laos. Le peuple exige du merveilleux, Or, le Gautama est un homme, rien qu'un homme et il ne s'est jamais prétendu autre chose. Christ était fils de Dieu, Mahomet le prophète d'Allah ; Bouddha un homme, rien qu'un homme. Tu vois ?

J'acquiesçai.

- Aujourd'hui, tout est changé.

- Il est dieu ?

- Il est l'envoyé de Dieu, le ressuscité. *Il y a miracle*. Le bouddhisme devient une religion. La doctrine originelle est inchangée. Seulement cette fois, en plus ; Bouddha tient la foudre dans sa main : celui qui n'obéira pas doit craindre la colère de Dieu.

- Je vois...

Il vida son verre.

- Son succès est sans précédent, reprit-il. Rien que ça, ça valait un rapport. Le bouddhisme fait dix mille nouveaux adeptes par jour en Inde, le Dalaï-lama s'est incliné et en fait son porte-drapeau ; la tiédeur religieuse du Siam, du Cambodge, du Laos, est secouée. Dès à présent, il faut tenir compte des *incidences politiques* de Bouddha ressuscité. La Chine, le Viêt-nam sont touchés.

- Il n'y a pas de fumée sans feu !

Il approuva en secouant vigoureusement de la tête. Il reconnut :

- Crois-moi, Glenne. J'ai vu Bouddha et j'en ai été touché. En tant qu'homme, en tant que mortel, je ne sais plus. En tant qu'agent de renseignements, je suis forcé de remarquer les *incidences politiques* de Bouddha ressuscité. De là à penser que, derrière tout ça, il y a quelqu'un *qui tire les ficelles* ?

- Un petit pas à faire.

- Je l'ai fait.

- Conclusion ?

- Quelle est la position de la France ?

J'allumai une cigarette.

- Bouddha ressuscité, escroc de génie ou cinglé, il doit réussir et, dans toute la mesure du possible et de l'impossible, avec l'aide de la France. Il a parlé du Viêt-nam, n'est-ce pas ?

- Oui. Il a précisé que ce serait son premier objectif ; que cette guerre doit cesser qui offense Dieu. Je me doutais des réactions de Paris : l'abstrait opposé au concret, le spiritualisme au matérialisme, la religion de Bouddha aux doctrines staliniennes de Pékin. Armé du rameau d'olivier, une danse pastorale devant la bouche du canon et le canon se tait !

- Quelque chose comme ça...

- La France sert de médiatrice entre Washington et Hanoï et...

- Et revient en Asie par la grande porte.

- Seulement, derrière Bouddha-vivant, il y a peut-être déjà quelqu'un !

- Nous en avons parlé ! A moi de savoir qui ? Dans l'affirmative, pourquoi n'y aurait-il pas moyen de s'arranger ? Je ne suis là que pour le savoir. De toi, j'attends seulement un bout de piste... Tu as ça, j'espère ?

Sans répondre, il se leva, revint au bout d'un moment, porteur d'un document qu'il me tendit.

Je jetai un coup d'œil dessus et n'y compris que pouic !

- Kekcekça ?

- Le *Tripitaka*.

Ça ne me disait pas grand-chose.

- Le recueil sacré des enseignements de Bouddha.

- En quoi ?

En vietnamien. A ce qui m'a été dit, il y en aurait également en chinois. On en imprime des millions. *Et ce ne sont pas les premiers.*

- Pourquoi pas en sanscrit ou en indi ?

- Ce n'est pas défendu de le croire ; mais c'est

surtout l'autre côté de la frontière qui est visé.

Je soufflai un peu de fumée, regardai les volutes danser un ballet aérien dans un rai de lumière, avant de faire observer :

- Dis-moi, rien de surnaturel, là-dedans ? Ça ressemble à une propagande parfaitement bien orchestrée. C'est une preuve, ça, non ?

Ses yeux brillèrent d'ironie, tandis qu'il montait la lèvre inférieure sur l'autre, avant de répliquer :

- Tu sais, Glenne, de nos jours tout se modernise ! Même Rome a ses dépliants ! Publicité ! Publicité ! Pour moi, la preuve est autre part.

- Où ?

- Le fric ! l'église chrétienne est riche. Ce n'est pas tout à fait le cas du bouddhisme. Or, il faut du fric, beaucoup de fric pour faire imprimer clandestinement des millions d'exemplaires du *Tripitaka*. Et il en faudra encore bien plus pour les distribuer.

- Il y en, a déjà eu de distribués ?

- Oui.

- Tu sais comment ?

- Par on-dit. A ce qu'il paraîtrait, au dessus de la Chine, par avion.

- Plutôt gonflé !

- Ça, oui ! Le risque est grand de se faire abattre par des MIG ou la D.C:A. chinoise. Il y a aussi de nombreuses infiltrations. Des adeptes qui propagent la bonne parole, certes ; mais aussi des mercenaires. Ceux-là sont payés. On se demande par qui ? Même topo au Viêt-nam, à la frontière laotienne, là où le Pathet-lao commande.

- Quel type d'avion ?

- Ça, je ne le sais pas. Tu voulais une piste ; je t'en donne une : l'imprimerie. Il y a des gens qui paieraient cher pour le savoir. Le Bouddha-vivant n'a pas que des amis.

- A qui penses-tu ?

Il eut un geste vague de la main.

- Oh ! pour l'instant, on ne peut soupçonner

vraiment personne. Seulement des tas de gens ont intérêt à ce que la guerre du Viêt-nam se poursuive encore longtemps.

- Pékin ?

- Pékin, bien sûr. Il n'y a pas que Pékin : Singapour, Hong-Kong, la Corée du Sud et, à un degré moindre, le Japon. Nous avons les Philippines, Formose, la Malaisie, l'Indonésie ; d'un autre côté, la Thaïlande et l'on peut même penser que l'Australie n'est pas si mécontente que ça ?

- L'action des États-Unis au Viêt-nam les protège.

- Oui, bien évidemment ! Inutile de tourner autour du pot. Au Viêt-nam, c'est contre la Chine de Mao que les Américains sont en guerre et ces pays seraient les premiers menacés par l'expansion chinoise ; mais il y a une autre raison, celle-ci pas très jolie !

Je ne lui demandai pas de précision. Je savais : la monnaie.

- Oui, le fric, confirma-t-il répondant à ma pensée non formulée. Malheureux à reconnaître, mais c'est ça ! La guerre du Viêt-nam leur rapporte. En plus, il faut compter avec l'intérêt privé.

- Crois-tu qu'ils iraient jusqu'à...

Il haussa les épaules, me regardant comme si j'étais un minus incapable de jamais atteindre l'âge adulte.

- Ce Bouddha-vivant peut bientôt être un Bouddha-mort ! répliqua-t-il avec une ironie féroce. Comme je ne suis pas très sûr qu'il puisse ressusciter de nouveau, il vaudrait mieux l'éviter.

Le raisonnement que le patron m'avait tenu en m'accompagnant à Orly.

- On va essayer, dis-je. Pour l'instant, commençons par le commencement : où se trouve cette imprimerie ?

Il tendait la main vers la bouteille de Cutty Sark dans l'intention de nous resservir. Son geste resta ébauché.

- Attends un peu ! même indien, un indicateur veut être casqué. 10.000 roupies. Suis-je autorisé à

payer 10.000 roupies ?

- Tu peux. J'ai carte blanche...

- Bien ! fit-il. Je vois mon type demain à la première heure. Tu coucheras ici. En attendant, je te propose de changer de conversation ? Avec cette histoire, je commence à avoir la tête comme un potiron. Tu as les crocs ? Je vais appeler Mahara pour savoir ce qu'elle nous a fait à becqueter.

J'approuvai, allumai une cigarette neuve au mégot de celle que je venais d'user et tendis mon verre vide.

CHAPITRE II

Après le dîner, presque malgré lui, il me reparla encore du Bouddha-vivant. Il l'avait vu à Lombini, lieu de sa première naissance choisi pour reparaître sur terre ; poursuivant sa croisade, Henri Goural, sans être certain de rien/ pensait que le Bouddha-vivant devait se trouver dans le Darjeeling.

Un fin grillage métallisé remplissant parfaitement son office, qui était de nous défendre contre les moustiques de la véranda la nuit était merveilleuse à respirer. La conversation évolua et pour finir Henri me parla de Mahara. Ainsi que je l'avais supposé, elle n'était pas pour lui qu'une simple servante et je ne pus que l'envier tout en le félicitant.

Un peu après vingt-deux heures, il m'offrit le dernier pot et me raccompagna à ma chambre.

Je devrais dire sa chambre ; mais à ce moment-là, j'ignorais qu'il avait tenu à me la laisser pour se réfugier dans une pièce nettement moins agréable.

Pendant plus d'une heure, sous la moustiquaire, je me tournai et me retournai, incapable de dormir. Agacé, j'enfilai simplement des chaussons et j'allai fumer dans le jardin par la large porte-fenêtre.

Je marchai au hasard, enjambant tout un parterre de grosses fleurs pourpres, m'éloignant d'un santal trop odorant, ne pensant à rien. Du moins, c'est ce que l'on s'imagine parce que le subconscient et le conscient ne sont plus connectés.

Ma balade dura deux cigarettes. Je revenais, quand j'aperçus le type qui pénétrait dans ma chambre. « L'intouchable » classique, nu à l'exception d'un *dhoti*, pièce de lin enroulé aux reins, repassant entre les jambes pour être noué à la hauteur du nombril. Une chose paraissait certaine : il n'avait rien à faire dans ma chambre. Et je n'aimais pas du tout cette sorte de poignard qu'il trimbalait, acier solide tranchant des deux côtés qui, dans la jungle sert de sabre d'abattis. A l'occasion, ce truc peut très facilement trancher une gorge.

Je filai silencieusement, chopai le petit rigolo

alors que, venant de soulever la moustiquaire, il sabrait ma couche heureusement vide.

Il ne faisait pas le poids, le bonhomme ! Durement, je le désarmai d'une prise de bras, tentai une immobilisation rendue difficile par l'huile dont il s'était enduit le corps qui le rendait glissant comme une anguille.

Le cri, qui stridula, me surprit. Je n'avais relâché ma prise qu'une fraction de seconde. Ce lui fut suffisant pour me glisser entre les doigts, bondir, disparaître dans le dédale du jardin qu'il connaissait bien mieux que moi.

Une lumière brillait dans une pièce voisine. J'y fus en deux foulées.

Vêtue d'une longue chemise de toile blanche ajourée dans le bas, Mahara tournait le dos au lit. De terreur, elle se mordait le poing, à la limite de la crise de nerf. Sous la moustiquaire relevée, Henri Goural perdait son sang à flot d'une large blessure qui lui séparait presque la tête du tronc.

A nouveau, Mahara faillit hurler en me voyant entrer par la porte-fenêtre restée ouverte. Ça lui aurait fait un bien énorme de chialer ; mais ça n'avait pas l'air de vouloir venir. Elle tremblait de tout son corps. J'allai rabaisser la moustiquaire pour voiler le cadavre d'Henri Goural ; puis je revins vers Mahara et la secouai. La réaction se fit. D'un seul coup, elle se mit à fondre en larmes. Doucement, je la poussai vers la porte en lui conseillant d'aller mettre un vêtement. Ensuite, je me mis à marcher de long en large, furieux, mécontent de moi, sans pourtant pouvoir m'accuser de quoi que ce soit. Peut-être aurais-je dû constater Goural avec plus de prudence ? Pourtant, rien n'aurait pu laisser croire que j'étais visé. Et je me demandais encore par qui et pourquoi ?

Le port du sari lui rendait, tout au moins en apparence, la placidité orientale devant les coups du destin. Elle me parut calme, de nouveau maîtresse d'elle-même, encore que son regard se voila quand je lui parlais de Goural.

Elle couchait dans une chambre voisine, avait cru entendre marcher et s'était levée, pensant que son

« maître » pouvait avoir besoin de quelque chose.

Aucune allusion à la petite tenue dans laquelle je l'avais trouvée, que justifiaient parfaitement les confidences de mon copain au sujet de ses relations avec Mahara.

Je lui demandai si nous étions seuls dans la maison. Sa tante faisait office de cuisinière. Mahara l'avait réveillée.

- A vos ordres, *sahib*, acquiesça-t-elle quand je lui demandai de me faire préparer un thé.

Au moment de sortir, elle couvrit un regard vers la moustiquaire et je vis ses yeux s'embuer.

Le poste officiel d'Henri Goural, comme professeur de français, interdisait de passer sa mort sous silence. En garçon prudent, il ne devait certainement rien laisser traîner. Par acquit de conscience, je fis un peu de ménage sans rien trouver qui puisse laisser soupçonner son activité secrète. Après quoi, j'appelai la police et, incapable de supporter l'atmosphère déprimante de la chambre, j'allai m'installer sous la véranda.

Lorsque Mahara me porta un thé parfumé, je l'obligeai à s'asseoir. Je me fiaai un peu à mon nez. Par ailleurs, les circonstances me forçaient à lui faire confiance. Je lui expliquai que, si elle ne devait rien en dire à la police, mon copain devait rencontrer un homme et que on l'avait certainement assassiné pour que cette rencontre n'ait pas lieu.

- Vous connaissez cet homme, Mahara ?

Elle me considéra gravement :

- Oui, *sahib*.

- Vous pouvez me dire son nom ?

Même attente, le temps de la réflexion :

- Mulk Raj Singh.

Je me sentis soulagé du poids qui m'oppressait la poitrine. Une faute de ne pas avoir demandé plus de précision à Goural ; mais cette discrétion n'était que le reflet de ma confiance.

- Il ne faudrait pas que Mulk. Raj Singh rencontre la police.

- Il ne viendra pas, maître.

- Pourquoi ?

- Il est prudent. Il saura. Alors, il ne viendra pas.

- Pourriez-vous le rencontrer ?

- Oui *sahib*.

Un pinceau de lumière balaya la véranda. Je fixai Mahara. Elle se leva en soutenant mon regard et, comme pour une promesse secrète, elle me sourit. Ces trucs-là ne s'expliquent pas. A partir de ce moment, je sus que j'avais eu raison et que je pouvais lui faire confiance.

De la voiture de police, descendirent deux Sikh, colosses enturbannés, barbus et armés jusqu'aux dents, un officier de police très « école anglaise ». Et ça se voyait !

Ce fut au cours de l'interrogatoire que j'appris que Henri Goural m'avait laissé sa chambre, pour être la plus confortable de la maison. Je construisis mon argumentation là-dessus, montrant le récépissé, *Currency Declaration*. Je prétendis que mon erreur avait été de laisser voir les devises que je transportais dans mon portefeuille.

L'officier nota soigneusement ma déclaration. Un peu plus loin, les deux Sikh, silencieux, m'observaient de leurs yeux de feu. Pas l'air commode, les gars ! Et je préférais ne pas avoir à me les farcir !

L'officier releva la tête, se ferma les paupières à l'aide du pouce et du médium comme pour se soulager d'une fatigue intellectuelle.

- A votre avis, le voleur se serait trompé de chambre ?

Je le confirmai.

- Autrement, pourquoi m'aurait-il attaqué juste après avoir assassiné mon ami ? dis-je. Rien n'a été fouillé. C'est mon portefeuille et uniquement mon portefeuille qu'il cherchait.

- Vous pouvez me donner son signalement ?

Je mentis sans vergogne en prétendant que mon agresseur portait des poulaines et qu'il s'agissait vraisemblablement d'un Pakistanais.

C'était me concilier ses bonnes grâces. Bien entendu, les voleurs pullulent en Inde. Son gouvernement ne reconnaîtrait pas cette plaie sociale, surtout devant un étranger possesseur de la carte de touriste. L'officier voulut bien convenir que je pouvais avoir raison.

J'écartai Mahara lorsqu'une ambulance vint chercher le corps pour le conduire à la morgue de l'hôpital où serait pratiquée l'autopsie. J'avisai personnellement notre consulat de l'assassinat d'Henri Goural. Et il faisait grand jour lorsque, la police s'éloigna, après avoir posé des scellés sur la porte et la fenêtre de la chambre d'Henri Goural.

Le jeu continuait. Le jeu continuerait indéfiniment. Un nom de plus sur la liste des agents morts en service commandé. Et ceux-ci n'avaient pas droit à la stèle de marbre.

Vacherie de vacherie.

J'allumai une cigarette, perdu dans mes pensées, regardant sans le voir le soleil verser de l'or sur un flamboyant rutilant. Henri Goural avait aimé cette maison. A présent, il n'était plus rien, plus rien du tout. Un autre professeur de français viendrait, au titre des échanges culturels entre l'Inde et la France. Il prendrait possession de la demeure et, peut-être, coucherait-il aussi avec Mahara?

Je retournai dans ma chambre, plongeai ma tête dans le lavabo, me rasai, me changeai ; puis je pris mon Lüger dans le double fond de ma valise, vérifiai le chargeur,

Armé, j'aurais pu facilement arrêter mon agresseur de la nuit en lui collant une balle dans la cuisse. Cela aurait servi à quoi ? Un comparse qui tuait parce qu'on lui commandait de le faire ; un fanatisé quelconque, même incapable de pouvoir préciser pour quelle idéologie il se battait !

Je revins sous la véranda. Mahara, silencieuse, disposait un plateau sur une table dressée avec raffinement. Dieu sait où elle avait pu trouver cette fleur de nénuphar qui flottait dans une coupe transparente.

Oufs au bacon, thé. Mon ami était mort et je mangeais. On appelle ça survivre.

- J'ai pu contacter Mulk Raj Singh, *sahib*.

- Tu as fait attention ?

Notre complicité établie, je la tutoyais. En réponse, elle se contenta de m'adresser un doux sourire. De ma part, une question idiote, bien sûr ! Elle était la femme, de surcroît une femme orientale. Deux raisons de se montrer habile.

- Mulk Raj Singh dit que vous pourrez le rencontrer avant le soleil de midi au Golghar. Il n'y a aucun danger. Tous les étrangers qui passent par Patna.

- Comment le reconnaîtrai-je ?

- Lui, vous reconnaîtra, *sahib*.

Je la remerciai. Elle se retira, ombre... Je fis traîner mon petit déjeuner en me demandant comment j'allais tuer la matinée ?

.. .. .

Il était onze heures trente, lorsque je stoppai à proximité du Golghar. Cela évoque une ruche de trente mètres de haut, temple surréaliste dédié à une divinité quelconque. En fait, il s'agit d'un simple silo à grains construit après la terrible famine de 1770 pour stocker les grains en prévision d'un avenir incertain.

L'heure était bien choisie. Il fallait un cinglé pour monter là-haut quand le soleil dardait ses rayons à la verticale. L'escalier raide aboutit à une sorte de terrasse ronde au centre de laquelle s'ouvre l'énorme bouche du silo.

Il n'y avait personne. J'allumai une cigarette et fis un peu de fumée.

Du Golghar, la vue est exceptionnelle sur la capitale du Bihar. En fait, Patna n'a rien d'exceptionnel, surtout dans sa banlieue ouest, résidentielle, victorienne et laide.

Je patientai une bonne heure sans voir personne. A la limite de l'insolation, je redescendis, furieux

de cette attente inutile, me demandant ce qui avait pu empêcher Mulk Raj Singh. En bas de l'escalier le moine orange qui me tendit son écuelle tombait plutôt mal et j'allais l'envoyer sur les roses.

- Évidemment, elle est bien petite pour contenir 10 000 roupies, ironisa-t-il en excellent anglais.

Je m'étais attendu un peu à tout, sauf à un bonze, encore qu'à y réfléchir il n'y eût là rien d'extraordinaire.

- Mulk Ra...

- Inutile de citer de nom, trancha-t-il. Un visage disparaît de la mémoire. Un nom reste, On m'a dit que le marché tenait toujours. Est-ce exact, *mister* ?

- 10 000 roupies, c'est une somme.

Il plissa ses yeux, ce qui devait être sa façon de rire :

- Il est dit que le sage qui possède un objet de valeur doit le vendre à son prix.

- Et même un peu plus !

- S'il le peut, oui ! acquiesça-t-il sans nulle hypocrisie. Quand l'estomac est rempli, les yeux sont plus perçants, les jambes plus agiles et les oreilles entendent mieux. Nous perdons du temps, *mister*... Vous avez l'argent ?

Comment puis-je être sûr que le renseignement vaut 10 000 roupies ?

- C'était à vous de l'apprécier, *mister*.

- Et si tu me trompes ?

Son sourire laissa voir des dents cariées.

- Un Français va venir qui va remplacer l'autre Français, répliqua-t-il. Pour celui-ci aussi je puis être les yeux et les oreilles ? Pourquoi tuerais-je la poule aux œufs d'or ?

L'argument était astucieux et, de toute façon, je n'avais pas le choix. Je lui passai l'enveloppe qu'il fit disparaître sous son ample robe.

- L'imprimerie se trouve dans le sous-sol du monastère de Ghoom. Les ouvriers sont choisis parmi les moines jaunes de la confrérie.

- Qui dirige ça ?

- Un Blanc. Il est grand, fort et il est descendu à l'*Oberoi Mount Everest* sous le nom de Brewer. Le meilleur hôtel de Darjeeling.

- C'est tout ?

- C'est tout, *mister*.

- Qui a tué Goural ?

Il secoua la tête, apparemment désolé.

- Je ne sais pas. Pour moi aussi c'est inquiétant. Vraiment, je ne sais pas ; mais je cherche.

- J'espère que tu trouveras.

Son visage perdit toute bonhomie.

- Je l'espère aussi, *mister*, assura-t-il en serrant les dents.

Pendant une fraction de seconde, il ressembla plus à un coupe-jarret qu'à un saint homme. Presque tout de suite, son visage retrouva sa rondeur habituelle.

- Sait-on exactement quels yeux vous regardent ? dit-il. Je vous souhaite bonne chance, *mister*.

- Si j'avais besoin de te voir ?

Il réfléchit un court instant :

- Alors, il faudra contacter Mahara. Au revoir, *mister*. Mettez une pièce d'argent dans mon écuelle. Ça trompera un regard trop curieux.

Je laissai tomber une pièce de monnaie et lui tournai le dos. Je m'étais décidé à partir immédiatement pour Darjeeling.

CHAPITRE III

Il y avait la foule des gueux comme on n'en voit qu'en Orient, le brahmane anobli par les trois raies parallèles ornant son front ; le marchand et le voleur qui ne se différenciaient pas, des femmes, leurs longs cheveux tressés en deux nattes, portant de lourdes charges ; Bhutias, Népalais, Tibétains, Lepchas aux vêtements bariolés.

La ville s'étale sur trois étages. En haut, le quartier résidentiel, autrefois annexé par les Anglais, où le Raj Bhavan dresse son dôme.

Dans *Ghandi road*, le luxe de l'*Oberoi Mount Everest* triait la clientèle. L'Everest n'était pas tellement loin, d'ailleurs ! Pudique, il cachait son sommet dans les nuages, laissant les pics jumeaux du Kanchenjunga faire le décor.

Je refermai la fenêtre, vérifiai le chargement de mon Lüger, avant de boucler l'étui sous mon aisselle gauche. Ensuite, je pêchai ma veste sur le dossier d'une chaise, l'enfilai et descendis.

A la réception, l'employé me confirma que M. Brewer résidait toujours à l'hôtel. Je lui donnai une carte de visite qu'il plaça dans le casier de la chambre 27. Elle se trouvait juste au même étage que la mienne. Le type m'expliqua que M. Brewer rentrait souvent tard et parfois pas du tout. Il avait coutume de faire un arrêt au bar, avant de prendre sa clef.

Je remerciai et allai m'installer dans le grand salon où je fumai une cigarette en me demandant quel était le meilleur moyen d'aborder Brewer et si je devais ou non profiter de son absence pour une petite visite domiciliaire ?

Les aiguilles de ma montre-bracelet me donnaient dix-neuf heures. J'étais encore indécis quand je vis mon salopard traverser le hall. Il était vêtu d'une riche robe de marchand népalais. Encore que pour un Européen rien ne ressemble plus à un Indien qu'un autre Indien, celui-là je l'aurais identifié entre mille.

Transformé en Népalais, l'assassin d'Henri Gural

dans l'hôtel de Brewer ? Certainement pas par pur hasard. Il me tombait dans les pattes et mon intention n'était pas de le laisser filer. Je sortis derrière en me demandant quel lien pouvait le rattacher à Brewer ?

Il me remorqua jusqu'à un restaurant indien où. il dîna en, prenant tout son temps. Il en sortit à la tombée du jour pour m'entraîner à travers des escaliers et des rues fortement pentées jusqu'à la sortie sud de la ville.

Le long de la ligne du chemin de fer, il s'engagea sur la route de Ghoom où se trouvait le monastère désigné par Mulk Raj Singh comme servant d'imprimerie clandestine. Et ce ne fut pas sans m'intriguer.

Sept kilomètres séparent Darjeeling de Ghoom. Il n'alla pas jusque-là et faillit me surprendre en stoppant subitement sur la route déserte. Il eut le geste du semeur en jetant cette sorte de clou à pointe triangulaire qui ne pardonne pas à un pneu de voiture, revint sur ses pas pour se dissimuler derrière une petite cabane servant de resserre à outils dépendant d'une plantation de thé qui couvrait le flanc de la montagne.

Il n'y avait guère à se tromper sur ses intentions. Je m'obligeai à un large détour pour venir me poster sur la hauteur à une trentaine de pas de lui. Assis sur la terre encore chaude, je vérifiai mon automatique, vissai un silencieux sur la bouche à feu.

Et j'attendis.

En vingt minutes, il ne passa pas une seule voiture ni dans un sens ni dans l'autre. La première vint de la direction du monastère. J'entendis très nettement son chauffeur rétrograder, freiner, puis accélérer brutalement au début du virage. Il en sortit en boulet de canon, dut percer aussitôt et à la position des phares, je compris qu'il chassait durement. Il rétablit et vint s'arrêter à moins de deux mètres de la cabane.

Les phares restés allumés m'empêchèrent d'apercevoir nettement l'homme qui sortait d'une fourgonnette tôle. Il portait un complet de toile

blanche et sa silhouette était celle d'un gars costaud. Il se pencha sur la roue arrière, ouvrit le coffre à outils placé dans la cabine et rapporta un cric.

Et allez donc ! Il tournait le dos, se penchait. Et l'autre salopard qui n'attendait que ça. Par superstition, j'humectai mon pouce pour toucher la mire du Lüger. L'autre rampait, se rapprochait, silencieux. Il se ramassa, bondit, coupe-coupe levé.

Je tirai deux fois ; touchai deux fois et la force des impacts parut le jeter en avant. Il s'écroula presque à toucher l'autre type qui fit preuve de réflexes bien conditionnés en se mettant instinctivement en position de défense.

Relevé, je criai : « *friend !* »

Il comprit ce qui venait de se passer, se pencha sur ma victime, se releva et cria aussi laconiquement :

- Come !

Un Ricain, rien qu'à l'accent. Sans trop savoir pourquoi, je pensai à Brewer. Si je devinais juste, c'était l'occasion rêvée pour faire sa connaissance. Après tout, je venais de lui sauver la mise.

Je commençai à descendre sans hâte vers le supposé M. Brewer, immobile. Laissant la route dans l'ombre des arbres qui la bordait le long du chemin de fer, la lune éclairait en plein le coteau. L'homme devait bien mieux me distinguer que moi pour qui il n'était qu'une haute silhouette blanche. En signe de paix, je rangeai ostensiblement mon arme sous mon aisselle gauche.

Subitement éclata un rire énorme, trompétant, un rire formidable qui résonna avec l'extraordinaire sonorité des barrissements d'un troupeau d'éléphants.

J'en restai tout bête ! Il y avait de quoi. A ma connaissance un seul homme au monde pouvait rire ainsi : Giulio Cavassa, le colonel Giulio Cavassa de la IV B de la C.I.A., Giulio, mon ami, mon frère !

C'était lui. Avec sa façon de donner l'accolade à la manière espagnole, j'eus l'impression que ses larges battoirs me fracassaient l'omoplate.

Il se recula, cligna d'un œil comme pour mieux me regarder, explosa :

- C'est pas marrant, ça ! dans un coin perdu au pied de l'Himalaya, un type me sauve la vie. Et qui est-ce ? Mon pote Glenne ! Ce que la vie est formidable ! M... alors !

Et tendant l'index :

- Qui est-ce, çui-là ?

- Tu lui demanderas.

- Tu nous l'as tué ?

- Non ! deux balles dans l'épaule droite... à moins que je devienne maladroite...

- Alors, il nous racontera sa vie, affirma-t-il avec force.

Deux roues à plat. Il haussa les épaules, botta dans le cric.

- On va rouler sur les jantes, dit-il. J'ai une petite planque tout près. Aide-moi à embarquer ce mironton.

Du pied, il retourna l'Indien sur le dos. A ses traits livides, il ne chiquait pas. J'avais trop bien groupé mes balles et il n'était pas près de bouger le bras.

Il restait juste une petite place derrière les sièges de la cabine. Le reste du fourgon était rempli de paquets rectangulaires. Au moins vingt mille exemplaires du *Tripitaka*,

- J'espère que ce salopard ne va rien tacher avec son raisiné, grogna Cavassa.

Il l'installa sur le plancher sans précaution.

L'Indien gémit sans reprendre vraiment conscience. Cavassa rebasculait le dossier du siège passager. Il se poussa, se coula sous le volant en me faisant signe de monter.

- Je me demande bien comment tu es là ; mais tu me raconteras ça plus tard, dit-il en démarrant.

A moins de trois kilomètres, il stoppa devant un atelier de mécanique. Un vieux tracteur pourrissait à droite d'un monticule de pneus lisses. Au second appel de phare, la porte à glissière d'un vaste hangar coulissa.

Cavassa entra directement sa fourgonnette. Un homme repoussa immédiatement la porte à glissière. Il était de taille moyenne, trapu, solide, avec le visage rond, les pommettes hautes et saillantes du sherpa, ces infatigables montagnards de l'Himalaya. Ils étaient une demi-douzaine, plus loin, à attendre les ordres. Un gars vint directement sur nous, mastiquant son chewing-gum. En me voyant, son regard se durcit.

Je sautai à terre, après un coup d'œil à notre Indien qui gémissait doucement sans ouvrir les yeux.

- Le major Corbs, me présenta Giulio. Alex Glenne, un agent français du S.P.

Comme Corbs fronçait les sourcils, il scanda :

- Mon-A-mi ! .. -

- Hullô ! fit Corbs.

- Envoyez-moi le sergent Stoby, Major...

L'autre marqua une légère hésitation, il se dirigea vers le fond du hangar en appelant « Stoby » !

Un rouquin, long comme un jour sans pain, arriva au pas de course.

- Nous avons un blessé, dit Cavassa. Rafistolez-le-moi un peu, Stoby. Aidez-le, Major. Ensuite, vous pourrez faire, décharger.

Stoby m'adressa un rapide regard ; puis il monta dans la cabine et siffla en apercevant l'indien.

- De la casse, colonel ? interrogea Corbs.

Cavassa eut un mouvement d'épaule.

- Il est surtout inquiétant qu'on ait voulu m'agresser, répondit-il. Je crains que nous ne soyons brûlés. Il fallait s'y attendre, hey ? Je dois la vie à Glenne. Exécution, Major. Bientôt, nous risquons de manquer de temps.

Il me poussa à l'épaule pour me faire avancer, tandis que Corbs criait pour appeler les sherpas. L'un d'eux aida le sergent à transporter le blessé sur un lit de camp.

- Belle installation, dis-je en admirant le poste-radio, longue distance.

Sans répondre, Cavassa biaisait vers le lit du

blessé. Stoby se débrouillait bien qui venait de couper l'étoffe. L'eau d'une cuvette apportée par un sherpa devint vite rouge.

J'allumai une cigarette.

- Comment est-il ? demanda Cavassa.

- Les balles sont ressorties ; mais sa clavicule est en vraie marmelade, répondit le sergent.

- En danger ?

- Non. Je vais faire le nécessaire.

- Il pourra parler ?

Stoby tirait dans une seringue hypodermique le liquide blanc contenu dans une ampoule. Il leva les yeux, réfléchit :

- Pas avant demain, *sir*. A moins que je ne le traite < »choc ». Ce n'est pas indiqué.

Il disait *sir* et non pas colonel comme tous les anciens de la Navy. Cavassa fit entendre un petit bruit en soufflant de l'air entre ses lèvres.

- Ça ira jusqu'à demain matin, dit-il. Bonne nuit, Stoby. Et surveillez-moi bien ce lascar.

- Comptez sur moi, *sir*.

Sous les ordres du major Corbs, les sherpas distribuaient les paquets dans de profonds sacs à dos de montagnard.

- J'y vais, major, lança Cavassa. Pour le moment, rien de nouveau. Tout se déroule comme prévu. Demain, nous interrogerons le type. J'arriverai au petit jour. Jusque-là, ouvrez l'œil. Je ne crains rien de précis ; mais on ne sait pas...

- Bien, mon colonel, acquiesça Corbs en me dévisageant.

Je semblais lui être très médiocrement sympathique et il se soumettait, loin d'approuver Cavassa.

- En route ! fit Cavassa en me tapant sur l'épaule.

Il me fit sortir par une porte latérale, resta une seconde à respirer la nuit.

- Tu loges à Darjeeling ?

- Oui ?

- Où ?

- *Oberoi Mount Everest*

- Comme par hasard, *hey ?*

- Je cherchai un certain Brewer...

Il pencha légèrement la tête en m'observant.

- Eh bien ! tu l'as trouvé, Brewer, répliqua-t-il.
Tu vas me raconter ce que tu lui voulais ; mais
attends. que nous soyons devant un verre. Je crève
de soif...

Il s'ébranla...

CHAPITRE IV

Cavassa cramponnait du pouce la table comme si son intention était de la soulever à la pince. J'avais tout dit. A présent, c'était à lui de jouer.

Il sourit, en constatant :

- Dans ce fichu pays bourré d'agents de l'*Intelligence Service*, je craignais surtout les Anglais et c'est toi qui m'arrive sur le râble. Quelles sont exactement tes intentions ?

Je me contentai de le regarder.

- Ouais !... soupira-t-il. Au fond nos intérêts ne s'opposent pas. Mais je n'avais pas besoin de toi.

- Je suis là...

- Tu es là, confirma-t-il mi-figue mi-raisin. Peux-tu la boucler pendant quelques jours ?

- A condition que toi, tu l'ouvres. J'ai carte blanche. Il me suffit d'indiquer à Paris que je suis en bonne voie, sans donner plus de détail.

- C'est trop gros pour que je prenne ça sous mon bonnet ; mais le général Kitner t'a à la bonne, dit-il. Sincèrement, j'aimerais t'avoir à mes côtés. Toi et moi...

Il marqua un temps d'arrêt, rêva comme je me mis à rêver à tout le boulot que nous avions abattu ensemble. Déjà, une fois, en Inde ¹ ... D'autres noms chantaient à notre esprit : Caraïbes, Cuba, Rio, Naples. Et ça s'embrouillait, tellement il y en avait !

Je vidai mon verre. En ce qui le concernait, c'était déjà fait.

- Et quelle mission, reprit-il enthousiaste. On a charrié la C.I.A. après le coup de la baie aux cochons. Des coups durs, ça arrive. On ne peut pas toujours gagner. Mais là, chapeau !

- La combine du siècle ?

Il sourit :

- Juge toi-même, nous ne pouvons pas perdre cette guerre, *mais nous ne pourrons jamais la gagner*. Voilà où nous en sommes au Viêt-nam. Des tonnes et des tonnes de bombes, plus que l'Allemagne n'en a

jamais reçu. Tout ça pour rien et *nous le savons*. Le général en chef demande plus d'hommes, plus d'armes. Notre ministre de la Défense serait plutôt contre. Il doit s'incliner. Pour l'instant, l'enjeu est moins le Viêt-nam que *les élections présidentielles de 1968*. Chez les démocrates, le jeune Kennedy a déjà pris position : négociation. Au parti républicain, le sénateur Charles Percy fait figure de favori. Il a également pris position : négociation. Le président sait très bien qu'il ne pourra être réélu que s'il met la « pacification » du Viêt-nam dans la corbeille. Négociateur, comment ? Alors, on donne satisfaction au général Westmorland et ça continue, plus dur. Une seule façon de gagner : AVANCER. En vingt-quatre heures, nos troupes pourraient être à Hanoï. Ça, personne ne le nie. Seulement, en nous voyant approcher de ses frontières, la Chine entrerait automatiquement dans la danse avec toute la suite que cela comporte, Une troisième guerre mondiale ; ça, personne ne le veut.

Il marqua un temps d'arrêt, songeur, se mit en devoir de faire tourner très vite le cul de son verre sur la table. Il le stoppa brutalement, releva la tête, reprit sur un ton fatigué :

- Alors nous pilonnons et re-pilonnons le terrain inutilement, un terrain que nous ne pouvons pas, *que nous ne voulons pas occuper*. La situation était sans issue et...

- Bouddha ?

Ses yeux s'éclairèrent. Il reprit du tonus.

- Tu l'as dit ? la fine combine, *hey* ?

- Tu y crois ?

Il ne répondit pas immédiatement, eut un mouvement d'épaule.

- N'est-ce pas la condition de l'homme de croire en Dieu ?

Il rectifia avec ironie :

- Tout au moins, à certain moment de sa vie. Non ! je n'y crois pas, à Bouddha ! Qu'est-ce que ça peut foutre ? Il est là.

- Une invention C.I.A. ?

- Heu !... heu ! fit-il souriant, avouant à demi.

C'est ça, le génie de Kitner. Il me l'a dit :
« Cavassa, il faut ABSOLUMENT que Bouddha soit AMÉRICAIN, vous voyez ? »

Je me mis à rire.

- Je ne sais pas pourquoi tu rigoles ? me reprocha-t-il. De tous les tours de cochons que nous avons joués à Mao, celui-ci va être de loin le meilleur. Et cette fois, il n'est pas prouvé qu'il s'en sortira. Je ne parle pas du Tibet, du Siam, du Cambodge, du Laos, voire du Viêt-nam où le bouddhisme l'emporte ; mais il y a encore 150 millions de bouddhistes en Chine rouge. Mao n'a pas que des amis, tu sais ? Déjà, nous avons contacté les principales têtes de l'opposition.

- Ça marche?

- Et comment ! Demain, ils seront 300 millions et 400 millions après-demain. Des bouddhistes tièdes redevenus pleins de feu : Bouddha s'est réincarné. Au livre rouge de Mao, nous opposons le *Tripitaka*, le *Dhammapada*.

Je supposai :

- Revus et corrigés par un auteur américain ?

Il haussa les épaules, vaguement furieux de ma répartie.

- Ne sois donc pas féroce ! renvoya-t-il. Nous ne sommes plus en 480 avant J.-C. ! Le Gautama ² a choisi de revenir sur terre en 1967. Cela imposait un certain changement, hey ? Ce n'est pas le principal.

- Qu'est-ce qui est le principal ?

- Ce qu'il veut, ce qu'il prêche : la PAIX. Et il le dit : Seul, il ne pouvait pas s'en sortir. Eh bien, nous l'aidons ! Ce ne sera plus l'*Hinayana*, le *Thérévada* ou le *Mahayana* qui véhiculera sa parole, mais...

Je tranchai :

- La bannière étoilée.

Son regard me fusilla.

- Ne sois donc pas idiot ! lança-t-il, comme si je venais de lui faire de la peine. Considère le problème en soi. Quelle importance que nous ayons

légèrement chamboulé l'enseignement de Bouddha ?

Il ricana, poursuivit :

- Et d'abord Bouddha ou truand, illuminé ou faisan, qu'importe ? Il existe, il parle, cinq cent mille fidèles l'ont déjà vu et ils l'ont écouté. Des paroles de paix et de fraternité, Glenne. Ça, il n'y a que ça qui compte. Ma plus belle mission, mon petit vieux. Au bout, il y a la paix du monde. Serais-tu contre ?

- Tu sais bien que non !

Sa large poitrine s'enfla pour un soupir qui fit du vent. Il se laissa aller en arrière :

- Remarque, ce n'est pas que je ne sois pas content de te voir, dit-il. Seulement, je suis sur place depuis trois mois ; nous avons fait des efforts formidables comme d'emmener au monastère et de monter une imprimerie qu'un grand journal envierait. Cinquante millions du *Tripitaka* imprimés. Et mes bonzes travaillent nuit et jour. Je te passe les problèmes de stockage et de distribution. Elle sera difficile et dangereuse. Je dois tout mettre sur pied. Ça fait un sacré boulot ; mais enfin, jusqu'ici le secret semblait gardé. Tu arrives et les emmerdements avec toi !

- J'ai juste tiré la sonnette d'alarme. Un homme averti...

- Ouais !... fit-il.

- En ce moment, où se trouve-t-il, votre Bouddha ?

Il passa sa large main à plat sur sa nuque puissante, se massa un court moment pour chasser la fatigue de son cerveau, tout en s'humectant les lèvres. Finalement, il se décida à me regarder :

- Je crois que je peux te le dire. Ça t'évitera de fouiner. Il est où il doit être. Simplement à Bodh-Gaya. Il s'est installé dans le Mahabodhi, son sanctuaire. Il médite...

- Il ne fait que méditer ?

Il eut un fin sourire.

- Évidemment, il a aussi des contacts, reconnut-il. Le Dalaï-Lama veut bien s'effacer devant lui si, au bout, il y a la libération du Tibet. Quant au roi

du Cambodge, pas de problème. Toutes les négociations ont été menées dans le plus grand secret.

- Ça s'est pourtant ébruité.

- Tu en es la preuve, reconnut-il. Il me faudrait encore des jours et des jours. Pékin contre-attaque et je ne suis pas prêt. Je pensais bien qu'il y aurait une tuile. On ne peut pas prétendre monter une action de cette envergure et garder longtemps le secret. Pourtant, ça a foiré plus vite que je ne l'escomptais. Il y a eu une interférence quelque part, mais où ?

Il prit un air soucieux qui lui convenait mal, poursuivit d'une voix sourde avec un accent de sincérité qui me toucha.

Pour moi, cette mission est essentielle, Glenne. Je dois réussir. Le geyser soulevé par l'éclatement d'une bombe et, la terre, en retombant, qui recouvre le cadavre d'un enfant, c'est ça que je ne peux plus voir, Glenne. Comprends-tu ?

Il se mordit les lèvres, brusquement vieilli. A voir la fatigue buriner ses traits, je le soupçonnai de n'avoir dormi que quelques heures pendant des semaines. Et l'amitié que je lui portais me mit carrément dans le bain.

- Ne te casse pas le tronc. Nous sommes, deux, dis-je. Toi et moi, nous en avons déjà vu de sévères, non ?

Il m'adressa un sourire lassé

- La fine équipe, hey ? Du côté de Kitner, ça pourra peut-être marcher. Il t'aime bien. Seulement, il y a Paris...

- Même si Paris me rappelle, je reste.

Ça m'était venu d'un seul coup, parce que j'avais la conviction que Cavassa avait un peu trop tiré sur la corde. Ses nerfs cédaient. Il avait besoin de moi.

Il agrandit les yeux, me regarda comme cherchant à comprendre si je plaisantais ou non ? Subitement, ses prunelles prirent une brillance bizarre. Il renifla. Giulio Cavassa au bord des larmes, ça, je n'aurais jamais cru le voir.

- C'est chouette d'avoir un ami, répondit-il simplement.

Il y eut un moment d'émotion. Il s'en évada, me libérant du même coup, en se levant avec brusquerie pour aller chercher une bouteille de scotch au bar. Il revint en jonglant avec, remplit les verres.

- Eh bien ! malgré lui, on va lui rendre la paix à ce foutu monde de c... ! assura-t-il avec force. Ah ! Mao fait de la propagande ! Eh bien, je vais lui en foutre de la propagande ! S'il le faut, j'irai distribuer l'enseignement' de Bouddha jusqu'à Pékin et dans Pékin ! Allons-y pour le grand Chabanais ! tant pis si je dois en crever. Pour avoir du b..., Mao va en avoir ! Parole de Giulio Cavassa.

Je l'aimais mieux ainsi. J'allais le lui dire. A cet instant, le barman fit un signe pour attirer notre attention. Il secouait le combiné d'un téléphone.

- On vous demande, monsieur Brewer, dit. il, en voyant les yeux de Giulio braqués sur lui.

Cavassa n'attendait certainement pas un coup de fil. Il parut surpris. Son absence fut courte. Quand il revint, il faisait sa gueule des mauvais jours.

- Et voilà que ça continue ! lança-t-il en s'asseyant et en empoignant la bouteille. Ce crétin de Corbs est vraiment un bon à rien ! Il a laissé notre bougnoule se suicider.

- Comment ?

- Il s'est réveillé. Il avait la fièvre. Ça se comprend. Il voulait boire. Corbs a apporté une bouteille d'eau minérale. Pour ne plus être dérangé, il l'a laissée à côté du lit.

Il passa le tranchant de sa main sur sa gorge, conclut :

- Et crac !

- Avec la bouteille ?

- Oui. Il l'a cassée et s'est ouvert la gorge sans hésiter. Cet idiot de major ! Comme s'il ne savait pas que ces fanatiques sont capables de tout !

Une vacherie en vérité. J'attendais beaucoup de l'interrogatoire de notre Indien.

- C'est bien de la mouscaille ! résuma Cavassa. D'autant que dans ton histoire quelque chose m'avait frappé : ton copain, toi, moi ensuite. Il y a là une progression anormale.

Sans en parler, ça m'avait déjà frappé.

- On serait presque forcé de se demander si ce n'est pas moi qui te l'ai involontairement amené, dis-je.

- On aurait pu te suivre ?

- Tout peut se faire. Seulement, il ne m'a pas suivi ici. *Il m'y a précédé.* C'est là que je ne comprends plus.

- Tu es venu comment ?

- En voiture.

- Alors, il a pris l'avion.

Ça expliquait que le bougnoule soit arrivé à Darjeeling avant moi. Ça n'expliquait pas pourquoi. Plus ça allait et plus je me persuadais d'être à l'origine des enquinements de Cavassa.

J'allumai une cigarette. Ça me vint d'un seul coup.

Je demandai :

- Tu as un détecteur ?

- Quel genre ?

- Un truc comme le « Detekto ».

Il fronça les sourcils, rattrapa mon idée, gronda « Ça alors ! » et se leva.

Je réglai nos consommations et allai l'attendre dans le hall. Dès qu'il redescendit, je le traînai au garage. Ma Mini-Moke se trouvait dans la deuxième rangée. Cavassa mit le détecteur en marche. Le principe est le même que celui d'un compteur Geiger, à ceci près que son rôle consiste non à signaler un dégagement radioactif, mais de détecter n'importe quel émetteur ou micro qui pourrait être dissimulé dans une pièce.

Le « bip... bip » augmenta d'intensité quand Cavassa se rapprocha de ma voiture. J'étais fixé, avant de découvrir un micro-émetteur simplement caché sous la roue de secours.

Mes craintes se confirmaient et Cavassa me devait

bien ses ennuis présents. Il y eut un moment de gêne. Presque avec violence, Cavassa prit le mouchard. Il lut la plaque du fabricant et ricana :

- *Continental New York City U.S.A.* Eh bien ! nous aurons contribué à notre propre malheur. Dire que ces saloperies sont tombées dans le domaine public 3

- Tu m'avais demandé le nom de notre informateur. A présent, je puis te le dire. Il s'appelait Mulk Taj Singh.

Il m'adressa un court regard :

- Pourquoi, *il s'appelait ?*

- Parce que nous pouvons compter un mort de plus dans nos rangs. Ce truc n'a pu être placé dans ma voiture que pendant que je poireautais sur le Golghar. Mulk Taj Singh a voulu être trop. malin. Il a voulu voir si je ne m'étais pas fait accompagner, si bien que nous avons parlé à proximité de la voiture. Il est vrai qu'en ce qui le concerne, ça n'aurait rien changé. Ma tête à couper qu'il a été suivi et abattu. Qu'en penses-tu ?

Il chatouillait le lobe de son oreille gauche, en ayant l'air de cogiter dur, plein d'amertume. J'aurais parié qu'à cet instant il pensait au major Corbs.

Il hocha lentement la tête.

- C'est encore une chance. Heureusement que les morts parlent, dit-il au bout d'un moment.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Oh ! je pensais à tout ça, répondit-il en faisant un grand geste. Nous avons une petite chance que ce ne soit pas aussi grave que nous pourrions le craindre. Ton copain, l'informateur, moi, et tu serais venu eu quatrième, je suppose. On t'a laissé filer sans te suivre parce qu'on savait qu'il serait aisé de te retrouver dans Darjeeling.

- Bien possible. Ça nous avance à quoi ? Je n'ai pas compris ton expression « heureusement que les morts parlent » ?

Il resta silencieux un moment, se décida :

- Je pensais à cette suite, à cette succession de

meurtres que tu as heureusement stoppée. Une réaction incohérente *pour nous*. L'adversaire ne cherche pas à profiter d'un renseignement. Il ne remonte pas la filière : il tue simplement, bêtement. Ce pourquoi j'en suis venu à supposer que nous avons une petite chance de ne pas avoir eu directement affaire aux agents de Pékin.

- Alors, qui ?

- Tu as entendu parler du *Murder Act* ?

- D'une manière assez vague.

Il s'expliqua. A l'origine, qui remontait à l'indépendance de l'Inde, seuls étaient visés les agents anglais de l'I.S. qui continuaient à contrôler la politique indienne. Leurs buts étant connus, tout agent identifié était purement et simplement abattu. Par la suite, la méthode s'était étendue à tous les étrangers convaincus de se livrer à des actions subversives. L'état du Bengale étant la forteresse de l'extrême gauche, on prétendait que les fonds servant à payer les agents du *Murder Act* étaient fournis par le *Bangla Congress* à tendance pro-chinoise. Pour ces sales besognes la main d'œuvre ne manquait pas, facile à trouver parmi les 40 000 malfaiteurs professionnels répertoriés rien que dans la pègre de Calcutta à qui revient le discutable honneur d'être considéré comme la capitale mondiale de la misère.

Il conclut :

- Tu vois où je veux en venir ? Si nous sommes sur la liste noire du *Murder Act*. Nous avons intérêt à examiner chaque soir très prudemment notre lit, pour voir si un cobra n'est pas lové entre les draps ; *mais Pékin peut ne pas encore être averti du coup fumant que nous lui préparons*. Pour moi, il n'y a que ça qui compte.

- Que Bouddha t'entende ! dis-je.

Et ce n'était pas si ironique que ça !

Nous sortions du garage pour revenir à l'hôtel. Dans le hall, Cavassa hésita en regardant en direction du bar.

Il soupira, raisonnable, après avoir consulté sa montre :

- Allons nous coucher. Demain, il y a école ! Je te sonne le réveil à trois heures.

Un demain vraiment proche.

Dans ma chambre, notre conversation me revint. Je débordai mon lit avec précaution. Pour Giulio, cela n'avait été qu'une boutade. Elle pouvait être très proche de la vérité : l'Inde est un pays charmant !

Je ne me couchai qu'après avoir vérifié qu'aucun serpent ne se trouvait sous le lit ou dans un placard.

CHAPITRE V

Le temps ne fraîchissait pas. Il ne faisait pas vraiment chaud, mais lourd, température assez extraordinaire pour le Darjeeling considéré comme la « Suisse » de l'Inde. J'imaginai un orage s'amassant avant d'éclater au-dessus des pics de l'Himalaya. Je finis par aller refermer la fenêtre, après avoir mis en route l'air conditionné. Malgré ça, je me reposai mal et j'étais déjà debout, lorsque Cavassa vint frapper à ma porte. Il trimbalait une thermos.

- Ils ne sont pas assez matinaux pour nous, dit-il en me versant un gobelet de café noir. Je fais préparer le jus le soir. Autrement, tintin !

Deux heures de sommeil avaient suffi à le requinquer. Il me parut en belle forme. J'avalai le café, pris ma veste qui chevauchait le dossier d'une chaise. Le hall était dans la pénombre et, à la réception, l'employé qui somnolait derrière le comptoir d'acajou ne nous vit même pas passer. Audehors, je proposai à Cavassa de prendre ma Mini-Moke. II accepta et par la suite râla d'être obligé de ramener les jambes sous son menton pour pouvoir se caser.

Le jour se levait. J'avais entendu dire que le lever du soleil sur le Kanchenjunga était un spectacle extraordinaire. Je manquais de chance. Des nuages bas bouchaient complètement la montagne et, alors qu'il ne pleut que rarement à Darjeeling, une sorte de petit crachin visqueux m'obligea à actionner mes essuie-glaces.

Sur les six, il ne restait plus que deux sherpas à l'atelier. Je ne vis plus un seul des paquets que nous y avions déposés la veille. Le sergent Stoby m'accueillit presque en vieil ami. Par contre, le major se montra tout juste poli. Décidément, je ne lui plaisais pas et c'était réciproque.

Cavassa attira Corbs à l'écart. Quand le major revint, il faisait plutôt vilaine figure. Cavassa souriait ; mais une crispation nerveuse faisait saillir ses maxillaires. Je compris qu'il venait de passer un savon à Corbs. Celai-ci sortit droit comme

un piquet.

Cavassa ne fit aucune allusion à la discussion qu'il venait d'avoir avec le major, se contentant de m'apprendre que notre Indien reposait avec quelques mètres cubes de terre sur le ventre ; puis, d'une tape sur l'omoplate, il me poussa vers une cage vitrée faisant office de bureau. Au moment d'y entrer, il se retourna et cria à Stoby de nous faire du café.

Pour le sergent Stoby, c'était également l'heure de dormir. Si le major couchait en ville, Stoby devait se contenter d'un lit de camp poussé contre le mur à proximité d'un poste-radio. Il se mit à chantonner en allumant un réchaud de camping.

- Un bon gars, dit Cavassa.

Il me laissa l'unique fauteuil pour aller s'installer derrière la table encombrée d'une machine à écrire. Une enveloppe se trouvait en évidence sur le rouleau. Il s'excusa, lut le message qu'elle contenait, tandis que j'enflammai une cigarette.

- Prête-moi ton briquet.

Il brûla le message, émietta les cendres, le front rembruni, tout en marmottant entre les dents à son habitude quand quelque chose ne tourne pas rond.

- Mon pote, je crains de t'avoir fait lever pour, rien, dit-il en me rendant le briquet. Je comptais t'emmener à Ghoom pour te faire visiter nos installations. Il y a contre-ordre. Je vais être obligé de m'absenter toute la journée. Tu peux retourner te pieuter. Je te verrai ce soir au bar.

Avec moi, il s'était déboutonné au maximum. Je ne pouvais pas exiger de lui tous ses petits secrets. Je me contentai d'acquiescer et fis mine de me lever.

- Attends au moins d'avoir bu ton jus, dit Cavassa en me, montrant Stoby qui arrivait trimbalant deux tasses et une casserole de café.

- Belle porcelaine précieuse, admit Cavassa en admirant la finesse et l'or des tasses. C'est meilleur de boire son jus là-dedans que dans une boîte de conserve comme hier ; mais où les avez-vous

volées, Stoby ?

- Je les ai achetées, *sir*, protesta le sergent en s'empourprant.

- Bon, sergent. Merci..., renvoya Cavassa en nous servant. Vous pouvez aller dormir quelques heures, si vous y arrivez...

- On peut essayer, *sir*, répondit Stoby.

En sortant, il était encore rouge comme une pivoine.

- Il les a payées en... monnaie de singe, m'expliqua Cavassa en souriant. Stoby, a des tas de qualités. Je préférerais pour m'épauler une moitié de Stoby à dix Corbs. Seulement, il fauche. Chez lui, ça tourne à la maladie. Je vais être forcé de lui interdire de sortir.

En tout cas, Stoby faisait du bon café. De nouveau, j'allais me lever. La petite porte de fer grinça. Un type entra, grand, si blond qu'il en paraissait blanc, un physique et une allure de jeune premier. . ,

- Tu as bien fait de t'attarder, dit Cavassa. Je vais te présenter Burt Cools. Le pilote le plus dingue que je connaisse. Il ferait voler un sous-marin. Avec lui, je suis tranquille : tu vas vite sympathiser.

Il leva la main pour saluer l'arrivant.

Salut à tous ! lança Burt Cools d'une voix bien timbrée. Comment vont les huiles ce matin ? Hé ! du café ! il en reste pour moi ? N'importe quelle tasse, tu sais. Je ne suis pas dégoûté !

Il vint se servir, posa une fesse sur la table de travail et me regarda. :

- Mon ami, Glenne, dit Cavassa.

- Glenne ? Ouais !... Celui de Cuba, hein ⁴ ? J'ai entendu raconter l'histoire. Comment va ?...

- Ça va !

Sa poignée de main était franche et solide.

- Vous ferez amis une autre fois, intervint Cavassa. Bois ton café et on s'en va en 06.

- Ça m'étonnerait, dit Burt Cools en retournant lentement la tête vers Giulio qui fronça les

sourcils.

- Ton coucou n'est pas prêt ?

- Il est toujours prêt. C'est le temps qui ne veut pas. Jamais reçu d'aussi mauvaise météo. Quel est l'idiot qui a reçu le message ?

- Le major.

- Corbs ? Ça ne m'étonne pas ! Prend-il jamais la peine d'écouter la météo ? Comment veux-tu qu'ils sachent le temps qu'il fait ici à Langley ? D'habitude, c'est toujours bleu. Il aurait pu le leur dire, non ?

Cavassa parut ennuyé. Il questionna

- Vraiment impossible ?

- Im-pos-si-ble ! scanda Burt Cools. Tu me connais, hein ? Avec mon taxi, je ne peux pas grimper au-dessus et dans les couloirs, ça souffle à cent cinquante. Nous serions plaqués contre la montagne, si la foudre ne voulait pas de nous. Rare par ici ; mais Darjeeling se traduit par « Coup de foudre ». Quand ça pète, ça pète !

- Bon ! fit Cavassa.

Il se leva, sortit. Je le vis qui allait secouer le sergent Stoby qui, réveillé à la seconde, vira de son lit pour prendre place devant l'émetteur. La radio me semblait être un poste de moyenne distance. J'imaginai un relais à Calcutta. Peut-être avaient-ils même un navire en mer ? Quoi qu'il en soit, ni les uns ni les autres ne semblaient douter d'avoir rapidement Langley presque en direct.

Burt Cools aperçut mon paquet de Gauloises qui traînait sur la table à portée de ma main.

Chouette ! fit-il, le visage éclairé d'un sourire de même. Longtemps que je n'ai pas fumé de brune. Je peux ?

J'acquiesçai. Il se servit même de mon briquet en constatant qu'il n'avait « que sa gueule pour fumer ».

J'eus l'impression qu'il se forçait un peu pour paraître joyeux, au fond de lui anxieux de connaître la réponse de la C.I.A. Du temps passa où avec Burt Cools, je parlai de tout et de rien ; puis un éclat

de voix nous alerta.

En cela bien Américain, si Cavassa exigeait que ses ordres soient parfaitement exécutés, il parlait toujours à ses inférieurs en grade avec courtoisie, voire familiarité.

Il revint, furieux.

- Ce Corbs est un idiot de la pire espèce, dit-il. Et je mets le sergent dans le même panier, encore qu'il n'ait fait qu'obéir. Il avait écouté le bulletin météo, lui. Il en a fait la remarque au major. A l'en croire, Corbs ne s'en est pas inquiété. Celui-là, si j'en reviens, je le fais passer devant la Chambre des blâmes, à moins que je ne lui torde le cou avant !

Burt Cools eut un drôle de petit sourire :

- Si tu en reviens ? Ça veut dire que nous y allons ?

- On ne peut pas faire autrement, Burt. La machine s'est mise en route. Un retard de seulement vingt-quatre heures pourrait tourner au désastre. *Red leader* nous attend et on ne sait pas combien de temps il voudrait bien attendre.

- Bon, très bien, acquiesça Burt Cools nonchalamment.

D'un coup de reins, il se remit sur pied, me sourit gentiment en me demandant :

- Vous venez mourir avec nous, Glenne ?

- Il n'est pas dans le coup, dit Cavassa sans me laisser le temps de répondre.

- Eh bien ! ça vaut beaucoup mieux pour lui, répliqua Burt Cools en ayant l'air de se prendre en pitié. Nous y allons, grand chef ? A tout prendre, autant faire la connerie tout de suite !

Cavassa me regarda.

- Je serai de retour cette nuit, affirma-t-il. J'ai donné mes ordres à Corbs et au sergent. Tu peux venir ici tant que tu le voudras. Par exemple, j'aimerais que tu n'aïlles pas rôder sans moi du côté de Ghoom. En ce qui te concerne, Kitner doit voir notre ministre de la Défense pour solliciter une autorisation spéciale. Dès réception de l'avis

favorable, tu pourras nous aider, si tu es toujours d'accord. A partir de ce moment-là, tu peux poser des questions au sergent Stoby. Je l'ai autorisé à te répondre, A bientôt, ma vieille !

Il me chopa la nuque amicalement, en me donnant une petite tape de l'avant-bras. Je serrai la main de Burt Cools.

Celui-là a tellement de pot, que j'aurais peut-être encore l'occasion de bavarder avec vous, dit-il. Good bye !

Il franchit le seuil du bureau et s'en alla sans se retourner en sifflotant doucement les premières mesures du leitmotiv de la danse de Zorba.

- A bientôt ! tu es ici chez toi, me rappela Cavassa.

Il s'ébranla, massif, rattrapa Burt Cools. Le cœur serré, je les vis sortir par la petite porte latérale. J'attendis un peu qu'ils se soient éloignés dans la voiture de Cools et vins m'écraser le nez contre la vitre de la fenêtre. Le ciel si clair de Darjeeling était gris, pisseux. Un ciel de pleurs. Jamais je n'avais ressenti une si désagréable impression.

Je devinai une présence derrière moi, me retournai. Stoby serrait les poings.

- Et il m'a engueulé, dit-il. Je ne le méritais pas. Le message était codé. Je l'ai transmis au major et j'ai envoyé sa réponse, sans savoir. Si le colonel ne revenait pas, c'est moi qui tordrais le cou au major. Cette nuit, il pouvait éviter ça en signalant que sur nous le temps se bouchait et qu'il ne serait peut-être pas possible de voler aujourd'hui.

- Ça ne me regarde pas ; mais pourquoi a-t-on désigné le major Corbs pour une mission de cette importance ?

Il dilata les narines, dédaigneux.

- Pour ça, il parle presque tous les dialectes de l'Inde, le pakistanaï, le chinois et je ne sais trop quoi encore. Pour rendre des services, il rend des services ; mais je crois surtout qu'on nous l'a collé parce qu'il appartient à Arlington.

Toujours cette sourde animosité entre le C.I.A. et le D.I.A., service rival dépendant directement du ministère de la Défense et que McNamara chouchoute.

J'allumai une cigarette, présentai mon paquet à Stoby qui préféra une de ses blondes.

Je demandai :

- C'est vraiment dangereux, ce passage ? Cools me paraît être un gars bien ?

- Sûr ! approuva-t-il. Aussi bien comme pilote que comme montagnard. Il est affilié à l'Institut d'Alpinisme de l'Himalaya que dirige Tenzing Norgay ⁵. Si quelqu'un au monde peut passer, c'est Burt Cools. Seulement le baromètre continue à baisser et la météo signale des vents très violents. Je préfère ne pas être à leur place.

Il grimaça un sourire, reprit :

- Ce qui est une façon de parler. C'est moins dur d'être avec eux que de rester ici à se morfondre.

Il eut un regard rentré qui exprimait toutes ses craintes. Je faillis lui demander quel genre d'appareil pilotait Burt Cools, me retins pour ne pas sembler trop curieux.

- Il me reste encore du café. En voulez-vous ?

Pour lui, plus question de dormir. Il ne voulait pas se retrouver seul et j'acceptai en devinant que ma présence lui ferait du bien.

CHAPITRE VI

A ce que je compris, l'activité diurne se réduisait à zéro, le rôle du sergent se résumant à prendre d'éventuels messages. Cavassa avait en Stoby un chien dévoué. Je comprenais de plus en plus mal que le général Kitner, pourtant fort adroit, ait amoindri l'efficacité de cette équipe en y introduisant un type comme le major Corbs. Encore qu'à en croire Stoby, le général Kitner y ait été contraint. Toujours cette fichue politique !

Je quittai le sergent Stoby au milieu de la matinée, récupérai ma voiture. A droite du hangar, l'atelier de mécanique proprement dit usinait à tout-va. Personne ne parut me prêter attention. Je démarrai aussitôt, remontai vers la poste centrale. On ne voyait même plus les deux Kanchenjunga perdus dans une purée de pois qui les mangeait entièrement. Darjeeling, toujours si pimpant, se sentait comme une femme trahie par son plus bel amant. Tambours et trompettes du monastère bouddhiste en perdaient leur orientale sonorité et en plein Birch Hill, le Raj Bhavan, sous ce ciel de suie, évoquait une maison de saindoux.

Je me garai dans *Mall Street* et continuai à pied. La poste était encombrée comme si l'appréhension d'un déluge avait incité les habitants à venir se protéger sous un toit. Je trouvai tout de même un coin et séchai à rédiger mon message, me décidant finalement pour : *Dieu est américain. Ligne conforme à notre politique. Demande permission suivre action jusqu'à son aboutissement.*

Après avoir réfléchi, je rayai la dernière ligne pour la remplacer par : *Suis actions jusqu'à son aboutissement.* Je codai ; puis je téléphonai à notre attaché militaire de Park Mension à Calcutta en lui précisant de transmettre en priorité urgence par radio-téléphone.

Il faisait de plus en plus lourd, mais ça n'éclatait toujours pas, si les nuages se pressaient de plus en plus au-dessus de ma tête. La raison me commandait de rentrer directement à l'hôtel ; mais je me vis mal bouclé dans une pièce à marcher de

long en large, anxieux du sort de Cavassa.

Machinalement, je commençai à descendre une marche, puis une autre. A Darjeeling, on en vient presque fatalement à descendre ou à monter un escalier de pierre. D'escaliers en rues en pente et de rues en pente en escaliers, j'aboutis à la ville indigène si haute en couleur. Ce jour-là, la place du marché était presque tranquille, ce qui, comparé à l'habituelle criaillerie des centaines de marchands, n'était pas sans étonner.

Et ça péta ! un flash, qui photographia la cité apeurée, précéda toute une série d'éclairs. Le ciel ouvrit ses écluses et la pluie crépita rageusement. Un remous m'emprisonna d'une foule qui cherchait l'abri précaire d'une voûte délabrée. Je me serrai contre deux Indiennes sans nulle idée derrière la tête, mais pour avoir pensé que des mains de femmes risquaient moins d'appartenir à un pickpocket. Ça sentait le chien mouillé et chaque escalier se transformait en cascade. Je patientai, le sein flasque d'une Népalaise qui baissait la tête pour tenter de me dissimuler ses traits masqués de pauvreté.

Le major Corbs traversa la place, visible comme le nez au milieu du visage, seul sous la pluie diluvienne, se hâtant, protégé par un ciré. Il se dirigeait vers une maison basse, carrée, entièrement occupée par la boutique d'un marchand de tapis. Là, comme ailleurs, une foule se pressait. Corbs dut jouer dès coudes pour atteindre la porte et entrer.

Au fond, il n'y avait rien de vraiment bizarre dans la présence du major Corbs dans le quartier indigène. J'y étais bien ! Seulement la colère de Giulio et la rancœur du sergent Stoby m'avaient en quelque sorte sensibilisé. 'Je me dégageai à grands coups de *meharbanī* se et l'on dut croire que j'avais envie de me noyer, tellement il tombait des cordes.

Au pas de gymnastique, je filai vers le côté de la boutique du marchand de tapis. Là, deux ou trois indiens seulement s'incrustaient au mur pour profiter de l'abri discutable du toit en léger surplomb. Là, une gouttière déversait un torrent et personne ne me disputa une place près d'une fenêtre

ogivale garnie de barreaux. Je jetai un coup d'œil : Corbs discutait avec un type rougeaud coiffé d'un panama orné d'un ruban violet du plus mauvais goût. Et parce que Cavassa eût aimé ce genre de chapeau, je supposai qu'il s'agissait d'un Américain ; à l'attitude de Corbs, un sous-ordre.

Un royal *bakchich* pour entendre leur conversation. Las !

Et la chance me sourit. Ils s'approchaient de la fenêtre. Le type au panama hurlait pour se faire entendre de Corbs, assourdi par le roulement ininterrompu du tonnerre. Une accalmie me fit surprendre une fin de phrase : « ... *miracle. Il n'y a pas de miracle dans l'Himalaya, surtout de la façon où ça pète !* »

- Ça pétera d'une autre façon ce soir, répondit Corbs.

Il se mit à rire.

J'en tremblai de rage. Ce rire, le son de ce rire avait été une révélation brutale. Je ne soupçonnai pas : je sus, aussi nettement que s'il venait de confesser l'assassinat de Cavassa et de Cools. Seul un fumier peut rire de cette façon.

Je filai, courbé en deux. En face, un gueux eut pitié de moi qui me fit une place sous un morceau de toile de bâche qui s'enflait, enceinte d'un minilac.

L'orage dura encore un bon quart d'heure. Dans le ciel redevenu bleu, le soleil fit son apparition, pâlot comme le sourire d'un enfant convalescent qui recueillit l'alléluia de la foule.

Dans le tumulte de cris, de plaintes, d'injures ponctuant le compte de la marchandise perdue, l'Orient reprit ses droits.

Je continuai à guetter. Le major Corbs quitta le premier la boutique de Taj Idra, le marchand de tapis. Celui-là, je savais où le retrouver. Je le laissai filer pour attendre l'homme au panama qui sortit quelques minutes plus tard.

Dès lors, un fil invisible nous relia. Il y a un mot pour exprimer cette sorte de sentiment prémonitoire : intuition. Elle n'était basée que sur

le rire nerveux de Corbs ; mais une preuve ne m'aurait pas parue plus concluante que ce rire. Je savais que je devais coller à l'homme au panama et ne plus le lâcher.

Il me ramena dans Birch Hill, à l'hôtel où il était descendu et où il déjeuna, à supposer copieusement, quand je dus me contenter de quelques fruits achetés à un marchand ambulant.

La planque ennuyeuse me laissa largement le temps de penser. Cavassa resta au centre de mes cogitations. Lui et moi en avions tant vu que je n'arrivais pas à admettre qu'il puisse mourir à cause d'un simple orage. C'était faire bougrement confiance à sa chance : sur l'Himalaya, le ciel restait sombre. Je m'accrochai à cet espoir, sans pourtant parvenir à me rassurer entièrement. Il faut avoir subi la violence d'un orage en montagne pour comprendre à quel point elle peut se montrer dangereuse. Il avait fallu un impératif bien puissant pour que, dans de telles conditions, le général Kitner ait confirmé son ordre.

Sans mentir, j'imaginai que Cavassa avait quelque peu travesti la vérité. Par exemple, en prétendant ne pas être prêt, quand, de son propre aveu, il était à Darjeeling depuis trois mois. Certes, cette gigantesque intoxication dépassait de loin tout ce qui avait été tenté à ce jour, Il faut laisser l'esprit réfléchir à la somme d'efforts que représente la distribution de quelques deux cents ou trois cents millions d'exemplaires du *Tripitaka*, manière américaine, simultanément dans six ou sept pays asiatiques dans le but de créer un gigantesque mouvement de masse, un colossal raz de marée qui devait tout balayer sur son passage.

Il est vrai, en ce qui concernait le Siam, le Cambodge, le Laos, le Sud Viêt-nam, que l'opération pouvait se faire pratiquement au grand jour. On devait supposer que des imprimeries semblables à celle de Ghoom travaillaient à plein rendement à Bangkok, Pnom-Penh, Vientiane, Singapour et autres Louang-Prabang ; l'intoxication de la Chine Populaire restant le plus aléatoire comme le plus difficile. A cet égard, je comprenais très bien

que Cavassa eût installé son Q.G. à Darjeeling. Il s'agissait pourtant d'une opération vitale dont la *Maison Blanche* et peut-être le sort du monde était l'enjeu. Et lorsque le gouvernement des U.S.A. s'y décide, l'ampleur des moyens qu'il peut mettre en jeu en arrive à dépasser l'entendement. Or, je n'avais vu qu'une activité très réduite qui me donnait à penser que, contrairement à ce que prétendait Cavassa, l'imprimerie de Ghoom n'imprimait plus que des éditions secondaires destinées à des petits États, comme le Népal ou le Bhoutan, trop modestes pour faire pencher la balance d'un côté ou d'un autre, sans que pour cela leur appoint ne soit considéré comme négligeable.

A rêver, le temps passe. Le petit pincement au cœur, je l'éprouvai à la tombée de la nuit. L'homme au panama m'avait ramené à son hôtel. Cette fois-ci, il en ressortit porteur d'une serviette de cuir fauve que je trouvai bizarrement enflée.

Il me traîna *Chandi Road* dans un café indien où il entra. Devant l'établissement stationnait une Hindustan Mk II nettement inspirée de la Morris-Oxford. A l'intérieur, mon chapeau panama discutait avec un garçon dont les yeux bridés trahissait une origine tibétaine. Il était vêtu à l'européenne et par centaines ses frères fréquentaient les bas-fonds de Calcutta.

L'idée me vint qu'à présent, c'était la serviette que je devais suivre. Tout en parlant, le type jouait avec un petit trousseau de clefs et, pressentant ce qui allait suivre, je pris le risque de retourner rapidement chercher ma voiture.

Je fis bien. La serviette changea de main, le type monta dans l'Hindustan, démarra. Je finissais par connaître ce chemin. Il passa devant l'atelier de mécanique, le long de la voie du petit chemin de fer, prit la route de Ghoom.

Cette fois, j'allais jusqu'au bout. Il se gara à proximité de la petite gare du train-jouet et, trimbalant la serviette, se dirigea à pied vers le monastère.

La nuit s'étoilait ; tout en filant sans difficulté mon type, je pensai à Cavassa, me

demandant s'il avait pu s'en tirer. Devant, le type allait bon pas. C'était un peu comme si la nuit eût été un couvre-feu respecté de tous. Les seuls habitants encore dehors étaient des gueux qui dormaient sur un trottoir. Plus loin, solitude et silence.

Le monastère apparut, gaielement peint en bleu et rouge, ses drapeaux de prières en berne qui devaient à nouveau flotter dès l'aube. L'homme ne franchit pas tout de suite le grand portique. Il s'arrêta et fuma une cigarette que je voyais rougeoier. Il se décida, comme ma montre marquait onze heures.

- Je le laissai prendre de l'avance. Lorsque je lui bondis dessus, il était très occupé à fixer contre un mur de soutènement une charge de plastic capable de faire écrouler tout l'édifice. Et ce n'était pas la seule que contenait la serviette.

Je le sonnai du tranchant de la main et, pratiquement, tout fut dit. J'attrapai la serviette d'une main, de l'autre, le type par le col et le traînai jusqu'à l'extérieur où je l'écroulai derrière un monolythe avant de le soulager de son armement : pistolet et couteau-poignard.

Une paire de baffes l'aida à recouvrer plus rapidement ses esprits et en une seconde à avouer qu'il comprenait parfaitement l'anglais.

Le reste ne fut qu'une formalité. Ce qui m'étonna le plus, ce fut d'avoir affaire à une sorte de tueur à gages très éloigné de l'agent de renseignements. En deux coups les gros, je lui fis raconter sa vie. Son boulot consistait à fixer six charges de plastic munies d'un détonateur à retardement réglé sur soixante minutes. Lui-même regagnait directement Calcutta d'où il était arrivé le matin même. Il me prouva sa sincérité apeurée en désignant l'homme qui le payait sous le nom de Jack Palmer et en me donnant l'adresse de l'hôtel de Birch Hill habité effectivement par l'homme au panama.

Je mis fin à notre intéressante conversation en l'écroulant d'une beigne ; puis je me servis de sa cravate et de sa trop belle chemise de soie déchirée en bandes pour le lier et le bâillonner.

En direction du monastère, ni bruit ni lumière,

rien qui puisse laisser soupçonner une activité quelconque. Je flanquai le salopard dans un fossé et revins chercher ma voiture.

Une phrase d'Henri Gural me trotta dans la tête : « *La Chine populaire, oui ; mais elle n'est pas la seule à vouloir que la guerre au Viêt-nam se prolonge* ». J'aurais parié qu'un intérêt privé avait armé le bras de ce gueux et que de lui à l'homme au panama, de ce dernier à Corbs aucune ramification ne se prolongeait jusqu'à Pékin. Quoi qu'il en soit, la trahison du major Corbs ne faisait aucun doute. A celui-là, j'allais lui parler un peu du pays !

Lorsque je revins, mon mironton croupissait toujours dans son trou. Je le chargeai à l'arrière de ma voiture. Et en route ! Cavassa devait être de retour à l'atelier de mécanique. Je sentis que je n'y croyais pas, accélérerais brutalement, subitement triste.

CHAPITRE VII

Lorsque je me garai devant l'atelier, les aiguilles de ma montre me donnèrent 23 h 40. En tenant compte du fuseau horaire, cela faisait presque midi à Washington, où le général Kitner devait s'apprêter à aller dîner. Je risquais fort de lui couper l'appétit.

Un veilleur électronique montait la garde et quand je m'approchai de la porte, devant son écran le sergent Stoby devait déjà savoir qui s'approchait.

Les six Sherpas de la veille, entassaient les colis dans leurs immenses sacs. Ils m'ignorèrent. Dans la cabine de verre, le major Corbs fronça les sourcils en m'apercevant. Je me dirigeai directement vers le sergent Stoby installé devant la radio. Son regard se ternit et très, lentement il secoua négativement la tête.

Donc, il était sans nouvelle de Cavassa et de Burt Cools. Mon cœur se serra et je n'osai pas tourner les yeux en direction du major de crainte de me trahir.

- Rien... aucune nouvelle, confirma Stoby avant même que je n'aie pu poser la question.

Le major sortait de la cabine et venait vers nous. Je me retournai pour lui faire face. Il plissait les lèvres en essayant de se composer une expression d'autorité.

- Nous vivons des heures difficiles, me dit-il sèchement. Je sais les liens d'amitié qui vous attachent au colonel Cavassa. Toutefois, nous n'avons reçu aucune réponse de Washington vous concernant et en l'absence du colonel, le contrôle de cette section me revient. Je vous serais obligé de ne pas demeurer ici. Aussitôt que nous saurons quelque chose concernant le colonel Cavassa, je vous en ferai avertir. Vous en avez ma parole d'officier.

Ses derniers mots firent déborder la coupe. Dans le même temps que je le chopai par les revers de son veston, ma tête partit en avant.

Il dérouta salement, pavoisa et tomba sur un tréteau que le poids de son corps renversa ; groggy

et encore assez conscient pour avoir le réflexe de laisser sa main s'égarer sous sa veste.

Comme par enchantement, mon automatique vint se coller dans la paume de ma main droite.

- A votre place, je ne ferai pas ça, dis-je.

Et je me rendis compte que la colère faisait trembler ma voix.

- Je vous ai également au bout du canon de mon arme, dit derrière moi le sergent Stoby sur un ton glacial.

- Sergent Stoby, si le colonel ne revient pas, non seulement ce salopard en sera responsable ; mais je l'accuse de haute trahison et j'en ai la preuve.

Sans y parvenir, j'essayai de dompter ma voix.

- Il est fou ! tirez, Stoby. C'est un ordre ! cria le major.

- Je ne pense pas que je vais le faire. Je ne tire pas dans le dos d'un homme, répliqua calmement le sergent. Je vous prie, *Mister*, de lâcher votre arme et de mettre les bras en l'air.

- Je ne le ferai pas, sergent, répliquai-je cette fois maître de mes nerfs. Ce salopard en profiterait pour nous tirer tous les deux.

- Mais tirez donc ! Sergent ! cria une nouvelle fois Corbs.

- Tout ce que je vous demande, Stoby, c'est que vous contactiez le B.4 à Langley, dis-je. De préférence directement le général Kitner. Je vous le répète : j'ai la preuve de la trahison du major Corbs.

- Sergent, vous n'allez pas vous laisser commander par un agent français ? protesta Corbs. Désarmez-le. Ensuite, nous nous expliquerons.

Derrière moi, j'entendis le souffle court du sergent Stoby et je me dis que j'avais peut-être un peu trop compté sur lui et fait une grosse boulette en m'attaquant au major de cette façon.

Le major prit position sur sa main droite pour tenter de se relever.

- Pour l'instant, restez donc comme vous êtes, major, dit Stoby en se déplaçant sur la gauche pour

pouvoir également menacer Corbs de son arme. L'accusation est très grave. Je ne risque rien de demander des instructions à B.4. Exactement dans trois minutes, je peux l'obtenir par relais-satellite. Vous savez cela aussi bien que moi, major. Je me conformerai aux ordres qui me seront donnés. Pour l'instant, si vous vouliez bien vous laisser désarmer, je suis certain que M. Glenne me remettrait son automatique.

Sans laisser le temps au major de répondre, je lançai :

- D'accord, Stoby !

Puis je m'approchai, me baissai sur Corbs grimaçant et le débarrassai de son Colt réglementaire dont je retirai le chargeur que je jetai. Seulement, je pris mon Lüger par le canon et me retournai pour le tendre au sergent tout en gardant un œil sur Corbs.

Stoby ne parut pas savoir quoi faire de mon arme. Finalement, il la mit dans sa ceinture.

Corbs se releva. Plein de morgue, il toisa le sergent qui continuait de le tenir en joue.

Pour ça, je vous ferai passer en conseil de guerre, sergent !

- C'est entendu ! riposta Stoby qui semblait enfin avoir pris une décision ferme. Pour le moment, major, regagnez votre cagibi et n'en bougez plus.

- Il n'y a pas d'arme dans le bureau, Stoby ?

Il secoua la tête négativement, s'avança. Les Sherpas avaient abandonné leur travail. Ils regardaient silencieusement le groupe que nous formions, tout en cherchant à comprendre. Une veine molle battait sous l'œil droit de Corbs. Il venait d'admettre que le sergent ne changerait plus de position. Il pivota sur les talons avec raideur, à grands pas, il se dirigea vers le bureau, y entra et s'y enferma par une sorte de défi en tirant violemment à lui la porte de fer. La cage vitrée nous permettait de suivre chacun de ses gestes. Il alla s'installer derrière le bureau et se mit à écrire, apparemment indifférent à ce qui suivrait.

- Eh bien ! il va nous foutre la paix, dit Stoby.

Nos regards se rencontrèrent. Au bout d'un instant, je vis poindre un petit sourire.

L'amitié que vous porte le colonel ne vous donne aucun droit, dit-il. Quand vous menaciez le major, je vous aurais abattu sans hésitation, si je ne m'étais pas souvenu que vous n'êtes pas n'importe quel agent français. Décoré de la *Distinguished Service Order* par le président Kennedy pour service rendu à la nation, c'est une chose qui compte, hein ?

Comme gêné d'un compliment qu'il avait dû faire, il se tourna vers les Sherpas, aboya un ordre qui les remit au travail, puis il consulta son bracelet-montre :

- Nous pouvons y aller. Deux fois par jour, je peux communiquer par satellite. Nous aurons Langley tout de suite.

Sans plus se soucier de moi, il revint au poste-radio, régla les ondes en annonçant son indicatif d'une voix monotone.

Je m'offris une cigarette. Tout dépendrait, de la réponse que ferait le général Kitner ; mais, à ce sujet, je croyais ne pas avoir trop à m'en faire.

Stoby laissait le haut-parleur muet et s'était coiffé du casque, si bien que je ne pouvais pas entendre les réponses. Il annonça :

« Bien reçu, *maïs*. En priorité-urgence, blé noir demande leader absolu. Je répète : leader absolu en dérogation 112. A vous... »

Il se mit à tapoter un peu nerveusement sur la table de travail et je le vis se raidir dans un semblant de garde-à-vous. Ce n'était pas tous les jours que le sergent Stoby contactait de sa propre initiative le grand patron du Bureau IV.

« Non. Confirmation de mon message : aucune nouvelle de *Good Scout*, mon général. Par exemple, j'ai des *buggs* sérieux à C.4. J'ai dû désarmer l'agent français et garder à vue le major Corbs. Le Français l'accuse de haute trahison et il assure avoir des preuves.

La réponse le détendit.

« Immédiatement, mon général ».

Il retira le casque, l'agita dans ma direction en

disant :

- Le général veut vous avoir. Vous pouvez parler en clair. On parasite l'écoute.

Je pris sa place et la première question du général Kitner me fit rire, encore que je n'en eusse nulle envie.

- Vous savez très bien, mon général, que je ne bois que lorsque je suis entraîné par le colonel Cavassa, répondis-je. Cette histoire est malheureusement très sérieuse. J'ai un prisonnier, surpris comme il tentait de dynamiter Ghoom. Assez de gelée de nitroglycérine pour faire sauter l'*Empire State Building*. Un indigène sous les ordres d'un certain Jack Palmer que je relie directement au major Corbs. Désolé, mais ce Jack Palmer est certainement américain. Si vous me donnez le feu vert, je voudrais aller le sauter pendant qu'il en est encore temps.

- Jack Palmer ?

- Confirmation, mon général.

Il me dit de garder l'écoute et de patienter un peu. J'imaginai le travail immédiat des trieuses électroniques. Il lui fallut exactement 25 secondes.

- Jack Palmer est fiché chez nous, Monsieur Glenne, m'apprit-il. Je crois devoir vous dire encore un merci. Faites donc comme vous l'entendez. Mon adjoint sera à C.4 le plus rapidement possible. J'aurais plaisir à vous revoir un jour, Monsieur Glenne. Je regrette beaucoup pour le colonel Cavassa, rien n'est jamais perdu. Confiance ! Terminé... Voulez-vous me passer le sergent ?

Je le remerciai et appelai Stoby qui reçut ses dernières instructions. Contact coupé, il se leva et sans un regard pour moi se dirigea tout droit sur la cabine vitrée qu'il ouvrit.

.Machinalement, je l'avais suivi. Le major fit face. Il plissait les yeux, scrutant le visage du sergent pour tâcher d'y lire la réponse du général Kitner. Je revis battre cette veine sous son œil droit qui, seule, trahissait son état d'esprit, Corbs se contrôlant parfaitement pour le reste.

- En vertu des pouvoirs qui me sont conférés,

major Corbs, je vous mets en état d'arrestation, déclama le sergent Stoby avec une emphase un peu comique.

- Arrêté par un sergent, c'est risible, dit Corbs.

- Ouais !..., fit Stoby.

D'une façon tout à fait imprévisible, il laissa partir une droite pas piqué des vers, en criant :

- Ça, mon salaud, c'est pour le colonel !

Pour Corbs, c'était un jour de fête noire. Ce grand maigriot de Stoby possédait un sacré punch. Le major tomba sur les genoux.

- C'est une bonne position pour ce salaud, dit Stoby.

Il respira très fort pour se calmer, attrapa Corbs sous un abattis et le leva de force.

- Vous serez très bien dans la soute à charbon, dit-il en entraînant Corbs groggy qui ne résistait pas. Allez-y ! Après vous, major !

Les Sherpas regardaient, neutres comme des mercenaires qui n'auraient pas été payés. Je soupçonnai Cavassa d'avoir gagné leur amitié ainsi que le sergent. Par une sorte d'instinct, ils ne semblaient pas beaucoup piffer le major Corbs.

Stoby revient. Il se balançait d'une jambe sur l'autre, gêné :

- Faudrait peut-être pas raconter que j'ai fait ça, dit-il. Corbs a beau être un salopard, on serait fichu de me faire passer au tourniquet. Faut pas, hein ? S'il se plaint, je dirai qu'il voulait se sauver et que j'ai dû lui taper dessus.

- D'accord, Stoby.

Il sourit, rassuré.

- A propos, le général m'a raconté que vous deviez aller chercher un autre type.

- Oui.

- Je me demande où je vais le fourrer ? Peux pas avec le major. Ils causeraient. Il y a un cagibi dans le fond. Je vais le faire débarrasser.

- J'ai aussi un bougnoule dans ma voiture, dis-je. Il risque pas de se tailler ; mais il vaudrait tout de même mieux le rentrer ?

- Il va y avoir foule ! ironisa-t-il.

Il prit mon Lüger dans sa ceinture et me le tendit. Je le fis disparaître sous mon aisselle gauche.

- Je vais chercher ce mec, dit-il en se tournant vers un Sherpa avec l'intention de l'appeler.

Il se retourna brusquement vers moi :

- Monsieur Glenne ?

- Oui ?

Il regardait la pointe de ses souliers, releva la tête :

- Vous croyez que le colonel va revenir ?

- L'avion est peut-être accidenté Ça ne signifie pas que le colonel Cavassa soit mort. Confiance, Stoby : le colonel Cavassa s'en tire toujours. C'est un increvable...

- Que Dieu vous entende, soupira-t-il.

CHAPITRE VIII

Avec le Bihar et le Cachemire, le Bengale a la chance relative de ne pas connaître la prohibition qui sévit dans tous les autres États. A l'exception du port très international de Calcutta, la vie nocturne étant à peu près inexistante en Inde, je supposais trouver Jack Palmer au bar de son hôtel, lieu de réunion quasi traditionnel de tous ceux que le lit rebute avant deux ou trois heures du matin.

Une mauvaise surprise m'attendait. L'employé à la réception, à qui je posai la question après avoir fait inutilement un tour au bar, ne fit aucun mystère pour m'apprendre que M. Palmer était sorti.

Il ne me restait plus qu'à retourner au bar et à patienter. Au fond, je me fichais un peu du type. Pour moi, il ne s'agissait que d'un intermédiaire de seconde classe. Par ailleurs, à la façon dont le major Corbs avait réagi, les « spécialistes » de la C.I.A. n'auraient vraisemblablement aucune peine à lui tirer les vers du nez ; mais j'avais en quelque sorte promis au général Kitner, de lui apporter Jack Palmer sur un plateau et, habituellement, je tiens ce genre de promesse. D'autre part, je comptais bien avoir l'occasion de le faire un peu bavarder. Il y a toujours deux ou trois petites choses intéressantes à apprendre dans ce genre de conversation.

Je me hissai sur un tabouret à l'extrême bout du bar, commandai un Gilbey's en regardant autour de moi. Peu de monde et du genre que l'on trouve toujours dans cette sorte d'endroit : les deux ou trois industriels de Calcutta venus faire une cure en compagnie de leur petite amie, un export-import libanais, deux ex-officiers de Sa Majesté qui n'avaient jamais pu se décider à regagner l'Angleterre et qui en étaient restés au temps des lanciers du Bengale, une pin up un peu défraîchie, habituée de tous les grands hôtels du monde entier, à la recherche d'une poire et le voyageur de commerce allemand occupé à faire sur un petit carnet le compte de sa journée.

Sous un globe de verre, une pendule très victorienne donnait une heure du matin. Logiquement,

dans une dizaine de minutes le monastère de Ghoom aurait dû sauter. Autrement dit, Jack Palmer saurait dans un petit quart d'heure que l'attentat avait échoué et il deviendrait très difficile de le choper.

Je pêchai une cigarette au fond de ma poche et le barman me devança en me présentant la flamme de son briquet.

Il était jeune, d'une propreté méticuleuse et parlait un anglais excellent. Trois bonnes raisons de préférer sa conversation à celle de n'importe qui d'autre dans cette société.

En cinq minutes, nous avions fait copain. Je lui parlai de Jack Palmer.

- M. Palmer, l'armurier ?

Une drôle de profession qu'il s'était donnée. Je confirmai :

- C'est ça, l'armurier. J'espérais le rencontrer ici. Dans ce bled, que peut-il faire d'autre ?

Il vira la tête vers la pendule et eut l'air de réfléchir.

- Nous allons fermer bientôt, dit-il comme si cette fermeture lui donnait le droit de perdre un client. Vous savez, M. Palmer, c'est un malin. Il ne perdrait jamais son temps à s'ennuyer ici. Darjeeling offre d'autres ressources. Seulement, il faut les connaître...

- Par exemple ? questionnai-je en laissant, comme par mégarde, tomber un billet de vingt roupies sur le comptoir.

Il sourit :

- Le Shangri-La.

- C'est quoi ?

- En théorie, ce n'est rien puisqu'il n'a pas d'existence légale.

- Et en pratique ?

- En pratique on peut y fumer de l'opium ou boire en compagnie d'une femme, expliqua-t-il en baissant la voix. M. Palmer passe ses nuits au Shangri-La.

- Ça m'irait assez.

Le billet venait de disparaître.

- Ce n'est pas si loin, affirma-t-il sur le même ton feutré. Vous allez jusqu'au sanctuaire Bhutias et vous prenez la première rue sur la droite. A la quatrième maison, vous verrez une porte ogivale percée d'un judas. Frappez et dites que vous venez de la part de Willy. C'est moi.

- Merci, Willy.

- Toujours à votre service, *Mister*, assura-t-il, de nouveau très stylé.

J'imaginai mal un type ayant monté un coup tel que celui de Ghoom passer son temps dans les bras d'une femme ; mais les raisonnements les plus logiques sont souvent battus en brèche. N'ayant rien de mieux à faire, je pouvais toujours pousser jusque-là.

Le sanctuaire Bhutias, se trouve au pied de la colline de l'Observatoire, au centre de la ville moderne. Je trouvai facilement la maison dont m'avait parlé le barman et je fis comme il me l'avait recommandé.

Le judas fut ouvert avec une lenteur soupçonneuse.

- Je viens de la part de Willy, dis-je.

Il n'y eut pas de réponse ; mais si le judas fut refermé, la porte s'ouvrit assez large pour être interprété comme un signe de bienvenue.

En uniforme de portier, le type avait la tête et la corpulence d'un videur. D'un mouvement de bras, il m'invita à le suivre dans une allée qui s'ouvrait au milieu d'une double haie de fleurs qui couraient jusqu'à un bâtiment cubique coiffé d'un dôme de grès rouge.

J'entrai dans un large hall où le stuc peint entrait pour une large partie dans la décoration. Comme en avant-propos, des scènes érotiques

d'inspiration tantrique composaient de larges fresques. Une femme vint me recevoir, plus très jeune qui, sur cette robe indienne ajustée au buste et allant en s'évasant, portait un *sari* tissé de fils d'or et d'argent d'une richesse inouïe.

Elle m'invita dans une pièce qui autrefois devait être une cour intérieure, aujourd'hui recouverte. Une pièce d'eau en occupait le centre, ravalée au

rôle de piscine par une douzaine de jeunes femmes, instruments dociles du bon plaisir de la clientèle. Des niches assuraient un anonymat aléatoire. Cinq étaient occupées. J'eus droit à un profond sofa adossé à une tenture pourpre et j'eus droit à un *namastey* d'une serveuse indienne qui m'aiguilla sur un punch froid à base de cognac et de marasquin.

Comme je ne semblais pas pouvoir fixer mon choix, une fille se dégagea de la *mithuma* sans équivoque où elle s'appuyait 6 pour glisser jusqu'à moi.

Difficile de lui donner un âge ; très jeune assurément, encore qu'elle parût encore plus juvénile, strictement nue et le pubis épilé comme le veut la loi coranique. Les seins petits n'étaient qu'une large aréole brune qui lui donnait une apparence d'éphèbe.

Ça me coûta un long drink ; mais elle babillait d'une façon agréable et paraît sa nudité épilée d'une certaine décence.

Les tapisseries cachaient des portes conduisant aux appartements privés et peut-être à la fumerie ouverte aux initiés dont le barman m'avait parlé et j'avais choisi cette place simplement parce qu'elle permettait de voir dans le hall que l'on devait obligatoirement traverser pour entrer ou sortir ; mais aucune des silhouettes que j'avais vues furtivement traverser n'était du gabarit de Jack Palmer.

Agréable certes, sur un fond sonore de musique douce, mais j'étais en train de perdre mon temps. Ce que je pensais à l'instant précis où les lumières s'éteignirent brusquement. A peine eus-je le temps d'entendre le léger froissement de la tenture que l'on tirait derrière moi que l'Empire State Building me dégringola sur la tête. Groggy, je sentis que l'on, m'empoignait sous chaque aisselle au moment où je tombai, sans force, la pointe de mes souliers traîna. sur le tapis, tandis que l'on m'emportait rapidement.

Je repris conscience sur une chaise d'érable où on m'avait ligoté. J'étais dans un petit salon luxueux. Sur un sofa, un poussah à triple menton contemplatif comme un fumeur de narghileh ; devant moi, debout

Jack Palmer, une lueur moqueuse éclairant ses yeux gris, Il me braquait avec mon propre Luger et c'était mon portefeuille qu'il était en train d'inventorier. Mon nom ne sembla rien lui dire. Il jeta mon portefeuille sur la table de mosaïque. Il ricana :

- Monsieur Glenne ? Vous vouliez me rencontrer, à ce que m'en a dit mon ami Willy ?

Je protestai :

C'est une plaisanterie ? Qu'est-ce qui vous a pris ? Oui, je voulais vous voir. On m'a dit que vous étiez armurier et...

- Cessons de rire ! trancha-t-il sèchement. Je n'ai pas de temps à perdre. Qui êtes-vous exactement ?

Ce n'était plus l'homme que j'avais vu sortir du bazar. Je sais reconnaître un camé lorsque j'en vois un. Il avait eu sa dose, fumé quelques pipes et la drogue lui donnait un courage dangereux.

Comme je restais silencieux, il répéta sa question d'une voix de tête et la jointure de son doigt blanchit sur la détente. Dans l'état où il se trouvait, il allait tirer rien que pour le plaisir de tuer.

- Je ne vous le conseille pas, dis-je calmement. Vous n'êtes pas encore trop mouillé ; mais c'est fini pour vous si vous me tuez. Où que vous soyez, la C.I.A. vous retrouvera. Vous êtes brûlé, Palmer. Le monastère de Ghoom n'a pas sauté ; nous avons piégé votre gars et le major Corbs s'est mis à table.

Je jouais un pile ou face risqué et la pièce faillit bien tomber du mauvais côté, Une porte sur la gauche fut brutalement ouverte au moment même où j'étais en train de me dire que c'était fini pour moi.

Le nouveau venu était un Chinois de taille moyenne, aux épaules étroites. Il avait les traits émaciés, les yeux charbonneux et le front bombé des Cantonnais. Comme tous les hommes maigres, le complet veston de toile blanche qu'il portait l'habillait à la perfection ; ses pieds étaient

petits comme ses mains aux doigts secs et longs qui paraissaient exsangues. Il se dégageait de toute sa personne une indéniable autorité.

L'autre gros type sur le sofa parut d'un seul coup très mal à l'aise ; quant à Jack Palmer, il avait blêmi sous le regard dur qui restait fixé sur lui.

- Vous alliez faire une bêtise...

- Je n'aurais pas tiré, Monsieur Lee, protesta Palmer.

- Je trouve que notre prisonnier a une conversation intéressante, très intéressante, poursuivit l'autre. Ne disait-il pas que la C.I.A. avait appréhendé l'homme chargé de faire sauter Ghoom ? Si fait ?

- Écoutez, Monsieur Lee...

- Non... non, trancha le Jaune. J'avais bien entendu et je trouve ça curieux. Je vous vois devant moi et pourtant n'était-ce pas vous qui deviez faire sauter le monastère ?

Jack Palmer perdait pied. Il argumenta péniblement :

- Voyons, Monsieur Lee, moi ou un autre, quelle importance ?

- En effet, quelle importance, reprit l'autre d'une voix trop douce. Ne disiez-vous pas qu'en faisant sauter Ghoom *pour son compte*, nous aurions barre sur le major Corbs ? Ne disiez-vous pas que *pour l'instant*, le major n'était pas intéressant parce qu'il ne savait pas tout ; mais qu'il deviendrait *très intéressant* après la disparition du colonel ?

- Bon Dieu ! je l'ai dit et je le répète, certifia Jack Palmer. Ma combine était sans reproche. Il est certain que le major aurait pris le commandement ; ce qui impliquait qu'il aurait été mis au courant de ce qu'il ignore encore aujourd'hui. Vous-même trouviez mon plan parfait !

- Il aurait pu être très bon ; mais vous êtes un lâche, Monsieur Palmer. Vous avez confié votre travail à un autre. Résultat, comme nous le disait ce gentleman, qui n'a pas pu l'inventer, il est arrêté, le major Corbs également. Qui plus est,

Corbs a donné votre nom si bien que vous devenez à la fois inutile et particulièrement dangereux.

En disant les derniers mots, il leva la main comme pour dire au revoir à Jack Palmer. C'était plutôt un adieu ; trois halles fusèrent d'un petit pistolet pneumatique à triple canon. Tiré presque à bout touchant, le crâne de Jack Palmer éclata proprement.

A ma droite, le gros homme émit un soupir tragique.

- N'allez pu prétendre que vous êtes trop, sensible pour ce genre de spectacle, Raj Niyoki, persifla le tueur. Ce serait dommage pour notre amitié...

- Cet imbécile l'a bien mérité, répliqua vivement le gros homme.

Sa voix tremblait. M. Lee eut un mince sourire. Du bout de son petit pied, il retourna sur le ventre le corps de Jack Palmer en le faisant rouler sur lui-même. Puis il se tourna vers moi et me sourit.

- Quelle grosse perte pour nous que celle du major Corbs, dit-il. *Il ne le savait pas encore lui-même ;* mais il était en passe de devenir pour nous un allié très précieux. Enfin, tant pis !

Pendant un court instant, il parut s'absorber dans la contemplation de ses ongles bombés, parfaitement manucurés. A ma droite le gros type respirait très fort et ramenait perpétuellement son regard sur le corps de Jack Palmer. Là où la tête reposait, une tache sombre s'élargissait.

- Vous-même devez avoir pas mal de choses à nous raconter ? reprit subitement M. Lee. J'ose espérer que vous allez vous montrer compréhensif ? Remarquez, je connais bien des moyens pour délier une langue. Et vous pourriez crier, cher Monsieur, crier tout votre saoul. Personne ne vous entendra. J'ai fait savoir à la clientèle de ce cher Raj Niyoki que nous craignons une descente de police. Ils se sont enfuis comme des rats. Mais vous me semblez un garçon intelligent. Nous n'aurons pas besoin d'aller jusque-là, n'est-ce pas ?

Le tout, d'une voix onctueuse et très calme. J'allais lui conseiller d'aller se faire cuire un

œuf ou deux. A ce moment la porte située dans mon dos résonna d'un coup d'épaule furieux qui dut au moins fendre l'un des panneaux.

M. Lee paniqua. Il fit volte-face et se rua vers l'issue de secours par où il était venu, tira brusquement la tenture et se jeta littéralement dans les bras d'un grand type qui parut vouloir ou l'embrasser ou l'étouffer.

Je vis luire l'éclat de l'acier d'une paire de menottes. Dans le même temps, dans mon dos, la porte volait en éclats et livrait passage à un troupeau de pachydermes.

L'un vint tout de suite à la hauteur de son collègue pour encadrer M. Lee ; deux autres s'occupèrent du poussah qui se laissa prendre sans résistance ; un autre garda la porte à tout hasard ; le dernier vint se planter devant moi.

Il était grand, fort, puissant comme l'Amérique et se distinguait de son équipe par un chic Borsalino à bord rabattu sur le devant qui lui donnait une vague ressemblance avec feu Al Capone. Le veston ouvert laissait apercevoir le Colt qu'il portait sous son bras, qu'il n'avait même pas dégainé, encore que d'un calibre capable d'arrêter tout net un éléphant.

Par contraste, le canif argenté qu'il sortit d'une de ses poches me parut ridiculement petit. Ce qui n'empêcha nullement la lame de trancher mes liens d'un seul coup.

Je remerciai, tout en me massant les poignets.

- Ben ! je crois que nous sommes arrivés tout juste, dit-il.

Je pensai à ma conversation avec le général Kitner qui avait eu lieu vers les minuit.

- Dites que c'est miraculeux, répliquai-je. Vous êtes venus en fusée ?

D'un mouvement de la main, il éluda ma question, se tourna vers ses hommes, lança un ordre. Pressé entre les deux malabars, le charmant M. Lee ne leur arrivait pas à l'épaule. Il sortit, bien encadré, le visage tiraillé par la colère, sans daigner regarder de mon côté.

Domage ! ça m'aurait fait plaisir de lui adresser

un petit compliment supplémentaire. Avec ses façons trop douces, celui-là pouvait se vanter de m'avoir fichu le trac pendant un petit moment.

Je me baissai pour récupérer mon automatique qu'en mourant Jack Palmer avait laissé échapper ; puis je récupérai mon portefeuille sans que M. Borsalino ne m'en empêchât.

- A-t-on des nouvelles du colonel Cavassa ?

Il secoua négativement la tête.

- Écoutez, Monsieur Glenne, dit-il. D'un sens, vous nous avez rendu service. On nous a signalé que vous étiez après celui-là - il désigna le corps de Jack Palmer - et c'est en vous cherchant que nous sommes arrivés jusqu'ici. Seulement, pour ce soir, vous en avez assez fait. Je suggère que vous alliez vous coucher. Demain, l'adjoint du général Kitner sera ici. Nous ne manquerons pas de vous en avertir.

En somme, il me fichait gentiment à la porte, me faisant comprendre que ce que l'on pouvait encore trouver dans cette baraque ne m'intéressait nullement.

Tout à fait le genre de type à renchérir sur une *suggestion* en appelant deux hommes pour me faire reconduire de force.

Je lui souhaitai la bonne nuit !

Aucun cobra entre les draps ni dans le placard. Je pris une douche froide pour me requinquer, me couchai, éteignis les lumières, allumai une cigarette et dans le noir, je me mis à faire un peu de fumée en cogitant sur les derniers événements.

Le major Corbs apparaissait sous un jour nouveau. Comme on ne me communiquerait pas son interrogatoire, il y avait de forte chance qu'en ce qui le concernait le mobile de ses actes restât toujours flou. Pour me faire une opinion, je n'avais qu'à me souvenir de ma conversation avec Henri Goural. Avant de se faire tuer, le pauvre, il m'avait récité une longue liste de pays où l'intérêt privé désirait la continuation de la guerre du Viêt-nam et, parmi eux, le parti républicain des U.S.A. qui en faisait son cheval de bataille pour les prochaines élections présidentielles. En restant

dans le domaine des suppositions, on pouvait fort bien admettre_ que la trahison du major Corbs eût une origine politique.

En fait, il était manœuvré par Jack Palmer en croyant le commander et s'en servir comme homme de main. Au sujet de Jack Palmer, aucun doute sur son rôle d'agent double.

Palmer nous conduisait à M. Lee. Celui-ci était un authentique agent de Pékin, vraisemblablement le chef du réseau chinois au Bengale. Dans ce cas non plus, personne n'aurait la gentillesse de me communiquer son interrogatoire. _Mais, à m'en référer à ce que j'avais entendu, il semblait que Pékin n'eût que des soupçons qui n'allaient pas encore jusqu'à imaginer l'ampleur de l'intoxication idéologique que la C.I.A. lui préparait.

Si tout n'allait pas bien, rien n'allait vraiment mal et il se pouvait fort bien que le torpillage conçu par la C.I.A. réussisse.

Restait à comprendre l'intervention brutale, inattendue et bénéfique pour moi des gorilles de la C.I.A. au *Shangri-La*, le mal nommé ! Il y avait là quelque chose que je ne comprenais pas bien mais que mon entrevue, espérée pour le matin, avec l'envoyé du général Kitner, expliquerait certainement.

Mes pensées se stabilisèrent sur Giulio Cavassa, mon ami, mon frère ! C'était moche ! Pourtant, rien n'était encore définitif et je n'arrivais pas à croire qu'il ne s'en sortirait pas une fois de plus.

Dans le noir, le rougeoiement du bout incandescent d'une cigarette procure sur moi un effet hypnotique. Mes paupières se firent lourdes. J'écrasai mon mégot en le tournant dans le cendrier réclame : DUBO, DUBON, DUBONNET !

CHAPITRE IX

Je dormais comme un bienheureux, lorsque le sergent Stoby m'appela. Ses premiers mots furent pour me dire qu'il restait sans nouvelle de Cavassa et du pilote Burt Cools.

Le général Kitner avait délégué son premier adjoint, le colonel Ferguson. Lui et moi étions de vieilles connaissances et je fus content d'avoir affaire avec lui.

Je répondis à Stoby que j'arrivais, m'offris une douche rapide et un brossage énergique au gant de crin pour me remettre les idées en place.

Il était un peu plus de dix heures quand je serrai la main que m'offrit Ferguson, après avoir salué amicalement Stoby. Ferguson est un homme de taille moyenne, au regard clair, excellent organisateur, rompu au jeu de la politique aussi bien qu'un diplomate officiel dont il a plusieurs fois rempli les fonctions. Nos rapports étaient cordiaux ; mais son côté réglo-réglo laissait rarement à Ferguson le côté amitié prendre le pas sur la stricte observance des ordres reçus.

- Que je vous transmette d'abord les remerciements du général Kitner, qui vous assure de son amitié, dit-il en manière de préambule. Vous nous avez rendu un signalé service en démasquant le major Corbs. Ceci précisé...

- Je suis quand même gênant ?

Il eut un sourire patelin.

- Parlons plutôt d'une position un peu particulière et tout à fait anormale vis-à-vis de nos services. Nous ne pouvons vraiment pas après tant de succès qui nous ont profité vous considérer comme un adversaire. Pourtant, vous êtes un agent français très actif. Votre présence ici en est une nouvelle preuve. Vous admettez que nous ne pouvons pas non plus nous laisser aller à des confidences que vous transmettriez aussitôt à Paris.

- Pour résumer ?

Sa main balaya l'air. Il sourit des yeux.

- Ne soyez donc pas si entier ! Nous sommes ici pour parler, parlons ! Ne pouvant pas vous traiter *comme un adversaire*, il serait maladroit de notre part de vous laisser remuer... la vague, quand nous pouvons peut-être répondre aux questions que vous vous posez. A ce titre, le général Kitner m'a recommandé de me montrer envers vous le plus franc qu'il me sera possible. Que savez-vous, au juste ?

- Que vous avez un Bouddha... en or ! qui servira pour le mieux vos intérêts. A ce sujet, je vous tire mon chapeau pour cette trouvaille et je suis de cœur et de tête entièrement avec vous. Par ailleurs, le but que vous poursuivez, à ce que je crois savoir, est conforme avec la ligne de conduite de la France. A priori, il n'y a pas incompatibilité entre nous.

- Quoi d'autre ?

- Eh bien ! je suppose que mon ami le colonel Cavassa a un tout petit peu altéré la vérité. Il me disait qu'il vous fallait encore quelque temps pour être prêt. C'est faux : VOUS ÊTES PRÊT.

- D'où tirez-vous cette conclusion ?

- Bouddha est déjà paru en public. Il a parlé à ses fidèles. Or, à partir de ce moment, vous alertiez vos ennemis et il devenait beaucoup plus difficile d'imprimer des dizaines de millions de *Tripitaka*...

- Des centaines de millions.

- Des centaines de millions *et surtout de les distribuer*. J'en ai déduit que vous ne pouviez pas commettre une faute si grossière. De là à croire que les enseignements de Bouddha étaient déjà imprimés, rendus... Allons-nous appeler ça des distributeurs ? Avant, la réincarnation si opportune de Bouddha, il n'y avait qu'un petit pas à franchir.

Il se renversa légèrement en arrière, m'observa un instant les yeux souriants, tout en se caressant le menton d'un mouvement lent et régulier.

Il reconnut :

- Bien raisonné, monsieur Glenne. Je ne vous mentirai pas : c'est vrai, nous sommes prêts. Avez-vous d'autres questions qui vous tracassent ?

- Cet atelier... Ghoom... l'équipe qui a débarqué dans

cette boîte, *Shangri-La*.

- Vous ne voyez pas ?

- Non. A moins que...

- Oui ?

- Un attrape-nigaud ?

Cette fois, il rit carrément.

- Monsieur Glenne, vous devriez faire partie de la C.I.A., dit-il en manière d'approbation. Un attrape-nigaud ? Eh bien, oui ! Imaginez la difficulté : les enseignements de Bouddha imprimés à deux cents millions d'exemplaires en vingt langues ou dialectes différents. La mise en place que représente la distribution sur des millions et des millions de kilomètres carrés. Tout a été vu, revu, réfléchi, pesé, organisé à la perfection ; mais devant l'ampleur de la tâche nous avons forcément prévu des fuites. Notre parade était de les faire aboutir sur un point neutralisé : cet atelier en tant que Q.G., et Ghoom. Une équipe spéciale restait à pied d'œuvre prête à intervenir. Cette nuit, vous avez pu juger de son efficacité. Exception faite du colonel Cavassa, personne, et surtout pas le major Corbs, n'était au courant.

Il marqua un temps d'arrêt, tout en gardant les yeux fixés sur moi, poursuivit au bout d'un moment :

- Dans la vie, rien ne se passe comme on peut logiquement le supposer. Nous craignons les Britanniques dont le renseignement est très fort dans cette partie du monde et bien entendu la Chine populaire. Le premier à flairer Ghoom est un Français : vous. Nous avons cru tout imaginer. Et pourtant, nous n'avions pas prévu la trahison du major -Corbs.

- Inutile, je suppose, de vous demander pour le compte de qui Corbs trahissait ?

- Inutile, en effet, répondit-il pour la première fois sur un ton sec. J'allumai une cigarette pour me donner le temps de réfléchir.

- Dites donc, la trahison de Corbs vous a plutôt arrangé ? fis-je. observer. Corbs croyait vraiment à l'importance du monastère de Ghoom. Il croyait aussi que l'opération Bouddha *n'en était qu'à son début*.

Involontairement, il a intoxiqué Jack Palmer qui, de bonne foi, refilait des tuyaux crevés à M. Lee.

- Exact.

- Ce Lee était le chef du réseau englobant le Bengale et le Bihar que Pékin avait chargé d'informations sur la réincarnation du prétendu Bouddha, Il espérait, sur les affirmations de Jack Palmer, obtenir les renseignements de Corbs en le faisant chanter. Si bien que cet espoir a retenu et différé une action plus étendue. Par voie de conséquence, Pékin ne sait pas grand-chose ?

- Encore exact.

- Alors, tout va bien !

- Non ! jeta-t-il avec force. La trahison du major Corbs, c'est le grain de sable !

- Pourtant, ne sachant rien, il ne pouvait communiquer aucune information valable ?

- Il s'agit bien de ça ! rétorqua-t-il en levant les épaules. Le grain de sable, c'est la mort présumée du colonel Cavassa.

Il se leva et se mit, sourcils froncés, à marcher de long en large avant de finir par venir se planter devant moi, le regard obscurci par la colère :

- Comprenez-moi bien, monsieur Glenne. Deux cent millions d'exemplaires ! Je crois savoir que la Bible a dépassé ce tirage ; mais il lui aura fallu près de vingt siècles ! Depuis là naissance du monde, *jamaïs un dieu n'aura bénéficié d'une aussi large publicité* en quelques jours, voire quelques heures. Un boulot de titan qui exigeait la minutie et la précision d'un travail d'horlogerie. La réussite exige une synchronisation absolue. Puisque nous en sommes à l'horlogerie, un exemple : imaginez dix réveils qui doivent être remontés pour sonner en même temps. Eh bien ! l'ordre a été donné. Neuf réveils sont remontés et ils vont sonner inéluctablement. Or nous ne savons si le dixième a été remonté et c'est le principal. Celui qui doit sonner haut et clair !

- Le colonel Cavassa était chargé de remonter ce réveil ?

- Oui.

- Le réveil « Chine populaire » ?

- Oui.

Il y eut un silence que le colonel Ferguson finit par rompre, alors que j'en étais à mâcher le bout de ma cigarette.

- Voici où nous en sommes, monsieur Glenne. J'ai été aussi franc envers vous que je pouvais l'être. Il serait préférable que vous repreniez l'avion pour Paris et que vous nous laissiez terminer au mieux cette entreprise. Je serais désolé qu'il en soit autrement.

Que demandait le peuple ? Ma mission se trouvait « couverte ». Je rapportais plus d'informations sur le nouveau Bouddha que le patron pouvait en espérer.

- Vous n'êtes plus pour nous d'aucune utilité et votre présence ne pourrait nous causer que des soucis, renchérit le colonel Ferguson, comme s'il eût appréhendé ma réponse d'où dépendait la suite de nos bonnes ou mauvaises relations.

Je soutins son regard direct

- D'accord, colonel.

Je me levai.

- Le général Kitner était certain que nous pourrions nous entendre, dit-il en m'adressant un sourire lassé. En son nom et au mien, je vous en remercie.

Il me tendit la main.

Sur le point de sortir, je me retournai

Me tiendrez-vous au courant si vous avez des nouvelles du colonel Cavassa ?

- Vous pouvez en être certain, acquiesça-t-il. J'aurai toujours plaisir à vous revoir, monsieur Glenne.

Je l'assurai de la réciproque, adressai un « au revoir » amical au sergent Stoby qui, à sa table-radio, gardait les yeux en direction du bureau, peut-être anxieux du résultat de mon entrevue avec le colonel Ferguson.

Au-dehors, je trouvais un ciel miraculeusement pur. Un été léger offrait le bien-être d'un soleil aux rayons tempérés par la montagne et l'air vivifiant

gonflait la poitrine. La fière chaîne de l'Himalaya barrait l'horizon mauve, même pas de charognards à tourner dans l'azur, comme écœurés par cette ville trop propre pour eux.

Je remontai dans ma Mini-Moke, démarrai, rentrai à l'hôtel, décidé à boucler ma valise.

- Monsieur Glenne, une dame vous demande, me dit le Bengali employé à la réception, comme je réclamaï ma clef.

- Une dame ?

- Au salon, monsieur Glenne. Cette personne en robe népalaise.

Je marchai jusqu'au grand salon. Seule de sa condition, elle se tenait sur l'extrême bord d'une chaise, gênée et timide comme une communiant en visite chez l'oncle à héritage qu'elle n'a jamais vu.

Dans cette ambiance feutrée d'un silence confortable, sa jeunesse éclatait tel un rire dans une assemblée en deuil. Le nez était petit, mais droit dans un visage sans épaisseur qu'illuminait le regard brillant des yeux anthracite. La lèvre était humide et belle et le corps dansait sur place, dansait sans bouger dans l'éclatement des couleurs de sa robe d'apparat ; celle qu'elle ne mettait que les jours de fête. Elle me sentit venir jusqu'à elle, tourna les yeux vers moi.

- Vous me demandiez ?

Elle se leva avec brusquerie, telle que surprise en faute.

- Monsieur Glenne, c'est vous ? questionna-t-elle dans un anglais très acceptable.

- Oui.

- Il a dit que vous comprendriez, dit-elle en me tendant une feuille pliée en quatre et fermée par un tampon de cire.

Je la décachetai, lus : « *En panne et amoché, mon petit pote. Il faut que tu viennes rapidement me dépatouiller* ».

C'était signé : Giulio Cavassa.

Dans ma poitrine, mon cœur se mit à faire toc-toc.

Je questionnai :

- On vous a remis personnellement ce message ?

- Non. A Joya.

- Qui est Joya ?

- Mon frère. Il vous attend. Il vous conduira.

- Où m'attend-il ?

- Au pays... à Kathmandu... au Népal. Il a eu cette lettre ce matin, mais il a préféré m'envoyer. C'était pressé et Joya a peur de l'avion.

Tout notre siècle ! Un pays perdu et inconnu, blotti dans le bonheur secret de sa gaieté protégée comme la perle dans son écrin par la montagne du monde. Une route qui serpente au milieu du roc, guère mieux qu'un sentier et qui ne consent, soupçonneuse, que très difficilement à vous conduire jusqu'à la Vallée Heureuse ; la forêt où l'on côtoie encore la préhistoire, le royaume du Yéti, isolé, enfermé, oublié, impensable ; défendu de partout, beauté incognito qui s'est cachée pour ne pas avoir à lever le masque et à se montrer au minuit de la vie moderne.

Seulement, voilà : en volant dans le ciel il faut tout juste un peu plus d'une heure pour se rendre de Darjeeling à l'aéroport de Kathmandu !

CHAPITRE X

Cette fille était un éclat de joie permanent. Elle se prénomma Durga et sa gentillesse me fit trouver le voyage trop court.

Il faut le répéter, Kathmandu est la capitale d'un royaume au peuple rieur et sain. La ville éclate au départ de *Dubar Square*, centre d'un soleil dessiné dont les rues étroites sont les rayons ; maisons de briques orange et de bois sculpté presque moins nombreuses que les temples, toits de pagode de style chinois ou coupelles juxtaposées dont le cuivre brille comme de l'or poli. Et partout, peints sur la façade principale, les yeux de Bouddha qui voit tout et qui pardonne tout, y compris les couples enlacés plus qu'érotiques de l'art tantrique.

Quand les yeux des fillettes s'ouvrent sur de telles images de pierre, il ne faut pas s'étonner de les voir très jeunes imiter les dieux.

Je demandai à Durga si elle ne trouvait pas cela un peu indécent. A mon avis, ça devait l'être pour une fille assez occidentalisée pour avoir suivi les cours d'une université anglaise.

- Mais ces sculptures obéissent à un problème de démographie, m'expliqua-t-elle. Elles sont très bonnes pour notre petit pays. Nous manquons d'enfants.

Ce n'était pas faute d'ignorer l'art d'en faire dans les positions les plus exaspérées ! Après cette confiance, je m'intéressai un peu plus au corsage de Durga qui ne s'en offusqua pas.

Le frère demeurait dans une fermette au pied de ses champs qui s'élevaient en gradins à flanc de montagne.

Joya Shum était petit, musclé, plein de vie, hospitalier et très bavard ; mais je ne comprends pas un mot de népalais, ça ne me dérangea pas.

- Vos amis sont très impatients de vous voir, me traduisit Durga. Venez...

Un cochon sauvage courait en liberté au milieu d'une vingtaine de poules blanches d'une race très petite ; un chemin empierré menait jusqu'à une

grange.

J'entendis un éclat de voix que ponctua un juron sonore. Le son de cette voix provoqua chez Durga une irrésistible envie de courir et sans crier gare ! Elle amorça un sprint, ses pieds menus volant sur les pavés mal joints qui risquaient de vous tourner une cheville comme un rien.

Je la suivis avec moins de hâte, vaguement vexé de cette préférence que trahissait son réflexe. Dans son message, Cavassa était resté évasif. Durga m'avait parlé d'une blessure au bras sans trop insister. Moi je trouvais que Giulio n'allait pas si mal que ça. Certes son bras droit était plâtré ; mais son gauche avait suffi pour lever Durga et la tenir contre sa poitrine. A quelques quarante centimètres du sol, elle semblait se croire au paradis.

Il la reposa avec une lenteur calculée, me regarda venir à lui, du sourire plein les yeux.

Il tonitrua :

- Burt ! regarde qui nous arrive !

D'un petit coup de doigts, Burt Cools remonta sa manche au-dessus de son avant-bras gluant de cambouis.

- Hullo ! lança-t-il.

Il vint à ma rencontre tout en s'essuyant les mains sur un chiffon graisseux.

- Si tu allais nous chercher quelque chose à boire pour fêter ça, mon petit oiseau ? dit Cavassa à Durga.

Dans le même temps, il lui claqua les fesses ; ce qui eut pour effet de la propulser en avant. Elle s'enfuit en riant, tandis que Cavassa m'assommait d'une tape sur l'épaule et que Burt Cools se contentait de me tendre le petit doigt, en s'excusant pour ses mains huileuses.

Il questionna malicieusement :

- Avez-vous encore de ces cigarettes brunes ?

- Tu peux bien le tutoyer, dit Giulio comme je sortais un paquet de Gauloises. Prends donc place dans le salon, vieux...

Ils avaient disposé en demi-cercle trois hottes de paille ; ce que Cavassa appelait son salon.

- Mon cochon, tu pourras te vanter de m'avoir fait faire du souci, dis-je en m'asseyant. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

- Ce qui pouvait survenir à un petit Turbo-Porter pris dans un terrible orage de montagne qui ne peut pas survoler.

- L'apocalypse ! dit Burt Cools. Avec ça un vent si violent que nous avons l'impression de reculer au lieu d'avancer. J'ai dû atterrir en catastrophe sur une terrasse qui ne fait pas cent mètres de long sur, quarante de large, Le thermomètre est descendu en moins de deux et après la tempête, il s'est mis à neiger. Dix ans que je fais l'Himalaya et je n'avais jamais vu ça. Pourtant nous étions à peine à plus de 3000 m. Une bagatelle pour ce coin-là !

- Heureusement, nous avons pu pousser le taxi sous un surplomb qui l'abritait relativement, dit Giulio. Ça n'arrêtait pas de tomber et on ne voyait pas à cinquante centimètres devant soi.

- Un vrai désastre, enchaîna Burt Cools. Quand ça s'est calmé, impossible de redécoller avec l'épaisseur de neige.

- Nous avons tenté de contacter C.4, mais la radio ne passait pas, poursuivit Giulio. Il fallait redescendre et je me suis cassé la gueule en beauté ! Quinze heures d'alpinisme avec un bras cassé avant d'atteindre un village sherpa.

- Seul moyen de repartir, bricoler des skis et un système pour les fixer au train d'atterrissage, dit Burt Cools. Je ne pouvais trouver du matériel qu'à Kathmandu. Nous sommes arrivés cette nuit. Depuis l'aube, je suis au boulot ; mais c'est fait.

- Je t'ai envoyé la gosse, dit Cavassa. Son frère est un ami. Quoi de neuf, là-bas ? Le sergent Stoby a dû en faire toute une histoire ? Je craignais qu'il ne s'en prenne au major. Il en est bien capable !

Je me racontai. Lorsque j'en arrivai au major, de rage, Cavassa en fit des petits bonds sur place. Il l'appela d'un mot qui attribuait à Corbs des mœurs

contre nature.

Suivit un silence. De sa main valide, Cavassa se massait la nuque. Burt Cools fumait comme détaché de ce monde avec son éternel petit sourire ironique sur les lèvres. Il semblait que rien ne puisse étonner Burt Cools et surtout pas la trahison d'un type comme Corbs.

Durga créa une diversion en nous apportant une soupière de punch chaud. Giulio avait à nous parler. Il la renvoya.

- Alors Ferguson est à Darjeeling ?

Oui.

Il regarda Burt Cools, haussa les épaules :

- J'ai bien fait de faire passer un message assez laconique par Durga. Je pensais qu'il serait lu par Corbs. J'indiquais seulement que nous avions eu un pépin et que nous continuions. Ferguson s'en contentera. Ce que je commence, je le finis. Et je crois que ça vaut mieux. Quand je t'ai appelé, je ne savais pas trop comment irait ma patte. On ne me l'a plâtrée qu'après le départ de Durga. A présent, je sais que je tiendrai le coup. Combien de temps te faut-il encore, Burt de mon cœur ?

- Quelques boulons à serrer.

Il pointa l'index sur mon complet-veston :

- C'est tout ce que tu as emporté ?

- Nous sommes de la même taille. Je peux lui passer un pantalon, un chandail et des chaussures de montagnes.

- Alors, c'est réglé. Nous partons dans une heure. Je prendrai Joya et trois Sherpas pour nous aider jusqu'à là-haut. Qu'est-ce qui nous sert à boire.

★

★★

Comptez-vous, trois en avant ! Avec chacun une bise de Durga en guise de coup de l'étrier. Je ne jurerais pas que Cavassa ne fut pas mieux embrassé que nous autres. Comme pour un malade !

Au fond, le malade c'était moi qui allais me fiche

dans une galère où je n'avais pas grand-chose à glaner ; mais on ne se refait pas.

En pleine nuit, à 2500 m, ça commençait à cailler dur :

- A présent, c'est tout prêt, dit Cavassa.

Ce « tout prêt » nous coûta six heures d'efforts, avec seulement deux parois à passer. Et ce fut, avec le but atteint, la féerie d'un lever de soleil sur l'Himalaya.

Je trouvais le reste moins joli. Le Turbo-Porter ne semblait pas avoir trop souffert et lorsqu'il s'agit de montagnes, on peut faire confiance au matériel suisse ; seulement, je ne comptai que quatre-vingt-dix pas du nez du monoplane au pan coupé de cette sorte de terrasse qui sombrait dans un précipice dont on ne discernait pas le fond. Simple faille d'ailleurs, qui devait avoir moins de cinquante mètres de large. Plus qu'inquiétante, une paroi lisse barrait notre chemin qui s'élevait si haut qu'elle en arrivait à cacher le ciel. Comme alternative, se mettre en vrille dans l'abîme ou percuter la montagne qui faisait face.

Burt Cools ne semblait pas s'en faire. Il sifflotait « *Je ne dirai ni oui ni non* » ; ce que je trouvais prophétique ! Aidé des Sherpas, après avoir balayé sous l'appareil ; il s'affairait à installer les skis qui, en principe, devaient nous permettre de décoller.

Je chopai Cavassa. par un bras et ne lui cachai pas ma manière de penser. Dans une mission de cette importance, difficile d'admettre. avec les moyens dont dispose la C.I.A., qu'il en soit réduit à bricoler un appareil qui, malgré son extrême maniabilité, ne pouvait pas franchir les hauts sommets de l'Himalaya.

- D'accord, j'aurais pu avoir un autre appareil ; mais il fallait obligatoirement que ce fût celui-là.

- Pourquoi ?

- Espère un peu...

Il monta dans la cabine pour en ressortir presque aussitôt, serra le poing sous mon nez :

- Devine ?

- Va te faire voir !

- Je vais t'appeler monsieur Aimable, dit-il.
Regarde...

Guère plus gros que la tête d'une allumette, le soleil transforma en éclat de diamant de minuscules circuits transistorisés.

- Matériel électronique dont la Chine a le plus grand besoin, m'expliqua Cavassa. Un trafic qui dure depuis des mois. En échange, nous, je veux dire Burt Cools, réclame de l'opium. Un trafiquant d'opium qui paye en résistances micrométriques et autres... Tu piges ? Qu'est-ce que ça peut foutre à Pékin que la drogue tirée de son opium soit vendue jusqu'aux portes des Universités américaines ? *Tacitement*, pour son trafic, Burt Cools a reçu l'agrément officiel. Son avion est connu. On ne l'abattrà pas, on n'ennuiera pas Cools. Tu y es ? Grâce à cette astuce, depuis trois mois nous parcourons la Chine presque librement. Armée et police ont reçu ordre de fermer les yeux. Il pourrait atterrir dans un champ devant les gardes rouges. Ce sont eux qui prendront la tangente. Serait-il capable de voler à 18000 m, décoller ou atterrir en cinquante et dépasser Mach 2, aucun avion ne nous apporterait plus de sécurité que celui-là. Tu es dans le coup ?

Il ne me laissa pas le temps de répondre.

- Bien sûr, on n'imagine pas un trafiquant passant l'Himalaya sur un F. III. Il fallait que Burt prenne des risques pour accréditer son personnage.

Le trafiquant râlait, couché sous le train d'atterrissage, parce que, en mécanique, rien ne va jamais comme on veut.

Il se releva en continuant à râler. Il ne faisait pas spécialement chaud et pourtant la sueur lui coulait sur les yeux. Il s'essuya du dos de la main.

- Espérons que cette c... nerie va tenir, dit-il.
Nous balayons la piste et nous y allons.

Il cria un ordre aux Sherpas qui s'empressèrent à niveler les quatre-vingt-dix pas qui nous séparaient du précipice. J'essayai de me rassurer en constatant que ça descendait légèrement ce qui aiderait l'appareil à trouver plus rapidement son point de

sustentation, pris deux cigarettes dans mon paquet, les allumai et en glissai une entre les lèvres de Burt Cools qui me remercia machinalement, occupé à une dernière révision des skis qu'il appelait d'ailleurs patins.

- Tu crois que ça va marcher ? demandai-je à Cavassa.

- Oui, pourquoi ? questionna-t-il étonné. Tu as le traczir ?

- Eh bien !...

- Laisse donc faire Burt. C'est un crack !

Jamais Cavassa n'est aussi rassuré que lorsqu'il confie sa vie à l'habileté d'un compagnon. Pour lui, il est impossible que je puisse tirer sans toucher ma cible et Burt Cools ne pouvait pas percuter. C'est beau la confiance ! Qu'avait donc dit Burt quand Cavassa était venu lui annoncer que le vol ne pouvait pas être remis ? Ah ! Oui ! il m'avait demandé : « Vous venez mourir avec nous ? ».

Charmant ! Et cette fois-ci, j'y étais.

Les Sherpas avançaient rapidement. Burt monta dans la cabine et prit place au poste de pilotage. Il cria à Giulio :

- Regarde donc si les cales sont bien mises ?

Cavassa alla donner deux petits coups de bottes ; puis il fit le signe O.K. ! Le démarreur électrique couina plusieurs fois et le moteur · partit.

Burt Cools emballa ; freins serrés, il laissa tourner au ralenti surveillant le thermomètre de bord, pouce levé, il fit comprendre que tout. allait bien.

Je tirai sur ma cigarette comme sur la dernière et j'eus bien voulu que les Sherpas n'en finissent pas ; mais ça y était. Il y eut un pluff de retour d'échappement quand Burt Cools stoppa l'hélice.

- Tout va au poil ! Cria-t-il en se penchant, tu peux retirer les cales, mon colonel !

- Sûr ! il me prend pour son larbin, dit Giulio.

Il retira les cales et les jeta dans la cabine pour une prochaine fois que je souhaitai moins acrobatique.

Les Sherpas revenaient. Cavassa distribua des dollars, moi et Burt des poignées de main. Et Burt nous fit signe de grimper.

- Je mets le colonel à côté de moi. Ça soulagera la queue d'autant, plaisanta-t-il. On y est les gars ?

- Parle moins et démarre, renvoya Cavassa.

Nous sommes plutôt pressés, sais-tu ?

- L'enfer est à cent cinquante mètres devant nous et il est pressé ! rigola Burt Cools.

C'était la première fois qu'il faisait allusion à cette fichue muraille qui se dressait devant nous. Quant à Cavassa, il ne semblait pas s'en soucier.

Le moteur déjà chaud partit à la première sollicitation et seulement maintenu par ses freins l'appareil se mit à trembler. Burt Cools poussa à fond la manette des gaz. A son habitude, il se mit à siffloter un refrain entraînant et je le trouvai odieux. Le moteur rugissait et les Sherpas se tenaient le plus possible éloignés.

- Ça y est ! la connerie est faite ! lança Burt à pleine voix.

- Il réduisit pour lâcher les freins et presque tout de suite remit pleine gomme. Il me sembla que notre monoplane hésitait ; puis il se mit à glisser. Je sentis la queue se soulever et les skis décollèrent. Cette fichue paroi était là, tout de suite, déjà sur nous et Burt ne s'élevait pas d'un mètre, semblant faire un palier comme si nous avions toute la vie devant nous. Puis brusquement, il amorça un demi-tonneau et vira à la verticale. Presque un renversement ! La montagne défila quelques mètres sous le ventre de notre appareil qui, cette fois, exécuta un tonneau complet, perdit de l'altitude et se retrouva en position normale pour suivre cette faille qui aboutissait Dieu sait où ! peut-être tout droit sur un pic.

Burt Cools s'était remis à siffloter. Je me penchai sur Cavassa : il dormait et il continua à dormir pendant que Burt Cools jouait à saute-mouton. Il plongea dans un défilé et d'un dernier coup d'aile victorieux sortit au-dessus du versant

chinois de l'Himalaya. A l'en croire, cette grande tache grise, c'était le plateau du Tibet. J'avais tellement mâchonné ma cigarette qu'elle ressemblait à une chique molle.

- Eh ! le dormeur, réveille-toi ! cria Burt à Cavassa, en fonçant vers le bassin supérieur du Brahmapoutre. Nous arrivons, colonel de mon cœur !

En ouvrant les yeux Cavassa eut cette réponse splendide :

- Déjà ?

CHAPITRE XI

Jamais vu un alpage si pauvre et ces yaks qui circulaient en liberté possédaient un bon caractère pour se nourrir de si peu. Burt Cools

perdit encore de l'altitude et fit un passage sur le village, quelques maisons de pisé recouvertes d'un toit rond, assemblées autour du monastère construit sur un tertre à la manière d'un château féodal, bariolé de larges raies jaunes et bleues. A la porte du sanctuaire, se distinguaient nettement les moulins à prières alignés sur une belle pièce de ferronnerie.

Au moment où Burt Cools reprenait de la hauteur, un éclat brilla à gauche de la première maison qui avait pu être provoqué par un miroir renvoyant du soleil.

Cavassa parut tout de suite plus guilleret.

- Tu as vu le signal, Burt ?

L'autre se contenta de hocher la tête.

- Ils sont encore là. Nous avons du pot, atterris !

- Il faut d'abord lâcher les patins, dit Burt Cools. Tu as la ficelle sous toi. Tire un bon coup !

Il fit ce que lui demandait Burt. Rien ne se produisit.

Il ricana :

- Pour ça, ça marche bien ton truc !

- Ferme donc ta grande gueule et recommence ! renvoya Burt Cools agressivement. Bon Dieu ! Tout tient par deux goupilles et tu les sors du trou en tirant sur la corde. Il n'y a pas de raison que ça ne marche pas !

- Ça va ! on sait que tu es un fortiche ! renvoya Cavassa. Mais si ça. ne vient pas maintenant, garçon, ça ne viendra jamais !

Il tira si fort que le fil, pourtant de nylon tressé, lui resta dans la main. L'appareil fit un petit saut et d'un coup parut bien mieux équilibré.

Les deux skis et le système d'attache chutaient en tournoyant.

- Tu vois bien que ça marche ! jeta Burt Cools rempli d'un contentement d'auteur. Je ne faisais pas de mousse. Quand Burt Cools s'occupe de quelque chose, le résultat est toujours garanti.

- Ça va ! Ta gueule ! trancha Cavassa.

Roule encore la mécanique et je t'emmène avec moi voir notre bonhomme. Tu seras forcé de boire son thé !

Les Tibétains ont la fâcheuse habitude d'y faire baigner un morceau de beurre rance et cette simple menace fit grimacer Burt Cools.

- Cesse de déblatérer ! moi, je suis le pilote. Comme garde du corps, tu as Glenne, hein ?

Ce fut ainsi que j'appris que j'aurais droit au thé de bienvenue. Son sempiternel sourire cynique sur les lèvres, Burt Cools commençait son approche. En guise de manche à air, il n'avait que les drapeaux de prière pour lui indiquer la direction du vent. Je cherchai la piste des yeux. En fait de terrain, je ne vis qu'une petite bande où une main secourable avait retiré les plus gros cailloux qui, autre part, parsemaient le plateau. Un comité d'accueil de bonzes, vêtus de bleu et de jaune, se préparait au pied du *stupa* ; les villageois mâles, sortaient sur le seuil des maisons, coiffés de leur bizarre bonnet à oreilles et tournant l'inévitable moulin à prières portatif.

Des prières, je pensai que nous en aurions besoin. Je n'irai tout de même pas jusqu'à prétendre que ce fut à cause d'elles que Burt Cools atterrit comme en se jouant.

Il fit le taxi pour se mettre en bonne position de départ et coupa le moteur. Cavassa peina à se faufiler entre les deux sièges. Au fond de la cabine, il ouvrit une pаниère d'où il tira deux combinaisons fourrées ; me dit d'en passer une parce que, au-dehors, ça caillait, sortit une carabine à répétition qu'il plaça sur le siège qu'il venait de quitter, à portée de la main de Burt Cools.

- Ça a l'air franco, mais on ne sait jamais, hey ?

Burt Cools approuva. Il prit la carabine et la caressa comme on caresse un chien fidèle. Il m'avait

tout l'air de savoir correctement s'en servir. Personnellement, je transférai mon Lüger dans la poche de la combinaison que je venais d'enfiler, après avoir vérifié l'armement.

- Tu pourrais quand même me mettre au parfum, dis-je, à Cavassa en train de se battre avec sa fermeture à glissière. Qui allons-nous rencontrer dans ce bled perdu ?

- Le représentant direct du Penchem- Lama 7 . Et ce bled n'est pas si perdu que ça. Nous sommes à moins de cent kilomètres de Lhassa ; mais la région est le siège de la résistance tibétaine et on ne voit pas souvent de Chinois rôder par ici. Malgré ça, ouvre l'œil.

Il se tourna vers Burt Cools et ajouta :

- Et toi, ne laisse personne s'approcher de l'appareil.

- A vos ordres, mon colonel, rigola Burt Cools.

- Toi ! Ce que tu peux être pomme, quand tu t'y mets ! ragea Cavassa en ouvrant la porte latérale.

Il sauta à terre et je le suivis.

L'altimètre marquait 3600 et tout de suite je respirai mal. Cavassa, lui, ne semblait pas incommodé. Je m'habituai assez et ça allait à peu près bien en arrivant au village distant d'environ quatre cents mètres.

Je veillai au grain, sans rien voir que des sourires complaisants dans des visages ridés et noirs comme un pruneau.

Bannière déployée, la procession des bonzes vint à notre rencontre pour nous escorter au son des tambours et des cloches jusqu'à l'intérieur du monastère.

Dans une vaste pièce à colonnades, au fond de laquelle se dressait une gigantesque statue de Bouddha méditant, une quarantaine de dignitaires étaient assis en fer à cheval. Au centre, au pied de la représentation de Bouddha, le représentant du Penchem-Lama qui nous fit signe de nous approcher et de nous asseoir sur une peau de Yak non pas en ramenant la main vers lui comme en Occident ; mais en les étendant comme pour griffer le vide.

Les bâtonnets d'encens rendaient l'atmosphère sucrée, presque écœurante. Je me demandai comment la conversation allait s'engager ; mais le représentant du Penchem-Lama parlait l'anglais aussi bien et peut-être mieux que moi. Lui et Cavassa semblaient de vieilles connaissances.

En deux coups· les gros, l'accord fut scellé. Le M.L.T. 8 attirerait et fixerait les troupes chinoises dégarnissant la région frontalière du triangle 9 . On poussa même là délicatesse jusqu'à nous offrir du thé à la chinoise délicat de saveur. Celui-là, Burt Cools le regretterait.

Et notre départ fut salué avec le même appareil ; mais, cette fois, il y eut une suite qui poussait des chariots contenant des tonnelets d'essence, miraculeusement surgis de terre.

Sur l'abjuration de Cavassa, Burt Cools, tout heureux, laissa approcher. En une demi-heure le plein était fait et Burt décollait balai au ventre. Direction, un village en pleine brousse à quatre-vingts kilomètres de Kouen-Ming.

Burt Cools était censé échanger là son matériel électronique contre de l'opium brut que lui livrait un vieux bandit du nom de Ho-Tsan. En réalité, Cavassa devait y rencontrer un des principaux chefs du mouvement anti-maoïste surnommé Koan-Kuo.

Au-dessus de la vallée creusée par le Brahmapoutre, ça devenait une promenade. Je me relaxai entièrement, prenant plaisir à un paysage qu'un plafond exceptionnellement haut me permettait de découvrir sous moi.

Sans aucun souci, Cavassa demanda à Burt Cools de descendre pour vérifier l'emplacement des radars portés sur une carte d'état-major. Il y eut tout de même une alerte. Au début, rien qu'un petit point noir dans le fond du ciel qui grossissait rapidement. Burt Cools était en conversation intéressante avec Cavassa ; ils parlaient femmes. Je lui tapai sur l'épaule en signalant :

- *Bogey* à onze heures.

Très calme, Burt consulta le machmètre ; puis il donna un petit coup de palonnier négligent pour se

placer dans un meilleur axe. Plus aucun doute. Il s'agissait d'un intercepteur qui nous arrivait dessus.

- Un vieux MIG-15 qui date de l'amitié sino-soviétique, précisa Giulio Cavassa avec un certain dédain.

Ce qui ne l'empêchait pas de dépasser le 1000 km/h et de pouvoir nous abattre sans coup férir avec son armement, canon de 37 mm dans le nez et deux de 23 mm.

Je surveillais l'approche et sans que rien ne puisse le faire prévoir, il vira brusquement et nous dédaigna.

- Ordre-radio venu de terre, dit Cavassa. Décidément, Pékin est gourmand de notre marchandise de contrebande. Il n'y a vraiment plus à nous en faire.

- Touche du bois.

Il me jeta un regard furieux.

- Toi et ta superstition, tu nous enquiquines !

De sa part, ce n'était que de la superstition à rebours. Je passai une cigarette à Burt Cool, qui s'émerveilla. Il m'en restait deux paquets neufs. Je lui dis de ne pas se casser la tête pour moi, ravi de voir un Ricain préférer notre tabac. Chauvinisme, sans doute mais je ne m'en suis jamais défendu !

Cavassa se triturerait le lobe de l'oreille en réfléchissant.

A terre, nous pourrions passer un message radio à C.4, dit-il. Ferguson doit se faire vieux en se demandant ce qui nous est arrivé.

En vol, il gardait un silence-radio absolu, par crainte de station de repérage. Code ou pas code, un avion-contrebandier est censé n'adresser de message à personne. Cette étiquette de contrebandier restait notre meilleure sauvegarde. Au sol, cela n'avait plus aucune importance, à moins d'un repérage-gonio, ce qui eût été assez extraordinaire.

Au sol, le paysage changeait. Immenses rizières à droite du fleuve, jungle et brousse de l'autre ; montagnes, toujours, des deux côtés ; mais lointaines et perdant de leur majesté. Dans les

rectangles verts de prairies inondables, de lourds attelages de zébus remplaçaient le yak plus libertaire et l'âne rétif faisait son apparition. Et, de nouveau, la jungle luxuriante et secrète à l'Est de la frontière birmane.

- Je casserais bien une petite croûte, dit Burt Cools.

La fatigue commençait à lui buriner ses traits virils. Dans cette promenade, détendu, il payait l'extraordinaire tension d'esprit qui avait été sienne pour passer l'Himalaya.

- Ça me fait penser que, moi, je boirais. bien un coup, répondit Cavassa en écho.

Le plus près de la panetière, je l'ouvris sur le conseil de Giulio. Des rations K ; de la bière en boîte... trop chaude.

A la guerre comme...

- H.O.S., quatre minutes, dit Burt Cools qui venait de se repérer en survolant un village groupé autour d'un temple, au portique gardé par deux gigantesques dragons de pierre.

Le terrain apparut sous la forme d'une clairière, tonsure d'un enfer vert.

- Ça ne fera pas de mal de me dégourdir un peu les jambes. J'en ai ma claque ! avoua Burt Cools.

Je me demandai comment il pouvait deviner d'où venait le vent pour se mettre le nez dedans. Une fois de plus, Burt Cools démontra son savoir faire en atterrissant d'une façon impeccable. Il fit le taxi, jusqu'à stopper au ras des branches d'un énorme banian, coupa le moteur.

Il s'étira en poussant un soupir de soulagement, l'œil rieur.

- Le veau s'étire ! cette année, le cuir sera bon marché ! lança Cavassa. Ne pense pas à déjà te la couler douce, beau gosse, ce n'est pas encore terminé !

Burt Cools se trouva trop fatigué pour répondre autrement que par un déplaisant petit bruit de bouche.

- Ce qu'il peut être mal élevé, dit Giulio. Il

ouvrit, sauta sur l'herbe rase, scruta l'amorce d'un sentier ouvert dans l'épaisseur d'une plantation serrée de bambous. Je m'apprêtai à le suivre.

- Hé ! sors donc les armes, me dit-il en se retournant. Tu trouveras tout ce qu'il faut dans la panetière.

De l'inépuisable panetière, je sortis un F.M., deux carabines à tir rapide et une musette de munitions que je passai à Burt Cools qui les tendit à Cavassa.

Giulio s'empara du F.M., vérifia le chargement et poussa jusqu'au sentier. Il s'y engagea ; mais revint assez vite.

Le secteur a l'air tranquille, dit-il. Burt, essaie de m'avoir C.4 que je rassure ce cher Ferguson pendant qu'il lui reste encore quelques cheveux sur la tête !

Burt Cools sourit, contacta la radio et lança son appel sur un ton monocorde sans aucun succès.

- Je n'entends rien du tout, dit-il en branchant sur le haut-parleur. Qu'est-ce qui leur arrive ? Nous avons des heures d'écoute, mais pas eux. Il ne risque pas de mettre leur accu à plat !

Cavassa fronça les sourcils. Moi-même, Je me sentis un peu inquiet. Ce n'était pas du tout dans les façons du sergent Stoby de quitter son poste.

- Ferguson a pu le mettre sur un boulot plus urgent, supposa Cavassa. Par exemple, je me demande bien quoi ? Ça ne fait rien... Nous tenterons un autre appel au retour.

A cet instant précis la voix de Stoby raisonna très clairement :

- C.4 a Red leader. Bien reçu. Parlez...

D'une seule enjambée, Cavassa remonta dans la cabine. Il s'empara du micro :

- Ici *Red leader*. Vous m'entendez bien C.4 ?

- Je vous reçois 5/5 et ça me fait même bigrement plaisir de vous entendre, leader, répondit Stoby tout ému. Et...

Cavassa grinça des dents. Le ton même de Stoby pouvait fournir une indication à quelqu'un à l'écoute et Stoby enfrenait la règle d'or qui veut

que tout message soit passé une, voix neutre.

Il interrompit.

- *Leader* à C.4. Je dis *Sweetheart* aux anges. Je répète *Sweetheart* aux anges. Je suis arrivé à la maison de *daddy*. Je suis arrivé à la maison de *daddy*. Espère vous donner le Go écoute 15. Confirmez ?

Stoby avait compris la leçon. Il récita sur un ton cette fois tout à fait impersonnel

- Bien reçu. *Eagle* va vous parler.

Emporté par un sentiment de colère, Ferguson, lui-même, en oubliait de jouer le jeu. Il questionna abruptement :

Leader ? Ici, *Eagle*. Est-ce que par hasard le fou de Paris serait avec vous ?

Le visage de Cavassa se ferma. Il répliqua vertement :

Affirmatif. Nous sommes même en train de jouer les cinglés, tous ensemble. Terminé, *Eagle*.

Il coupa la batterie d'un, coup de doigt nerveux. Burt Cools me regardait tout en se demandant ce que j'avais bien pu faire au colonel Ferguson et ce fut exactement la question que Cavassa me posa.

Euh !... fis-je. Je crois lui avoir promis de repartir par le premier avion ; mais c'était avant que Durga ne m'apporte ton message. Pour Ferguson, je ne suis pas de parole. Ça l'a mis en boule !

- Ça lui passera, répliqua Cavassa. On y va, Burt ? Donne-nous un coup de main, Glenne...

On avait tout prévu, y compris une sorte de petit diable démontable. pour aider au transport des deux caisses de matériel électronique, contenu dans deux grands sacs plutôt lourds. Si Burt Cools peina pour les trimbaler jusqu'à la porte, Giulio les souleva d'une seule main.

Moi en flèche, Burt Cools en second et Cavassa qui fermait la marche armé du F.M.

Comptez-vous trois et en avant !

Nous étions à mi-chemin, quand une déflagration nous stoppa. Presque immédiatement, une longue flammemonta vers le ciel qui se couronna d'une

fumée épaisse, noire et fétide.

Ça venait de la clairière que nous venions de quitter.

CHAPITRE XII

Burt Cools ne se départit pas de son sourire. Au contraire, il s'élargit et parut encore plus cynique.

- Messieurs, j'ai nettement l'impression que nous rentrerons pied chez nous, dit-il. Pour autant que nous y revenions ! Si ce n'est pas mon taxi qui vient de sauter, que l'on me change en dragon de pierre.

- M... ! m... et m... ! jura Giulio. Glenne ? à ton avis, qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

- C'est pourtant clair, répondit Burt Cools à ma place en montrant les tiges serrées des bambous, ces trucs suppléent avec bonheur aux barreaux d'une prison. Nous sommes faits comme des rats !

Cela semblait si évident que Cavassa ne répliqua pas. Aurions-nous eu des sabres d'abattis que nous nous serions tout de même englués dans les bambous comme des mouches sur une toile d'araignée. Un sentier à peine assez large pour laisser passer deux hommes de front ; une entrée à chaque bout de ce tuyau. Terminé !

- Bien sûr, ils nous attendent, dit Cavassa exprimant la pensée de tous. Ils vont nous tirer tels des lapins sortant du gîte.

- Exact, opina Burt Cools. Que décides-tu, grand chef ?

- Ta gueule ! je réfléchis !

- De toute façon, nous n'avons plus besoin de trimbalier ça, dit Burt Cools qui bascula son chargement.

- Pourquoi ont-ils incendié l'avion ? demandai-je à Giulio.

- Sais pas...

- Ça prouve tout de même quelque chose ?

- Oui ! que ce sont des abrutis ! répliqua Cools.

- Justement...

Cavassa se retourna vers moi tout d'un bloc. Il m'observa, les yeux plissés.

Je crois que ce qui fait notre force, c'est que nous nous comprenons à demi-mot.

- Pas bête, ça...

- Je vous adore, mais je voudrais bien en croquer, dit Burt Cools. Qu'est-ce qui n'est pas bête ?

- Ce que tu as souligné, toi-même, répondit Giulio : des abrutis. Autrement dit, *une simple escouade commandée par un sergent*, sept ou huit hommes au plus. Ce qui explique qu'ils nous aient laissés nous engager dans ce pige. Ils ne se sentaient pas assez en force pour nous combattre de front.

- Ça se pourrait et piège est bien le mot qu'il convient ici, admit Burt Cools, désinvolte. Seulement, je ne vois pas très bien en quoi cela nous avance de le savoir ? Ils nous attendent à chaque sortie, bien planqués et armes automatiques prêtes à tirer. D'un côté comme de l'autre, nous sommes certains de morfler, si nous tentons un passage en force.

Cavassa grogna un acquiescement. Sans cesser de surveiller la gauche de l'étroit sentier, il questionna :

- Quelqu'un a une idée ?

- Une belette arriverait à peine à se faufiler entre les bambous, dit Burt Cools sur le ton de la rigolade. Est-ce que tu es plus mince qu'une belette, colonel ? Dommage, car nous pourrions pratiquer une sortie en ligne. Si nous admettons un petit nombre d'adversaires, avec un grand espacement entre nous, ça pourrait marcher ; mais je parle pour ne rien dire : avec cette cochonnerie, nous ne pouvons pas y songer !

- Glenne ?

- Je cherche...

- Bien entendu, si nous ne pouvons pas sortir, ils ne peuvent pas venir nous chercher ici, reprit ce bavard de Burt Cools.

- Nous n'allons pas attendre sur place jusqu'à la Saint Glin-Glin, objectai-je.

Il dodelina de la tête, indifférent, précisa :

- Ce qui est certain, c'est qu'ils ne m'auront pas vivant. Je les connais trop bien, ces salauds !

Cavassa fit une large grimace :

- Mourir ? Quel vilain mot ! J'ai mieux à proposer : nous allons nous rendre.

De surprise, je vis la pomme d'Adam de Burt Cools naviguer à toute vitesse dans sa gorge. Il semblait en avoir le souffle coupé et rougit légèrement. Comme je connais bien mon Cavassa, j'attendis qu'il veuille bien préciser sa pensée.

Giulio se massait la nuque, regard rentré.

- Ça va être marrant, assura-t-il au bout d'un moment.

Les yeux de Burt Cools virèrent vers moi pour une interrogation discrète. Je me contentai de lever les bras du corps en signe d'ignorance. Cavassa se fouillait en râlant.

Il demanda :

- Qui a un couteau ?

Cools en avait un. Il le tendit fermé à Cavassa qui alla trancher un long bambou. Après quoi, il fendit sa chemise pour récupérer la manche gauche qu'il fixa en haut du bambou.

Il parut très satisfait de son travail et nous dévisagea en souriant comme pour quêter une approbation.

Le sourire de Burt Cools retroussa ses lèvres.

- Tu appelles ça un drapeau blanc ? Ben, mon cochon !

- Ça va ! Crois-tu que j'ai eu le temps de changer de linge ? riposta Giulio, vexé.

Il continua à admirer son œuvre, insista :

- Oui, j'appelle ça un drapeau blanc !

- D'accord ! D'accord ! admit ironiquement Burt Cools. Quelle est la suite du programme ?

- Nous sommes déjà venus à Fon-Mong, tu connais le terrain comme moi, dit Cavassa, en lançant le bras en direction du village. En sortant du sentier, nous avons à gauche un immense champ de pavots cultivés ; à droite, les ruines d'une maison avec quelques petits bouts de mur restés debout. Où crois-tu

qu'ils se sont planqués ?

- Là, j'y pensais, répondit Cools. C'est même ce qui m'inquiète : un F.M. en batterie et y couvre tout le terrain, sans prendre aucun risque.

- Ce pourquoi nous devons les faire sortir de leur trou, triompha Cavassa. J'agite le drapeau blanc et je sors bras en l'air. Je jette mon F.M. Seulement...

Il nous adressa un clin d'œil appuyé :

- J'ai ça dans la main, compléta-t-il en levant son léger blouson de peau pour découvrir les deux grenades fixées à des bretelles spéciales. Toi tu sors juste derrière moi, bras en l'air et tu jettes ton fusil. Vu ?

- Bravo ! jeta Cools. Et les Chinetoques nous transforment en passoires. Comme ça. nous n'aurons plus de bile à nous faire !

Ils préfèrent nous avoir vivants pour nous faire parler, assura Cavassa. Comptons les cinq. Il en sortira au moins trois pour venir nous faire prisonniers, hey ?

- Oui...

- Qui se trouveront entre leurs copains et nous, poursuivit Cavassa. Glenne les tue. Dans le même temps, nous nous couchons et je balance ma grenade, non ?

- Nous nous couchons et nous balançons chacun une grenade, rectifia Burt Cools. Il n'y a qu'un seul point noir dans ton plan, grand chef : si les Chinetoques sont entre leurs copains et nous, nous nous trouverons entre Glenne et les Chinetoques ?

Cavassa fit entendre un bruit incongru en soufflant entre ses lèvres serrées.

Si tu crois que ça empêchera Glenne de les abattre du premier coup, c'est que tu ne le connais pas ! certifia-t-il avec une belle assurance que je ne partageais pas entièrement.

Burt Cools creusa ses joues en se frottant la pointe du menton :

- P'te bien qu'on pourrait essayer...

- Si on va essayer ? Et tout de suite ! renchérit

Cavassa en brandissant son drapeau blanc. Nous ne sommes pas si en avance, hey ? J'aimerais bien savoir ce qui est arrivé à ce vieux bandit d'Ho-Tsan et à Kuan-Kuo ? Je m'inquiète pour eux...

De joie, Burt Cools se tapa sur les cuisses en s'exclamant :

- C'est bien la meilleure de l'année ! nous sommes en pleine mouscaille et il s'inquiète pour Ho-Tsan et Kuan-Kuo ! Moi, je vous le dis, ça vaut une cote !

Cavassa lui adressa un regard lourd :

- Je me demande bien pourquoi tu rigoles comme un bossu ? Nous sommes en mission et s'il était arrivé quelque chose, surtout à Kuan-Kuo, je nous verrais mal partis. Le succès de notre entreprise dépend en large partie de lui, hey ?

- Bon ! D'accord ! on va aller aux nouvelles, grand chef. Que faisons-nous de cette camelote ?

- Pour l'instant, elle est aussi bien ici, répondit Giulio. De toute façon, tu as raison sans le savoir : pour une dernière livraison, c'est vraiment de la camelote. En route !

Bonne chasse ! me jeta Burt Cools en allongeant le pas pour rattraper Cavassa.

Plus loin, je vis Cavassa lui passer une grenade. La pensée que je puisse manquer mon tir où que les conditions ne soient pas favorables n'avaient même pas effleuré. Je me sentis écrasé par mes responsabilités, subitement la proie du trac. Ils allaient bon train et j'avançai pour ne pas trop me laisser distancer. J'entrevois un tas d'impossibilités. Par exemple, il pouvait y avoir eu un contact-radio entre l'équipe ayant incendié notre appareil et celle qui nous guettait sûrement à la sortie du sentier. Dans ce cas, que penseraient les Chinois en ne voyant que deux hommes se rendre ? Ensuite, tout reposait sur des suppositions. Et si...

Comme eût dit Cavassa, m... et trois fois m... ! Nous étions embarqués tous les trois dans la même galère. Si Giulio et Burt Cools se faisaient abattre, mon sort suivrait le leur de très peu. Cette conviction

me rendit un semblant de calme.

Je me demandai si j'allais me servir de mon pistolet ou de la carabine ? J'ai une grande confiance en mon Luger que je connais bien. D'un autre côté, le tir à la carabine est tout de même plus précis à partir d'une certaine distance et celle-ci me semblait bien en main. Allons-y !

Brusquement, j'aperçus un bout de bleu devant Cavassa et Burt Cools à vingt pas devant moi. Ensuite, tout alla très vite. Cavassa passe simplement un bras et agite son drapeau. Ensuite, il sortit bras en l'air, fait quelques pas et laisse tomber le F.M., Burt Cools près de lui. Cavassa est le chef d'orchestre. Toute mon attention centralisée sur lui, je vois à peine ce que fait Burt Cools.

Quelqu'un hurle un ordre en chinois. Cavassa lève les bras encore plus haut et commence à avancer avec Burt Cools qui me semble légèrement en retrait.

J'avance en même temps. vingt pas pour moi, vingt pas pour Cavassa, *logiquement* vingt pas pour les autres types qui doivent sortir de leur fortin improvisé.

J'y suis. Je ne l'ai pas encore réalisé et pourtant je sais que j'ai vu toute la scène, situé tous les personnages, tiré deux fois. Je plonge.

Un tir s'est déclenché au moment même où Cavassa balançait sa grenade sur l'objectif qui se trouve à quinze pas de lui. La déflagration couvre le tireur. Je n'ai pas eu le temps de penser que Cavassa a fait mouche que Burt Cools, relevé, court en avant. La fumée ne s'est pas dissipée et j'entrevois vaguement Burt Cools qui dépose sa grenade derrière un pan de mur qui reste debout.

Burt Cools exécute un véritable vol plané et se couche, comme une lueur orangée fulgure qui précède le son de la déflagration.

Sans m'en rendre compte, je me suis mis debout. Je gueule

- Giulio !

Il se redresse, reste curieusement penché la tête en avant et porte une main à la hauteur de sa bouche. Je crois qu'il a morflé et mon cœur

s'arrête. A ce moment précis, je l'entends éternuer.

- A tes souhaits ! hurle Burt Cools.

Il vient de monter sur le bout de mur et agite les bras en signe de victoire.

Je ramasse le F.M. de Cavassa, plus loin le fusil de Burt Cools et me mets à cavalier vers eux.

CHAPITRE XIII

L'horreur, c'est de se congratuler pour avoir tué des hommes ; mais dans ce jeu de guerre, placé devant l'alternative moi ou lui, la joie d'avoir sauvé sa propre peau l'emporte sur n'importe quelle autre considération.

J'avais eu mes deux types en pleine tête ; la grenade de Cavassa n'avait laissé aucune chance aux deux autres et, finalement, courageusement inutile, l'action de Burt Cools lui laissait les mains blanches qui n'avait, lui, que tué des morts.

Fleurs de mort aussi, les pavots à la fragilité vigoureuse qui, sous le vent, dodelinaient légèrement dans un champ qui s'étendait jusqu'à l'infini. Sur une petite colline, que le temple couronnait, le village, à un quart de mile plus loin, se dispersait dans des plantations de thé. Une route jaune s'en allait vers Kuen-Ming qui, à deux kilomètres de là, sinuait entre la jungle qui reprenait ses droits. Aux confins de l'étroite vallée, la montagne violette dentelait le ciel d'un bleu pastel où des petits nuages blancs s'effilochoaient.

Curieusement, le village semblait désert.

- Après le boucan que nous avons fait, ça devrait bouger, fit observer Cavassa. Habituellement, on entend d'ici les tambours et les crécelles des bonzes.

Allons voir, dit Burt Cools.

- Il vaudrait mieux que tu restes ici avec le F.M., dit Cavassa en s'emparant de ma carabine. A notre tour d'avoir la bonne position. Les autres vont certainement rappliquer. Ils ne peuvent sortir que du sentier ou s'ils font le grand tour, ça leur prendra des heures. Ils sont vicieux. Ne va pas te laisser surprendre ?

Je lui répondis de ne pas se casser la tête. Il fit un signe à Burt Cools et ils s'en allèrent.

Un bras sanglant sortait d'un amas de pierres. Sans perdre le sentier de vue, je le fis disparaître sous quelques cailloux de plus et j'enterrai son

copain sans oser aller ramasser mes deux victimes de crainte de stopper une balle au passage. Tous les quatre portaient l'uniforme de l'armée régulière de la Chine Populaire et, après ce beau coup, il n'y avait aucune illusion à se faire si la troupe nous mettait la patte dessus.

Cavassa et Burt Cools venaient de pénétrer dans le village. Ils disparurent à mes yeux. J'allumai une cigarette qui prit un goût amer quand je réfléchis à notre situation. Dans l'euphorie de notre victoire rapide, j'en étais arrivé à oublier que nous nous trouvions isolés en plein territoire ennemi, sans aucun moyen de locomotion pour nous enfuir. Au mieux, nous pouvions espérer rejoindre la frontière birmane qui se trouvait cent cinquante kilomètres en direction de l'Ouest ; mais allez donc savoir ce que déciderait Cavassa ?

A un moment, il me sembla que, vingt pas à droite du sentier, les bambous se pliaient bizarrement. A tout hasard, j'expédiai une rafale de F.M. Rien ne se produisit et je ne sus jamais si un Jaune, après s'être ouvert le chemin au sabre d'abattis, n'avait pas espéré pouvoir se couler dans le champ de pavots.

J'allumai une cigarette au mégot de celle que je venais d'user, continuer à attendre tout en guettant. Subitement, un coup de feu me fit sursauter. Ça venait de derrière. Je me retournai et aperçus Cavassa devant la première maison du village qui me faisait signe de venir.

J'ignorais toujours si les Jaunes qui avaient incendié notre appareil ne s'étaient pas planqués à la limite des bambous et pour éviter de morfler, j'enjambai les ruines et filai courbé en deux. La masse de pierre me protégeait. Je me redressai au bout de cent mètres, encore à portée de fusil , mais assez éloigné pour devenir une cible difficile pour un tireur moyen. Rien ne se passa et je rejoignis Cavassa.

Il faisait sa gueule des mauvais. jours..

- Eh bien ! cet orage nous aura sauvé la vie, dit-il en m'entraînant. Nous avons été trahis par un paysan du village et quand je dis nous, je pense à

Kuan-Kuo. Avant-hier, deux heures après son arrivée, le village a été investi par les gardes rouges, la police, aidés d'une compagnie d'infanterie cantonnée à Lo-Suong. Il y a eu bataille. Cette vieille canaille d'Ho-Tsan, que j'aimais bien, y a laissé sa peau. On nous a attendu tout hier et toute la matinée d'aujourd'hui. Finalement, ils ont pensé que nous ne viendrions plus. Ils sont repartis, moins de deux heures avant notre atterrissage, en emmenant, Kuan-Kuo, tous les prêtres et les hommes du village qui n'ont pas été passés par les armes. Le commandant n'a laissé que huit soldats, ceux-là même dont nous avons diminué l'effectif par moitié. Il n'y a plus au village que des enfants et des femmes, un compagnon d'Ho-Tsan qui a réussi à se cacher.

J'entrai dans un désert. Les corps d'une quinzaine de suppliciés que personne n'avait songé à enterrer étaient allongés au pied d'un mur. Burt Cools, appuyé à la margelle du puits municipal, discutait avec un paysan pieds nus, portant une sorte de culotte courte de tissu noir et une chemise de même tissu. Deux femmes passèrent le seuil de leur maison et rentrèrent rapidement.

- Nous en avons trouvé ! cria Burt Cools comme nous approchions en désignant quatre vélos couchés sur le sol en appui sur leur guidon relevé. Des machines solides au cadre brasé, aux pneus-ballon, rappelant la grande vogue du cyclotourisme de 1930. Par exemple, aucun d'eux ne possédait de frein, la rouille mangeait les pédaliers et les rayons des roues toutes plus ou moins voilées.

- Voici notre ami Tchou-Min, dit Cavassa. Et tant pis si j'écorce un peu son nom !

Devinant que nous parlions de lui, le Chinois m'adressa son sourire noirci par l'usage du bétel et il hocha plusieurs fois la tête. Il était tout en os, si maigre que les muscles longs de ses mollets se dessinaient nettement.

Il me lança une phrase sur un ton criard qui devait être une bonne plaisanterie, car il se mit à rire.

- Il dit qu'il est heureux que tu ne sois pas aussi fort que Cavassa parce que sur les quatre il

n'y a qu'un vélo solide, traduisit Burt Cools.

Pourquoi faire les vélos ? demandai-je en me tournant vers Cavassa.

Il tritura le lobe de son oreille :

Pour rattraper la troupe et délivrer Kuan-Kuo, me répondit-il suavement. Que pouvons-nous faire d'autre ? Je ne t'ai pas tout dit. Parallèlement à notre grande offensive de paix, nous lançons les maquis antimaoïstes contre les gardes rouges de Mao. Il faut que notre Bouddha puisse entrer au Viêt-nam en toute quiétude. Pékin pourrait envoyer son armée s'il sentait que le gouvernement de Hanoï inclinait vers la négociation d'un armistice sous la pression de la muse des croyants. Il faut que nous lui donnions de quoi s'occuper ailleurs. Kuan-Kuo peut déclencher l'action de toutes les forces antimaoïstes de la pointe de la frontière birmane à la région de Nankin. Autrement dit, il peut isoler entièrement le Viêt-nam.

- Bravo !

Le ton ne lui plut pas.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça ne te va pas ?

- Que si ! répondit rapidement Burt Cools à ma place. Je suis sûr que Glenne est ravi autant que moi. Après tout, la Chine ne compte qu'un peu plus de sept cents millions d'habitants et nous sommes trois. Mais tu peux compter pour deux. Ça équilibre les chances !

- Bande de pessimistes ! hurla Cavassa. Nous allons avoir l'aide des maquisards Kuo. Ça ne vous suffit pas ?

- Pardon ! protesta Burt Cools. Tchou-Min a dit qu'il pourrait peut-être nous faire rencontrer des maquisards de Kuan-Kuo. Il n'a pas été affirmatif.

- Eh bien ! moi je le suis, trancha Cavassa. Allons-y !

Burt Cools traduisit l'ordre au Chinois qui approuva en hochant plusieurs fois la tête. Cools se tourna vers moi et m'adressa son sourire en coin.

- Quelle honte, pour un aviateur, de mourir en vélo ! dit-il en enfourchant sa bicyclette.

Devant, Cavassa pédalait déjà gaiement, ayant fichu sa carabine en travers du guidon relevé, accompagné de Tchou-Min. J'attendis Burt Cools. Nous sortions du village quand une fusillade nourrie nous salua. Sans nous être concertés, chacun se trouva couché à terre.

- J'avais oublié ces em...deurs ! ragea Giulio.

Les quatre rescapés de la demi-section avaient pris position dans les ruines. De là, ils nous canardaient sans nous faire grand mal d'un tir de près de quatre cents mètres qui_ faisait surtout beaucoup de bruit.

Malgré tout, Cavassa grinça des dents.

- Vous ne voyez pas qu'ils se mettent à nous filocher ? M... ! alors ! Dis donc, Burt, demande au gars s'ils ont une radio. Il ne manquerait plus que ça. C'est pour le coup que nous pourrions nous attendre à nous faire flinguer au premier tournant !

- T'occupe ! me lança Burt. Cools en m'adressant un clin d'œil. C'est sa manière de nous encourager !

Il posa la question à Tchou-Min dont la mimique fut assez expressive pour se dispenser de commentaire.

- Il ne sait pas, dit Burt Cools.

- Ça va ! grogna Cavassa, j'avais compris.

Les autres brûlaient des cartouches avec un bel ensemble.

- Glenne ?

- Oui ?

- Tu ne pourrais pas m'en décaniller un ? Passe-lui ta carabine, Burt

Celle-ci était munie d'une lunette de visée.

- Attrape ! cria Burt en me la lançant.

J'hésitai

- Tu y tiens, Giulio ?

Il ferma un œil pour me regarder.

- Bougre de pomme ! explosa-t-il. Des hommes, il y en a des centaines qui meurent au Viêt-nam. Ce que nous voulons, c'est justement arrêter ça. J'ai envie que tu les calmes pour leur enlever l'envie de nous

courir après.

Je réglai la hausse, cadrai un guignol, serrai le doigt. Il tomba en portant la main à son épaule gauche. Je doublai rapidement, un autre boula qui lui aussi avait instinctivement porté la main à son épaule gauche,

- Je t'en ai blessé deux ? Ça te va ?

- Petit sentimental ! lança-t-il en se relevant.

Il enfourcha son vélo. Devenus circonspects, les deux derniers se planquaient. Il n'y eut plus un seul coup de fusil tiré. Je restai à côté de Burt Cools. Il m'apprit que devant nous se trouvaient, outre Kuan-Kuo, quarante et un prêtres du monastère, et dix-sept villageois marchant en colonne. Faute de place, on n'avait pas pu les embarquer dans les trois camions qui avaient amené une dizaine de policiers, à peu près le même nombre de gardes rouges et une soixantaine de soldats. Ils devaient marcher assez lentement ; mais Lo-Suong n'étant distant que de dix-sept kilomètres, il paraissait peu probable, compte tenu de leur avance, que nous puissions les rattraper.

- Ensuite, je me demande bien comment le grand chef compte se débrouiller ? poursuivit Burt Cools. Lo-Suong n'est qu'une petite ville de dix ou douze mille habitants, ce qui est peu pour la Chine. Seulement, il s'agit d'un poste avancé qui, en principe, peut intervenir dans la zone du triangle. Environ une centaine d'hommes.

J'objectai que Kuan-Kuo ne resterait certainement pas à Lo-Suong.

- Eh bien ! il sera transféré sous bonne escorte à Pékin, confirma Burt Cools. Il sera plus aisé de le délivrer. Je crains, pourtant, qu'il ne soit bien trop tard pour nous.

Tout à ses pensées, il se mit à pédaler tête basse, demanda au bout d'un moment :

- Tu as encore une brune ?

Je gardai mon équilibre tout en me fouillant, fis la grimace en sortant la dernière du paquet froissé que je jetai.

- Les meilleures choses ont une fin, sourit Burt

Cools. Ça ne fait rien, gars...

Je lâchai le guidon pour couper la cigarette en deux malgré ses vives protestations :

- En frère !

Il cessa de sourire et passa la main dans sa chevelure drue.

- Merci, fit-il simplement.

Il y avait tellement de chaleur dans ce merci que je compris m'être fait un ami_à la vie à la mort. Devant, Cavassa surveillait la jungle qui bordait la route des deux côtés ; ses fesses roulaient sur la selle. Il devait se sentir_ mal à l'aise sur ce vélo encore trop petit pour lui.

- Hé ! Grand chef ! Ne te laisse pas abattre !
lança Burt Cools.

Giulio se détourna et râla :

- Pauvre couillon ! Garde donc ta voix pour tout à l'heure ! Si les rouges te travaillent la couenne, tu en auras besoin !

Burt Cools se mit à rire :

- Charmante nature !

Comme ça descendait, il plaça ses pieds sur le cadre, se laissa aller et doubla tout le monde, mégot au bec. Comme il amorçait un virage, je le vis freiner désespérément du pied. Je laissai sagement la carabine à sa place, mais mon automatique vint comme par enchantement se coller dans la paume de ma main droite. Il en sortait de partout, débraillés, camouflés de feuillage, la mine inquiétante. Notre guide hurla une phrase criarde et leva le bras en signe de paix. Plus loin, Burt Cools entamait un palabre.

Cavassa mit pied à terre, il restait dans l'expectative, promenant un regard circulaire sur les hommes qui nous entouraient. Burt Cools revenait vers nous, encadré de deux grands types armés jusqu'aux dents, on ne peut plus patibulaires.

- Voici le colonel Cavassa, dit-il en désignant Giulio.

Je fus étonné d'entendre le premier parler dans un anglais acceptable. Si nous n'avions pas trouvé les

maquisards de Kuan-Kuo, eux, nous avaient trouvés. Burt Cools toisait cette troupe hétéroclite d'un regard plein de mépris. Il devait penser que pour avoir rencontré les hommes de Kuan-Kuo nous n'étions guère mieux lotis. A première vue, ils étaient surtout capables de rapine et peu aptes à affronter une compagnie régulière de l'armée rouge.

C'était compter sans Cavassa qui, en deux temps trois mouvements, entortilla le chef et prit la direction dès opérations. Les partisans se réduisaient à vingt-trois hommes. Ils avaient bien vu passer la colonne, se gardant de l'attaquer devant leur faiblesse numérique. Il est vrai qu'ils ignoraient que Kuan-Kuo se trouvait parmi les prisonniers. Eu égard à sa personnalité, Kuan-Kuo devait voyager dans un des camions, surveillé étroitement.

Je fus étonné de l'effet que produisit la nouvelle de sa capture sur ces gueux de sac et de corde sans commandement véritable qui subitement se trouvèrent unis dans un même désir. Burt Cools avait également noté le changement qui venait de s'opérer et il reprenait confiance.

- La colonne est presque arrivée ; pour l'instant c'est foutu, dit Cavassa en s'adressant plus particulièrement à Burt Cools. Celui-ci va m'emmener à Lo-Suong. Nous allons voir ce que nous pouvons faire. Ils ont, paraît-il, au camp une radio qui ne marche pas. Va avec eux et regarde s'il y a moyen de la réparer. Elle peut servir. Toi, Glenne, tu viens avec nous.

- Entendu, grand chef, acquiesça Cools.

Je vins me placer à côté de Giulio, tandis que Burt Cools suivait un Jaune au visage marqué par la petite vérole qui momentanément prenait le commandement de la troupe. Ils emportaient nos vélos.

Derrière Giulio, je pénétrai dans la jungle, notre guide ouvrant le chemin. Tout de suite, ça monta dur et de véritables barrières d'épineux rendaient la marche difficile. Il y avait pourtant un passage ; mais guère plus marqué qu'une coulée de lièvre et il fallait vraiment bien le connaître pour s'y

retrouver. Au bout d'une heure d'une grimpette ininterrompue, nous dominions la petite vallée où se blottit Lo-Suong,

Protégeant la ville à l'Ouest, le poste militaire se présentait comme un hexagone régulier, entouré par une haute palissade de rondins ; chaque pointe de l'hexagone supportait un mirador, reliés entre eux par un chemin de ronde. Paysage de Far-West. Toutefois, il manquait aux sentinelles de garde le panache des chapeaux de cow-boy. La région n'étant pas en alerte, sur les six, quatre miradors seulement étaient occupés, chacun par un mitrailleur, son servant et un chef de groupe.

Cavassa m'adressa un regard dépité. Pour partielle qu'elle fût, cette défense semblait nettement suffisante et difficile à percer.

Notre guide nous fit signe de continuer à le suivre et il dégringola la colline. Au fur et à mesure que nous descendions, la palissade paraissait de plus en plus haute. Cavassa, agacé, se demandait où notre guide nous conduisait. S'il voulait nous faire constater de plus près à quel point il serait difficile de libérer Kuan-Kuo, c'était parfaitement inutile. La jungle épaisse faisait place à une sorte de savane plus feuillue qu'herbeuse. Nous étions si près du poste militaire que les guetteurs risquaient de nous apercevoir et à la façon dont il serrait les maxillaires, Cavassa commençait à trouver cette balade un peu trop dangereuse.

Subitement, le partisan stoppa devant un buisson touffu d'une plante sauvage qui rappelait un peu le genêt de nos contrées, mais en plus haut et plus serré. En fait, elle dépassait la hauteur d'homme.

- Le travail de Tu-Thong, expliqua notre guide en nous adressant un sourire hilare.

Dieu sait qui était Tu-Thong. Quoi qu'il en soit, il avait bien travaillé en creusant cette sape. Dans, son mauvais anglais, le partisan nous expliqua qu'il suffisait de faire crouler un mètre de terre actuellement soutenu par des étais pour nous retrouver à l'intérieur du poste.

- Doucement et les sentinelles, couic ! fit-il en portant le tranchant de la main à la hauteur de la

pomme d'Adam.

Cavassa claqua des doigts. L'autre, regard brillant, goûtait notre propre satisfaction que le visage de Cavassa ne cachait pas.

- Bon ! Bien ! bravo ! fit-il.

Il se retourna vers moi et expliqua inutilement :

- Celui qui tient les miradors, tient toute la garnison sous le feu des armes automatiques. Vraiment, je n'en espérais pas tant. Ton avis, Glenne ?

- On devrait réussir sans être obligé de faire trop de casse.

- Oui... oui..., confirma-t-il sur un ton excité. Je savais bien qu'avec toi ça devait marcher. Tu as la baraka !

Je ne vis guère ce que ma chance personnelle venait faire là-dedans ; mais comme il semblait y croire dur comme fer, je ne le détrompai pas. - On retourne, décida-t-il en donnant une tape amicale sur l'omoplate du partisan qui plia sur les genoux et ne parut pas tellement apprécier.

Chacun de notre côté nous gambergions, si bien que le trajet-retour nous sembla plus rapide que l'aller ..

Burt Cools toujours très décontracté faisait bon ménage avec les maquisards. On nous avait préparé un repas en cuisant du riz à l'étouffée dans le creux d'un bambou femelle enfoui sous des pierres chaudes, que l'on nous servit assaisonné de *tsiang yeou*, sorte de marinade à base de soya macéré.

Cavassa venait de le décider : heure H : 23 heures.

CHAPITRE XIV

Trois hommes en flèche : Cavassa, Burt Cools, moi. Trois autres pour les épauler : le grand escogriffe, suppléant du chef, qui se nommait Li-Tseu, un petit tout rond que l'on disait mauvais comme la gale et le dernier, originaire de la Chine du nord, taillé en athlète.

Nous avions décidé d'éliminer d'abord les occupants des deux miradors les plus proches de la grande porte d'accès qu'un de nous irait ouvrir, pendant que les autres tenteraient d'en finir avec la garde des deux derniers miradors.

La suite dépendait un peu de la tournure que prendraient les événements, le plus favorable étant que nous puissions nous rendre maître du chemin de ronde sans avoir donné l'alerte.

Rien de plus éprouvant que de se trouver dans une sape. L'étroit boyau ne laissait place qu'à un seul homme de front. En tête, Cavassa s'offrit le travail de rat qui consistait à ébouler la couche de terre ce qui devait nous faire déboucher à l'air libre. Il y allait gaiement et cette sueur qui coulait le long de ses joues, je la ressentais le long de mon dos, trempant ma chemise. La terre s'écoulait avec un bruit de papier froissé que le silence humide décuplait. Devant moi, Burt Cools bombait l'échine comme s'il se fût attendu à voir la voûte s'écrouler sur lui. Le souffle rauque de Cavassa rythmait sa besogne. Brusquement, je respirai mieux et je compris que ça y était.

Monté sur le tas de terre que son poids tassait, Cavassa se hissait. Burt Cools, tout de suite derrière lui, lui fournit l'appui de ses mains en étrier. Cavassa parut happé par cette sorte de bouche. Ses pieds gigotèrent et il disparut. Presque tout de suite, sa main se tendit, secourable, venant au secours de Burt Cools qui lui-même m'aida.

Burt et moi avons notre boulot tracé. Le long de la palissade, je filai vers l'échelle donnant accès au mirador de droite. Je croyais Burt derrière moi et pourtant il fut le plus rapide et se mit à

grimper souplement.

Je dus me contenter de le suivre. Au-dessus de ma tête,, ses pieds tricotaient. Au sommet, il marqua un temps d'arrêt, puis il baissa les yeux vers moi, m'adressa un grand sourire silencieux dont je devinai mal le sens.

Il bondit.

Lorsque j'arrivai le nez à la hauteur du plancher, je compris la signification du rire de Burt Cools. Les troufions profitaient de leurs heures de garde pour jeter aux orties les interdits de Mao et revenir aux us des fils du Céleste Empire : ils avaient fumé. La lampe, ayant servi à griller les boulettes d'opium, brûlait encore. Étalés sur des nattes de fibres tressées, leur heureux voyage les sauva du trépas. Par mégarde, je marchai sur une pipe de bambou qui s'écrasa sous mon pas.

Nerveusement, Burt Cools triturait la poignée du sabre d'abattis. Plus aucune gouaille dans le regard terni qui m'interrogeait. Allez donc tuer de sang-froid ces guignols sans défense ?

Un cri strida qui se transforma en un râle. Plus loin, ça ne se passait pas aussi bien. Il y eut une seconde d'un silence tendu ; puis je montrai le vide à l'extérieur de la palissade :

- Allons-y !

Une chute de quatre mètres, ils pouvaient s'en remettre, Au fond, je faisais preuve d'une certaine lâcheté dans ce compromis mais Burt Cools m'approuva.

J'en empoignai un, lui un autre ; à nous deux, le troisième qui dut faire un vol plané un peu plus important. Déjà, je faisais pivoter la mitrailleuse, bande engagée. Je me penchai : Giulio devait se trouver complètement sur ma gauche ; Li-Tseu, quant à lui, venait de réussir à basculer la lourde barre de bois et il ouvrait la porte à ses amis.

Je remontai légèrement le canon de la mitrailleuse pour prendre en mire le mirador qui, à l'autre bout du camp, me faisait face. A mon avis le danger pouvait venir de là.

- Ça a l'air de gazer ? fit Burt Cools.

Il se battait avec le phare électrique pour le braquer vers l'intérieur.

J'allais lui conseiller de toucher du bois. Juste à cet instant, ça péta. D'abord un coup de feu isolé qui fut comme un signal. Pendant un moment, je ne m'y retrouvai plus. Je finis par comprendre que nous avions pris trois des quatre objectifs et que ça tirait du quatrième mirador, celui qui me faisait face. Je me bénis d'avoir déjà effectué ma visée, serrai le doigt, expédiai trois rafales. On se battait . aussi sous moi, mais je ne pouvais rien voir. Tout à coup, le chemin de ronde trembla sous une charge effrénée. Burt Cools pivota et épaula son arme.

C'était Giulio. Il avait dégotté, Dieu sait où, un mégaphone. Il entra en trombe, le jeta à Burt Cools en criant :

- Fais une annonce ! Il faut qu'ils comprennent qu'ils sont cuits ; autrement, ça va tourner an massacre.

Tout de suite, il empoigna l'échelle et pour aller plus vite se laissa glisser le long des montants. Burt Cools se mit à ronchonner en cherchant une prise ; puis il se traita d'idiot en constatant que le mégaphone fonctionnait sur pile et transistor.

Sa voix prit un aigu bizarre, tandis qu'il hurlait une proclamation en chinois.

En bas, Cavassa, déchaîné, vociférait :

- Allumez les phares, bon D... ! allumez les phares !

A part nous et le chef des partisans, personne n'entendant l'anglais, je doutais fort qu'il fût obéi. Et pourtant cinq projecteurs s'allumèrent qui me firent comprendre que nos gars occupaient également les miradors désaffectés. Seul notre phare restait éteint, Burt Cools, affairé à tenir un discours concis qu'il serinait en leitmotiv.

J'eus une vision très suffisante de l'ensemble. Li-Tseu et ses hommes avaient investi le poste de garde et n'avaient fait aucun cadeau aux soldats chargés d'assurer la relève qui, dans l'armée chinoise, n'a lieu que toutes les cinq heures. La

troupe sortie précipitamment de ses baraquements avait reflué encore plus vite ; tout à fait sur la gauche, un triple réseau de barbelés limitait le terrain nu réservé aux prisonniers. Quelques habitants du village profitaient de la pagaïe pour tenter de s'en évader, massés au centre, tous assis en tailleur, indifférents, les bonzes psalmodiaient une prière dont l'écho monotone me parvint nettement. Enfin, il y avait Giulio Cavassa ! superbement dédaigneux d'un coup de fusil qui pouvait lui être adressé d'un quelconque baraquement, debout, en pleine lumière, il gueulait des ordres que ses gestes faisaient comprendre tel un chef d'orchestre attentif d'une oreille si exercée que dans le tumulte il pouvait entendre la fausse note d'un coup de feu tiré à tort.

Burt Cools stoppa net sa proclamation. Il gueula dans le mégaphone :

- Tu es cinglé, grand chef ! Vas-tu te planquer ? Idiot !

Je vis Giulio pivoter sur les talons. Il regarda dans notre direction et sans se presser se dirigea vers notre mirador. Il tonitrua :

- Un ultimatum, Burt ! Dis-leur que nous tenons le chemin de ronde, que nous avons cinquante armes automatiques braquées sur eux et que nous pouvons faire voler leur cabane à coups de bazooka. Ils ont une minute pour se rendre. Que les officiers sortent les mains sur la tête où je fais commencer le tir.

- M... ! Tu me prends pour un traducteur ! répliqua posément Burt Cools. Je vais leur en dire moins aux Chinetoques !

Immédiatement, il commença son annonce. Il n'y eut même pas de flottement. Le fatalisme oriental l'emportait sur l'esprit patriotique. La troupe se désagrégeait, perdait son unité d'une façon délirante. Sept hommes sortirent mains sur la tête. Aucun d'eux n'avait eu le temps de se vêtir entièrement. Il n'y eut plus un seul coup de fusil.

Impérial, Giulio Cavassa se dirigeait vers eux. Je compris qu'il demandait au commandant de la garnison de sortir du groupe. Un jaune se

détacha en faisant trois pas en avant.

- Il va avoir besoin d'un interprète ! Me jeta Burt Cools.

Gardant le mégaphone, il dégringola l'échelle.

J'hésitai à le suivre, compris que se serait une faute d'abandonner mon poste.

En cinq minutes, ce fut bâclé. Aux ordres de leur chef, les soldats sortirent un par un, jetant leurs armes qui s'entassaient devant la porte de chaque baraquement.

Je comptai vingt-huit gars de notre parti quand nous étions bien moins au départ : dès villageois ayant ramassé des armes et qui étaient venus gonfler les rangs des partisans.

Ça marchait tellement bien que, décontracté, je cherchai une cigarette et râlai comme un voleur découvrant un coffre vide en me rappelant qu'avec Burt Cools nous avions fumé la dernière.

Je vis Cavassa courir vers un homme. que Li-Tseu. ramenait. Il était petit, solidement baraqué ; des yeux de braise éclairaient son visage osseux.

A la déférence que les partisans lui marquaient, je compris qu'il s'agissait de Kuan-Kuo.

Succès sur toute la ligne que confirmèrent les bonzes libérés qui s'étaient formés en procession et sortaient du camp sans hâte, sereinement. De leur groupe montait une prière monocorde.

Cavassa n'oubliait rien. Ce furent d'abord des camions militaires, sortis de leur dépôt, qui vinrent rafler les armes. Dans deux autres, on entassait le produit du pillage du dépôt de munitions.

Brusquement, je pris conscience d'être le dernier à surveiller un ennemi inexistant. Je redescendis l'échelle en jouant et me mêlai à cette pagaïe dirigée.

La retraite - Il faut bien lui donner un nom, fût-il impropre - s'organisait dans une grande discipline ayant le mérite d'être uniquement instinctive. Du moins, ce fut ma première impression. Je m'aperçus vite que Kuan-Kuo était vraiment un chef qui, à peine libéré, prenait avec

autorité le commandement de ses hommes,

Ballotté de droite et de gauche, je finis par rejoindre Burt Cools. Mon plaisir se décupla à voir son expression triomphante. C'était un autre Burt Cools, un Burt Cools enfiévré qui ne songeait plus du tout à jouer les cyniques.

- As-tu vu comment nous les avons eus ?
questionna-t-il le regard plein de fièvre. Penses-y, Glenne : moi, je suis un aviateur ! La guerre, je l'ai faite, mais toujours dans le ciel. Pour une fois que je joue les biffins, j'ai eu du pot ! A un contre six, nous paralysons une garnison, nous leur barbotons leurs armes et nous délivrons Kuan-Kuo et cinquante prisonniers, sans perte ou presque. Nous n'avons qu'un tué et trois blessés légers. Entre nous, nous devons ce succès à Cavassa. Ça, c'est un mec !

- Tu t'es bien débrouillé, Burt.

- Oh ! Moi ! fit-il.

Un fan de plus pour Giulio !

- Où est-il ?

Il tendit le bras, indiquant une direction fort vague.

Devant... dans un camion. Il n'a pas besoin d'interprète pour discuter avec Kuan-Kuo.

Giulio est encore un type bien plus épatant que tu ne le penses, dis-je. Je vais te faire voir ça. Radine !

J'allongeai la foulée pour rattraper le camion qui roulait au pas comme pour servir d'escorte aux prêtres bouddhistes dont les litanies ne changeaient pas de ton.

Debout sur le marchepied, Cavassa parlait à Kuan-Kuo assis à côté du chauffeur. Je le hélai :

- Tu as des pipes, Giulio ?

Sans cesser de discuter avec Kuan-Kuo, il se fouilla et me jeta un paquet de Lucky que j'attrapai au vol.

A défaut de merle...

- Tu vois que c'est un type formidable, dis-je à Burt Cools qui n'en croyait pas ses yeux.

- Il ne fume pas !

- Seulement, il a toujours des cigarettes pour les copains.

- Et moi qui la saute depuis une heure ! se lamenta-t-il à retardement.

J'enflammais le tabac quand Cavassa m'appela :

- Glenne ! Rapplique !

Je partis au pas de course pour regagner les dix mètres que le camion m'avait pris, sautai sur le marchepied, près de Cavassa.

- Voici Alex Glenne, dit Giulio a Kuan-Kuo.

Le regard brillant me fit ciller:

- Quel plaisir de rencontrer un Français. La France a toujours été du côté de la justice. Je vous remercie, Monsieur...

Je serrai la main qui se tendait sans rien trouver à répondre. Même lorsque l'on sait que ça n'a pas toujours été vrai, ce genre de truc fait plaisir à entendre.

Comme débarrassé d'une corvée qu'il devait à notre amitié, Cavassa se remit à discuter. Giulio avait l'air de bicher et à ce que je crus comprendre, Kuan-Kuo promettait l'appui total de toutes les forces qu'ils pouvaient mettre sur pied.

Cavassa se tourna vers moi

- Où est Burt ?

- Derrière.

Je me laissai aller en me tenant à la portière et criai :

- Burt :

- Oui ! répondit très près la voix de Burt Cools.

Il ne voulait pas marcher quand nous roulions en voiture et, accroché à une ridelle, il se tenait en équilibre sur le large pare-chocs arrière. Pour descendre, il eut l'air de se laisser tomber et il nous rejoignit en quelques foulées. Comme il n'y avait pas de place pour tout le monde, il se mit à trotter à notre hauteur.

- Ce poste ? Tu as pu le réparer ?

- Oui.

- Alors, nous remontons.

Il salua cérémonieusement Kuan-Kuo, me donna une tape sur l'épaule et se laissa tomber. Je l'imitai. Aussitôt, le camion prit de la vitesse et doubla la procession des bonzes.

- Ils suivent la route pour décharger les camions plus loin, nous expliqua Cavassa. Tout est en ordre avec Kuan-Kuo. Nous regagnons le camp pour adresser un message à C.4. Par la jungle, cela va plus vite. Il faut trouver Li-Tseu.

Et il le trouva.

Une heure plus tard, Li-Tseu nous avait ramenés au camp des partisans. Le jour naissant lavait la nuit dont le bleu éclairé devenait pisseux. Les hommes chargés du transport des armes par un chemin plus long, mais plus facile, nous nous retrouvions simplement à six. Je profitai de la rosée matinale pour me laver les mains tant bien que mal à de larges feuilles, tandis que Burt Cools, écouteurs aux oreilles, manipulait un poste désuet.

Li-Tseu s'absenta pour revenir avec un cruchon d'eau de vie de riz qui fut très bien accueilli. Assis sur le tronc d'un arbre mort, je me payai une autre cigarette, regardant Cavassa tourner autour de Burt Cools, rongé d'impatience. De courtes crispations nerveuses faisaient spasmodiquement saillir ses maxillaires.

- Alors ?

Burt Cools devina la question.

- J'ai du fading, répondit-il. Ça passe mal et je me demande même si je puis émettre à cette portée. Ce n'est pas du moderne, sais-tu ?

- Ils ne sont peut-être pas à l'écoute ?

Burt Cools lui fit signe de se taire.

- Je l'ai ! dit-il.

De soulagement, Cavassa fit entendre un bruit incongru en soufflant entre ses lèvres. Il se pencha vers Burt Cools :

- Transmets : Mission « couverte » - Assurance pression optimum - Top donné : 3 h 15.

Burt Cools répéta servilement. Il accusa le « bien

reçu », se mit à rire en retirant le casque.

- Qu'ont-ils dit ? questionna Cavassa.

- Nous avons les félicitations 20/20 de *Eagle*. Il nous ordonne de rentrer rapidement pour nous présenter au rapport du COMUSMACV 10 de toute urgence.

J'eus l'impression que Cavassa allait exploser. Il se mit à frictionner sauvagement son oreille droite, ce qui parut lui apporter un certain soulagement. Se tournant de mon côté, il gueula :

- T'as entendu, Glenne ? Se présenter de toute urgence au rapport du COMUSMACV ! C'est tout ce qu'il a trouvé, ce c... !

Sans attendre ma réponse, il vira vers Burt Cools, pointa un index vengeur :

Rappelle-moi-les, Burt ! Dis-leur que nous sommes sans moyen de locomotion, à peu près perdus à soixante-dix miles sud-ouest du triangle. A moins de se farcir la montagne birmane, il nous faut aller chercher la frontière laotienne. Ça fait dans les deux cents bornes à pied. S'il nous revoit un de ces jours, qu'il s'estime heureux ! Ajoute, que nous le serons également.

- Je ne peux pas donner notre position en clair ? objecta Burt Cools passivement.

- Bon d... ! code en alpha. Ils ne sont tout de même pas bouchés au point de ne pas comprendre ?

- O.K. ! Grand chef ! acquiesça Burt Cools, sourire en coin.

Il replaça le casque et relança l'indicatif de C.4. Cette fois, la liaison fut tout de suite établie. Au sourire qui s'accentuait de Burt Cools, je compris qu'il transmettait mot à mot : Placidement, il écouta la réponse, débrancha la prise-accus en retirant ses écouteurs.

- Eh bien ? questionna Cavassa nerveusement.

- Ils ont répondu ! Démerdez-vous !

A la façon dont ,Cavassa s'élança, je crus qu'il allait bouffer la radio. Il brailla :

- Ils ont dit démerdez-vous ! bande de... Peut-être pas exactement comme ça, précisa Burt Cools.

Simplement que dans la conjoncture actuelle, le commandement A.F. 11 ne pouvait pas prévoir le survol du territoire de la Chine Populaire par un appareil même désarmé ou civil. C'est bien dire la même chose ?

- Les vaches ! jeta Cavassa en manière d'acquiescement.

- Ce n'est d'ailleurs pas tout, renchérit posément Burt Cools.

- Quoi encore ?

- Que si des négociations de paix devaient s'ouvrir prochainement, il serait infiniment regrettable que le gouvernement de Pékin puisse faire état d'un officier supérieur du renseignement U.S. pris vivant sur son sol.

Il ricana :

- Bien que je ne sois pas un « officier supérieur » c'est, paraît-il, également valable pour moi.

Je m'attendis à une explosion de colère de la part de Cavassa. Il se contenta de se détourner tout d'un bloc et de s'en aller à grands pas. - Où vas-tu ? cria Burt Cools, surpris.

- Me coucher, grogna Cavassa en entrant sous un abri couvert de feuillage où plusieurs nattes étaient alignées à même le sol de terre battue.

Burt Cools poussa un soupir et se dirigea vers moi.

- On pourrait griller la dernière et ensuite l'imiter ? proposa-t-il.

CHAPITRE XV

Comptez-vous trois et en avant ! Frères, gardez-vous à gauche ! Frères, gardez-vous à droite ! Et il y a intérêt ! Pour ça, ça ne sera pas du gâteau : la prudence commande de suivre les hauts plateaux du Yun-Nan, souvent couvert de forêts, entre les vallées de la Salouen et du Mékong à forte densité de population ; puis redescendre vers l'un ou l'autre fleuve, pour tâcher de s'infiltrer soit en Birmanie, soit au Laos ou en Thaïlande. A vol d'oiseau, moins de deux cents kilomètres ; mais sur le terrain ?

Giulio Cavassa a exprimé l'opinion générale :

- Quand nous arriverons, si nous arrivons, les carottes seront cuites d'une façon ou d'une autre.

Le pillage des dépôts de l'intendance du poste de Lo-Suong n'a tout de même pas été inutile. Nous ne nous embarquons pas sans biscuits : ravitaillement, armes et munitions, des cartouches de dynamite que Cavassa a tenu d'emporter à tout hasard. Manque le principal : une carte valable.

Burt Cools voulait trimbaler le poste-radio que Li-Tseu lui eût volontiers laissé ; mais, ainsi que le fit observer Cavassa, ne pouvant attendre aucun secours, c'était inutile.

La première alerte eut lieu en fin de journée. Nous traversions une prairie herbeuse, lorsque Burt Cools repéra un point noir qui grossissait rapidement. Bientôt, il identifia un hélicoptère à rotor quadripale M. 1-3 de fabrication soviétique en usage dans l'armée de la Chine Populaire en tant qu'appareil de reconnaissance.

Chacun de nous piqua le nez à terre et tenta de se dissimuler en se faisant aussi petit que possible. Personnellement, j'eus la malchance d'atterrir sur un nid de fourmis et ces maudites bestioles passèrent immédiatement à l'attaque. Je roulai plusieurs fois sur moi-même pour mettre de la distance entre elles et moi et, ce faisant, je repérai le M. 1-3 en passage juste au-dessus de nos têtes.

- Tu ne pouvais pas rester tranquille ! Si le pilote ne nous a pas repérés, c'est qu'il est complètement miraud ! renauda Cavassa.

Je lui demandai ce qu'il aurait fait en sentant des fourmis rouges s'introduire dans son slip. Il me répliqua une insanité qui contestait l'usage de ma virilité et se mit à rire.

- Vos gueules ! il revient ! trancha Burt Cools.

Il revenait en effet, perdant de la hauteur, après avoir amorcé un très large demi-cercle.

Le cœur fit pan-pan !

- Que faisons-nous ? questionna Burt Cools.

L'hélico pouvait revenir pour une simple vérification ou pour nous tirer comme des lapins. Une décision difficile qui surtout devait être prise rapidement.

- Tant pis ! Je l'allume ! décida Cavassa en mettant son F.M. en batterie.

Il tira plus pour éloigner le danger que représentait l'hélicoptère que pour le descendre. Les traçantes passèrent en dessous : mais ce fut amplement suffisant pour rendre le pilote prudent. Quelles que fussent ses intentions initiales, il glissa pour s'échapper, reprit rapidement de la hauteur et disparut.

- Eh bien ! cette fois nous sommes tous les trois en guerre avec la Chine, dit Cavassa en se relevant. Si le COMUSMAC/V savait ça, le général en chef en ferait une jaunisse. C'est pour le coup que l'ordre de ne pas se laisser avoir vivant devient impératif ! J'ai l'impression de vous avoir embarqués dans une drôle de galère !

- Ne te casse pas la tête ! jeta Burt Cools en enfilant son sac à dos, en guerre, je, crois que nous l'étions déjà. Seulement, eux ils nous, veulent vivants pour la raison inverse de Washington qui nous préférerait morts. Les types de la garnison de Lo-Suong ont dû parler, bien évidemment ! Trois Blancs parmi les partisans anti-maoïstes, il y a de quoi intéresser le Renseignement de Pékin. Je suis certain qu'on nous cherche.

- Ça peut être un hasard ?

- Je ne le crois pas. Ces M. 1-3 ont une autonomie de vol assez faible : moins de 350 km. Je crois que celui-ci a décollé d'un aéroport frontalier. A mon avis, sauf en mission de recherche, il n'avait rien à foutre par ici !

- Nous verrons bien, en route ! décida Cavassa qui jeta le F.M. sur son épaule.

Plus loin, le versant sud du plateau était couvert d'une forêt-galerie, carrément coupée en deux par la profonde gorge d'un affluent torrentueux du Mékong. La marche devint difficile sur un tapis de mousse putride où nos pataugas s'enfonçaient jusqu'à la tige.

A la tombée de la nuit, Cavassa nous décida à faire halte au pied d'un jacquier dont il se recula précipitamment, pour laisser un boa se couler d'une branche et disparaître. Ils s'étaient fait peur mutuellement !

Ça donna à Burt Cools l'occasion de plaisanter Cavassa. Le tour de garde fut tiré au sort. Étant le dernier, je m'installai sur une toile de bâche, mis mon sac en guise d'oreiller, allumai la der, en écoutant au loin des tigres chassant de concert et dont le feulement se rapprochait à s'y méprendre à l'aboi d'un chien à la curée rameutant ses compagnons. Je m'endormis peu après.

A une heure du matin, je relayai Giulio et ce fut moi qui leur sonnai le réveil au petit jour.

Giulio et moi avions presque oublié l'incident du M. 1-3. Par contre, dès qu'il trouvait l'occasion d'apercevoir un bout de ciel, Burt Cools levait le nez en l'air. Ses prémonitions se vérifièrent et sa prudence trouva sa récompense quand il nous alerta d'un : « Regardez ça ! »

Je dus faire plusieurs pas en arrière pour apercevoir un peu de bleu entre deux grands arbres : un petit homme se balançait au-dessous d'une corolle renversée qui descendait telle une méduse vers le grand fond. Si je n'en vis qu'un, il devait y en avoir d'autres.

- Les paras ! constata Cavassa quelques pas plus loin. Eh bien, nous voilà frais, mes agneaux !

- Je l'avais dans le nez, dit Burt Cools, très calme, qui m'adressa un petit sourire en coin.

Indéniablement, les paras tentaient une manœuvre d'encerclement.

- Nous devrions appuyer tout de suite sur la droite, proposai-je.

- C'est ça ! nous tomberons plus vite dans leurs bras et ça sera plus vite fini, ironisa Burt Cool. Crois-tu qu'ils sautent en forêt ?

Comme toujours, Cavassa avait saisi mon idée.

- Glenne a raison, confirma-t-il. Ils cherchent à nous encercler et le lit du torrent est leur limite ouest. Si nous pouvons descendre là-dedans et remonter de l'autre côté pour pénétrer dans l'autre partie de la forêt, ils peuvent toujours chercher.

- Mais s'il y en a de parachutés justement dans le lit de la rivière ? fit observer Burt Cools. Je trouve, ça très risqué : nous serons entièrement à découvert.

Un risque, oui, mais un risque à tenter.

- Allons-y, accepta Burt Cools qui de lui-même appuya sur la droite en accélérant l'allure.

Je pensais que les paras resteraient en position, communiquant entre groupes par radio portative, jusqu'à ce que toutes les côtes désignées soient occupées. Alors seulement, ils feraient mouvement. Dans mon esprit, cela devait nous laisser suffisamment de temps, sous-entendu en ayant la chance de ne pas tomber sur une section en attente dans le lit du torrent. Je déchantai en arrivant au bord de la gorge.

Aval ou amont, la route semblait libre ; mais la descente dans le fond et la remontée de l'autre côté, encore que faisable, relevaient directement de l'alpinisme.

Cavassa et moi étions un peu habitués à ce genre de sport. Burt Cools pas du tout ; qui l'avoua. A dire mieux, ça lui fichait même le trac !

Un creux d'une soixantaine de mètres et, bien entendu, pas un seul bout de corde pour l'assurer. Il fallait pourtant se décider. Je proposai de descendre le premier et de creuser les prises. Faute

de piolet, dans le roc heureusement assez friable, je dus me contenter d'employer le solide poignard de Cavassa.

Pour moi, cela se passa bien, le seul passage dangereux étant une corniche de six à sept mètres qui ne laissait que l'extrême bout des pieds se reposer dessus avec une prise de main qui ne permettait que de se crocher par les dernières phalanges.

Je sautai sur le sol caillouteux, relevai la tête et n'aperçus pas Giulio. Du haut, Burt Cools me fit comprendre de patienter. Très en confiance en ce qui me concernait, Cavassa profitait de ma descente pour couper des lianes malheureusement assez fragiles qu'il noua en longue ficelle qui lui servit d'abord à me faire parvenir les armes ; puis nos sacs.

La liane ne cassa qu'au troisième sac, celui de Cavassa, nettement plus lourd. Toutefois, sans autre dommage que de cabosser quelques boîtes de conserve.

Vint l'instant de la vérité pour Burt Cools. Il était trop haut pour que je puisse distinguer son visage ; mais j'imaginai qu'il s'était appliqué à la paroi avec sur les lèvres son éternel petit sourire goguenard. Burt Cools mourra certainement ainsi. Plusieurs fois, des fragments de roc dégringolèrent et je crus que c'était la fin. Lorsqu'il passa la corniche, je fermai carrément les yeux et je trouvai miraculeux en les ouvrant de le voir continuer à grignoter la distance qui nous séparait. Finalement, il sauta dans mes bras.

Je lui dis de reprendre sa carabine et d'aller se poster au milieu du torrent pour nous servir de protection ; puis j'attendis Cavassa sans trop de crainte. Ainsi que je m'y attendais, ses mains valent des griffes d'acier, ce ne fut pour lui qu'une formalité. Il se reçut avec un grand sourire triomphant et, sans perdre une seconde, se chargea de son barda et de celui de Burt Cools.

Le lit de la rivière avait environ deux mètres de large. Au centre, coulait un filet d'eau guère plus haut que celui d'un ru. En somme, tout se passait bien. Burt Cools, au passage, récupéra sa charge et chacun se retrouva de l'autre côté, bientôt au pied

d'une paroi moins haute, mais nettement plus abrupte.

Rien à faire, surtout pour Burt Cools.

Cavassa, après réflexion, proposa de remonter en amont à la recherche d'un accès plus facile. C'était bien le chiendent parce que chaque seconde nous rapprochait du moment où les paras des différentes sections recevraient l'ordre de faire leur jonction et nous pouvions nous trouver carrément pris entre deux feux ; mais il n'y avait rien à faire d'autre.

Nous avançons lentement, le doigt sur la détente, scrutant chaque gros roc détaché par la crue qui à présent encombrait le lit de la rivière. Plusieurs avaient un bon mètre de haut et pouvaient dissimuler un ou plusieurs hommes qui, de cet abri, auraient pu nous tirer aussi facilement que les pipes d'une baraque foraine.

Plus le temps passait et plus je devenais nerveux. La sueur me dégoulinait de partout et je baignais littéralement dedans. Finalement, un endroit nous parut présenter toutes les facilités requises. Le roc semblait creusé en escaliers et les prises abondantes semblaient fermes. Un seul ennui, mais de taille : à l'endroit accessible, à deux mètres environ du sommet, un surplomb faisait obstacle. Un truc moche au possible qu'il fallait passer le corps presque à l'horizontale pour terminer par un rétablissement acrobatique.

Je ne me sentis pas sûr d'y parvenir. La question ne se posait même pas en ce qui concernait Burt Cools. J'allais pousser plus loin. Il suffit à Cavassa de simplement me poser une main sur l'épaule pour me clouer sur place :

- Et alors ? C'est inespéré !
- Le surplomb, Giulio !
- Quoi, le surplomb ? Je le passe les doigts dans le nez !

Ce qui était, évidemment, une façon de parler.

- Toi, oui. Moi, peut-être... Burt, non !

Il secoua la tête en me regardant comme on le fait en présence d'un enfant ignare qui vient de sortir une énorme absurdité :

- Malin ! Une fois passé, je me couche sur la pierre et je tends les bras. Il vous suffira seulement de crocher mes mains et je vous hisse. Parole de Cavassa !

- Dis donc ! Je fais cent cinquante livres ! précisa Burt Cools.

Il se voyait assez mal suspendu aux bras de Cavassa couché sur une pierre relativement plate.

- Tais-toi donc, gamin ! renvoya Cavassa._

Je connais trop bien son extraordinaire force pour penser même une fraction de seconde qu'il se vantait. Je lui fis totalement confiance, bien que pesant dix livres de mieux que Burt Cools. Pas convaincu, Burt Cools. Il faut reconnaître qu'il ne mettait jamais les bâtons dans les roues et qu'il suivait toujours le mouvement, même si cela lui semblait absolument fou.

Cavassa, quant à lui, se sentait absolument l'âme en paix. Efficace, la décision prise, il se concentrait sur l'obstacle, jaugeant les difficultés.

- Ça va aller tout seul, assura-t-il avec la plus grande conviction. Enroule-moi la liane autour de la taille.

Plus de soixante mètres de liane, ça fait un certain poids. Je protestai. Il laissa tomber sur moi un regard lourd en argumentant :

- Il faudra bien tirer les armes et les sacs jusque là-haut ? Je préfère trimbaler cette corde sur moi, que de la supporter en supplément de votre poids ou perdre du temps à en confectionner une autre.

Je n'insistai pas. Il commença à grimper sans plus attendre. A le voir faire, tout semblait facile. Il s'élevait sans heurt, se fiant à la force de ses bras dès qu'une main trouvait une prise solide, sans se soucier de ses propres deux cent dix livres qu'il devait soulever.

Près de moi, Burt Cools en bâillait. Je lui dis de faire attention et de s'occuper de ce qui pouvait venir de sa droite au lieu de regarder Cavassa. Il s'excusa.

La façon de Giulio de passer le surplomb fut un chef d'œuvre de facilité. Burt Cools, qui avait quand même levé les yeux, se mit à rire nerveusement. Assis sur la pierre plate, Cavassa déroulait notre ficelle qu'il me jeta. Instruit par l'expérience, je fis d'abord monter le F.M., la carabine de Burt Cools, son sac contenant les munitions et les pétards de cavalerie [12](#) . La plate-forme me semblant suffisamment encombrée, je réservai le dernier sac contenant le ravitaillement et je dis à Burt Cools d'y aller.

La facilité de Cavassa l'avait mis en confiance. Il s'éleva rapidement.

C'est toujours quand on croit que ça va bien marcher que ça casse. De l'aval, un groupe de paras rappliquait, peinarde comme Baptiste, les gars surtout occupés à regarder où ils posaient les pieds, de crainte de se briser une cheville en marchant sur une pierre en déséquilibre qui pouvait rouler sous leurs pas.

Le coup dur !

Burt, qui n'avait rien vu, se trouvait encore à une vingtaine de mètres sous Cavassa, s'appliquant pour ne pas décrocher. Cavassa, lui, avait repéré les soldats de la Chine rouge. Il tendait désespérément les bras sous lui, comme pour accélérer la pénible ascension de Burt Cools.

Aucune hésitation possible. Comme par enchantement, mon automatique vint se caler dans la paume de ma main droite. Je serrai le doigt, vidai le chargeur, boulant les hommes de tête ainsi que de vulgaires quilles.

Stabilisés sur place par mon action, leur premier réflexe fut de se planquer. Rapidement, ils prirent conscience de la situation et de leur supériorité et ripostèrent d'un feu nourri qui prit surtout Burt Cools et Cavassa pour cible.

Je me baissai pour récupérer la carabine et l'arme à la hanche je vidai le chargeur, sans autre effet que d'écorner les blocs de pierre derrière lesquels ils s'abritaient. Mon inefficacité dut les mettre en confiance. Hurlant, un groupe de six s'élança à découvert. Je venais juste d'engager un autre

chargeur et lorsque je m'arrêtai de tirer, il n'en restait plus un seul debout. Automatiquement, je rechargeai.

Ce fut à cet instant-là, dans une très courte accalmie, que je songeai à jeter un bref coup d'œil en direction de Cavassa. Je fus extrêmement surpris d'apercevoir Burt Cools près de lui sur le surplomb. Il m'avait semblé que cet engagement ne durait que depuis quelques secondes et je ne m'expliquais pas qu'en ai peu de temps Burt Cools eût réussi à rejoindre Giulio.

Ce dernier me cria quelque chose que je n'entendis pas, mais je compris ses gestes : il m'ordonnait de monter. Dans le même temps, Burt Cools mettait le F.M. en batterie. Il cracha au moment où je m'élançai.

Tout d'abord, collé à la paroi, je grimpai régulièrement, sans hâte excessive, calmement, presque. Tout autour de moi, les balles bourdonnaient, s'écrasaient. Le tir avait repris, de part et d'autre d'une intensité extraordinaire, encore qu'en réalité un écho décuplât les déflagrations. Brusquement je pris conscience que j'étais l'enjeu de cette lutte, pour les uns, LA CIBLE, la cible unique sur qui se concentrait leur volonté de mort. Hors du feu du combat, réduit à une passivité complète, je me mis à paniquer. Je ne parvenais plus à trouver une prise pour trop vouloir me dépêcher et ma progression se ralentit. J'en pris assez conscience pour me contraindre par un effort de volonté à respirer profondément, longuement, exercice salutaire qui me rendit le calme.

Levant les yeux, je me vis à moins de cinq mètres du surplomb et j'avais sur ma droite des prises superbes. J'étendais déjà le bras. Brusquement, ce fut la nuit pour moi. Je n'avais rien senti et pourtant le sang me coulait à flots sur le visage. Je sentis que je perdais le sens de l'équilibre et me cramponnai avec force, incapable de monter ou de descendre.

Dominant le bruit de la fusillade, la voix de stentor de Cavassa me secoua :

- Monte donc ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Monte,

Glenne ! Monte !

Je connus un moment de désespoir massif. Je criai :

- Je ne peux pas ! Je ne vois plus ! Je suis aveugle ! Aveugle ! Giulio, je suis aveugle !

Les larmes jaillirent spontanément qui me lavèrent les yeux. Je commençai à distinguer vaguement la muraille, à retrouver l'orientation, à voir la prise.

Je m'élevai. Je m'élevai encore, encore un peu.

En haut, Cavassa en folie se penchait, cintrait le corps pour m'apercevoir sous le surplomb. Dans, une pose d'équilibriste, il balançait les bras et réussit à me choper un poignet.

Je hurlai, quand il m'enleva d'un coup de reins prodigieux, à la fois de peur et pour ressentir à l'épaule une douleur atroce. Sans trop savoir comment, je me trouvai à côté de lui. A

Ayant grimpé sur le sommet, Burt se trouvait au-dessus de nos têtes. Allongé, son F.M. crachait sans discontinuer et les paras chinois commençaient à l'avoir mauvaise, se planquant comme ils le pouvaient sous ce tir qui venait du ciel.

- Hé ! Burt ! Glenne est blessé. Attrape-le ! hurla Cavassa.

Il me ceintura et me hissa tel un fétu de paille, tandis que Burt Cools me chopait les deux poignets et me tirait à lui. Je boulai sur l'herbe rase, pratiquement à l'abri du tir venant d'en bas.

A présent, le feu se concentrait sur Cavassa qui passait les sacs à Burt Cools. J'entendis ce dernier l'exhorter à faire vite et son profond soupir qui m'indiqua que Cavassa était enfin planqué. Presque aussitôt le tir s'arrêta.

Je n'arrivais plus à ouvrir mes paupières, comme collées.

- Bouge pas, on va voir ça, dit la voix de Giulio. D'abord, il faut te débarbouiller. Accroche-toi. Je vais peut-être te faire mal, mais je n'ai pas autre chose sous la main et ça désinfecte !

Je sentis la forte odeur de l'eau de vie de riz

tandis qu'il me débarbouillait.

- J'ai quelque chose aux yeux ?

Subitement retentit, plus trompétant qu'un clairon sonnait la charge, le rire, le rire formidable de Giulio Cavassa.

- Fillette ! lança-t-il. Eh bien, Glenne, tu me la copieras ! Jamais je n'ai eu si peur ! Aveugle, où ? Concon ! Un éclat de roc a commencé à te scalper juste à la limite des cheveux ; mais tu n'as rien, mon pote ! Rien ! Attends, je vais t'arranger ça, parce que pour ce qui est de perdre du sang, tu perds du sang. Une fontaine !

Je n'arrivais pas à croire à cette chance.

Ouvre ta bouche ! commanda la voix de Burt Cools.

Je sentis qu'il me glissait entre les lèvres une cigarette tout allumée. Je tirai dessus avidement.

- Passe la boîte à pansement, dit Giulio.

- Tu garderas une cicatrice. Il faudrait des points de suture, mais là je n'y peux rien, dit-il peu après.

Je sentis qu'il me bandait la tête, m'essuyai les yeux sur le dos de mes mains. Je pus enfin lever les paupières et les choses se précisèrent : les sacs qui nous faisaient comme un rempart, Cavassa, agenouillé qui se battait avec l'extrémité d'une bande de toile qu'il ne savait pas comment faire tenir ; Burt Cools, plus loin, qui me regardait, anxieux, assis en tailleur.

- Ça va ?

- Ça va !

J'attrapai un rouleau de gaze, puis je me souvins que j'avais un mouchoir et je m'en servis pour me débarbouiller à nouveau. Du sang, j'en avais partout, jusque dans les trous de nez !, Sourcils et cils en étaient englués.

- Tu ressembles à un œuf de Pâques ! rigola Giulio. Ouf ! Les potes ! Nous revenons de loin ! Voulez-vous que je vous dise ? C'est miraculeux de s'en être tiré ainsi. On les a eus, hey ?

- Nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge, fit observer Burt Cools. Pour avoir été vernis, nous

avons été vernis, mais pourvu que ça dure !

- Nous avons brisé le cercle ! riposta Cavassa.

- Mais ils savent que nous sommes de ce côté-ci ? souligna Burt Cools. Le temps de se, rameuter, ils vont remettre ça.

- Oh ! Toi ! La panique ! protesta Cavassa. D'abord, tes Chinetoques, ils ne savent même pas tirer. Et tu sais ce que je leur fais ?...

Il se dressa d'un coup de reins et vint se planter, debout, au bord du creux.

J'en oubliai ma blessure, me levai plus rapidement que Burt Cools en criant :

- Giulio ! Ne fais pas le c... !

J'essayai de le tirer en arrière. D'un bras, il me repoussa, encore trop patraque pour pouvoir lui résister. En contrebas, à cent mètres à vol d'oiseau, les paras de l'armée rouge levaient leurs armes vers nous. Avec une inconscience superbe, le colonel Giulio Cavassa se débraquetta et pissa dans leur direction.

CHAPITRE XVI

C'est devenu une question de vitesse et la vie est attachée aux talons de nos chaussures. Les combes qu'il faut descendre et remonter, les ravines, la jungle et la forêt, sous une chaleur lourde, humide, visqueuse qui fait suer sang et eau, avancer, avancer toujours, en arriver au point, l'esprit vide, où la seule chose qui compte c'est de parvenir à mettre un pied devant l'autre et recommencer mécaniquement. Allégé de la perte de son sac, Cavassa mène la danse. Burt Cools en a plein ses bottes et il trébuche plusieurs fois. Cavassa n'en ralentit pas sa marche pour autant et j'ai déjà tellement de peine à le suivre que je ne me soucie pas de Cools.

Plus rien à se mettre sous la dent. Toutes nos provisions sont restées dans le sac perdu. Je fume pour tromper mon estomac, mais il arrive un moment où je n'ai même plus le courage de porter ma main à la bouche. Avec une volonté farouche, je concentre toute mon énergie à cet exercice si banal : continuer à mettre un pied devant l'autre.

Burt Cools a perdu du terrain. Il en perd de plus en plus. Je chope Cavassa par un coude :

- Il faut l'attendre, Giulio.

Il se retourne en grognant et hoche la tête. S'arrêter, c'était justement ce qu'il ne fallait pas faire. Personne n'est reparti. Nous nous sommes écroulés tous les trois.

Cavassa me secoue. J'ouvre les yeux : il fait nuit. Je regarde ma montre. Les aiguilles m'indiquent 23 heures. Une lune pleine éclaire le paysage d'un plateau désertique qui s'étend, sana fin.

- Nous devons le traverser et avoir atteint l'autre versant avant le jour, dit Cavassa.

C'est tellement évident que personne ne proteste. La température est plus acceptable et le petit roupillon nous a fait du bien. Nous repartons d'un pas plus léger.

Ce fichu plateau n'en finit plus et le jour se

lève quand nous distinguons la ligne sombre de la forêt. Le spectacle ne change pas. Il n'a presque pas changé depuis que nous sommes partis : une forêt dense couvre les pentes jusqu'à l'extrême bord du plateau cuit et recuit par le soleil où il ne pousse plus que des épineux.

Nous ne savons pas ce que nous trouverons quand nous aurons descendu cette forêt. Une autre forêt, peut-être, qui remontera vers un autre plateau qu'il faudra traverser pour redescendre une forêt qui remontera vers...

Autant l'avouer : nous sommes paumés, incapables de nous reconnaître, incapables de nous diriger vers une frontière plutôt que vers une autre. Tout ce que nous savons, c'est que la Birmanie, le Laos, la Thaïlande se trouvent quelque part par-là, à l'ouest.

Cette forêt-ci se laisse vite traverser. Elle s'arrête nette et découpe de vastes cultures de thé. En contrebas, un fleuve coule rapidement, ses eaux creusées de larges tourbillons. Des terres alluvionnaires, sur chaque rive, sont divisées en champs rectangulaires. Très espacées, des fermes s'accrochent au flanc de la montagne. A la pointe d'un bras mort, une case de pêcheur se dresse sur pilotis. Plusieurs grandes barques s'y trouvent amarrées.

Burt Cools se laissa tomber sur le sol. Je me tournai vers Cavassa qui se massait le globe de l'oreille, perplexe.

- Le Mékong ?

- Plutôt la Salouen, intervint Burt Cools.

Il défaisait ses lacets, soupira :

- Je ne _sens plus mes pieds !

- Et pourtant, ils fouettent ! lança Cavassa.

Nos regards se rencontrèrent. Il haussa les épaules, reconnu :

- Je ne sais pas ! Burt doit avoir raison, certainement la Salouen. Que fait-on ?

- Vous faites ce que vous voulez, mais, moi, je vole une barque et je laisse courir, trancha Burt Cools.

L'idée n'était pas si mauvaise. Moi aussi j'en avais ma claque ! Cavassa eut l'air de s'occuper d'un bouton qui lui était poussé sur le nez.

- Qu'en penses-tu, Glenne ?

- Blanc bonnet, bonnet blanc !

- Il est vrai que nous pouvons aussi bien nous faire accrocher en errant dans la nature, reconnut-il. Je ne sais pas grand-chose de la Salouen. Seulement que dans son cours inférieur elle sert de frontière entre la Birmanie et la Thaïlande. C'est de ce côté-ci que nous allons. Mais comment voler une barque ?

- A la nuit, dit Burt Cools. Quelle heure avez-vous ? Ma toquante ne marche plus. J'ai dû la péter dans la bagarre.

Ma montre précisait huit heures quarante.

- Qui dort dîne, rappela Cavassa. On pourrait se piquer un petit roupillon sur l'herbe ?

Depuis qu'il n'était plus question de marcher, Burt Cools se trouvait tout ragailardi.

- Sans moi ! lança-t-il. Ronflez, si vous le désirez. En ce qui me concerne, j'ai encore plus faim. que sommeil. Je vais m'occuper de trouver la dîne.

- Comment ?

Plus haut, nous avions passé un ru certainement alimenté par une source. A présent, nous savions qu'il se jetait dans la Salouen. Nous avions bu de son eau, rempli nos gourdes.

- Des truites comme ça ! nous rappela Burt Cools en écartant exagérément les mains. Vous vous souvenez ?

Obnubilés par la nécessité de fuir, sur le moment personne n'avait pensé à une partie de pêche. A présent, Burt Cools y songeait.

- Nous serons aussi bien à attendre sous le couvert et j'ai l'estomac dans les talons, avoua Cavassa.

A midi, le ventre plein, je dormais comme un sonneur. Je pris le dernier tour de garde et réveillai mes compagnons un peu avant la tombée du

jour.

Comptez-vous...

Je barbotai quelques pêches, petites et nettement moins bonnes que les nôtres, encore que l'arbre soit originaire de Chine. Cavassa se mit à l'eau et ramena une barque. Il disait « une péniche » à cause de son volume.

Ce fut Burt Cools qui, à la vue de sacs de jute, eut l'idée de confectionner une claie qui dépasserait largement les bords du canot. Posés dessus, les sacs maintiendraient de la terre, des jonchées de jacinthes d'eau qui ne manquaient pas dans le bras mort, du feuillage. Ainsi camouflés, il nous suffisait de gagner le milieu du fleuve, de nous dériver vers l'aval à la vitesse du courant en nous contentant de garder droit le gouvernail que Burt Cools se proposait de fixer. Ainsi, vus de la rive, nous pouvions passer pour un de ces petits îlots flottants que ce genre de fleuve charrie si souvent.

Ça nous prit quatre heures d'un travail acharné, mais ça valait la peine. A l'avant, Cavassa avait installé le F.M. en batterie ; à part le barreur, les deux autres pouvaient s'allonger et une lucarne aménagée entre les branchages permettait une assez bonne visibilité devant et sur les côtés. Par contre, il était impossible de se servir des avirons. D'ailleurs, Burt Cools en avait disposé, en les plaçant de travers, pour soutenir son camouflage.

Le plus difficile était de s'éloigner de la berge. Craintes vaines, tout de suite notre bizarre embarcation gouverna très bien, Burt Cools assura qu'il en serait ainsi tant que le vent ne deviendrait pas trop violent.

Je croisai les doigts pour conjurer le mauvais sort. Allongé, la tête reposant sur mes bras croisés, je me mis à réfléchir un peu à tout et à rien, trop fatigué pour pouvoir cristalliser mes pensées sur un seul sujet. Cinq minutes plus tard, je dormais.

Je sursautai aux éclats de voix, mis quelques secondes à me rappeler où je me trouvais. Il faisait jour. Dieu sait par quoi notre îlot flottant se trouvait bloqué. En tout cas, à moins de dix mètres devant nous, un groupe de soldats torse nu achevait leur toilette matinale en échangeant des plaisanteries et c'était le son de leur voix criarde qui m'avait réveillé.

Je donnai un coup de coude dans les côtes de Cavassa tout en lui appliquant la main sur la bouche pour l'empêcher de gueuler; Il ouvrit les yeux aussitôt, comprit mes signes, regarda. Il y avait vraiment de quoi _verdir :

- Bon d... ! Bon d... ! .Nous sommes en plein dans un camp, ,jura sourdement Burt Cools derrière nous. ce n'est pas vrai ! Je rêve !

Plus exactement, il ne rêvait plus. Ce qui venait d'arriver était tout simple en m'endormant j'avais entraîné Cavassa et à force de nous entendre ronfler, bercé par le doux balancement de notre barque, Burt Cools s'était endormi à son tour. Pendant des heures le flot avait entraîné notre barque privée de toute direction pour finir par l'échouer entre deux madriers sous une sorte de ponton qui avançait très loin dans le fleuve.

Instinctivement Cavassa avait aligné son corps avec le F.M., prêt à cracher.

Les soldats continuaient à rire. Je supposai que leur conversation roulait sur les sujets en usage dans toutes les armées du monde qui commencent à la femme, vont jusqu'à l'adjudant pour revenir à la femme.

- Tout est de ma faute, reconnut sombrement Burt Cools.

Le moment n'était pas aux récriminations. Dans un murmure, Cavassa lui conseilla de la boucler et d'ouvrir les yeux. J'avais juste devant mon nez le cadran de ma montre. Les aiguilles indiquaient cinq heures. C'est tôt, mais sous les tropiques, le

réveil est toujours avancé pour permettre aux hommes de profiter des heures les moins chaudes de la journée.

Assez loin, un triangle résonna. Ici, il remplaçait notre clairon et, je supposai qu'il appelait « au jus », à voir les soldats se hâter, chacun voulant arriver avant l'autre.

- Laisse-moi voir, dit Cavassa à Burt.

Il se coula et prit la place de Cools. Je l'entendis renauder.

- C'est vraiment ma faute ! répéta Cools.

Écrase par sa faute, il en avait le souffle court. Je lui murmurai de ne pas se casser la tête. Le mal étant fait, il s'agissait uniquement d'y remédier.

- Arrive, Glenne ! appela doucement Cavassa. Je me retournai comme je le pus, non sans piétiner un peu Cools. Giulio se faisait tout petit pour me laisser une place près de lui. La visibilité était bien meilleure de cette lucarne que nous avions pratiquée à l'usage du barreur. A moins de cinquante centimètres au-dessus de notre tête, la vue était limitée par les planches à claire-voie du ponton. A droite et à gauche un méandre de la Salouen formait comme un port naturel et ici le courant était à peu près nul.

Sur la rive, devant nous, un parc à voitures. Plus loin les bâtiments et le terrain d'un camp d'aviation dont l'entrée se trouvait une centaine de mètres en amont, marquée par un poste de garde et des hommes en armes, chargés de lever une barrière pour permettre l'entrée ou la sortie des voitures ; puis l'amorce d'une route dont nous aurions bien été en peine de dire où elle menait.

Entièrement sur pilotis, le ponton s'avavançait d'une bonne cinquantaine de pas dans le fleuve. A son extrémité, un sampang était accosté, sa voile centrale affalée et affourché sur ses ancres.

Dans cette anse les fonds montent, m'expliqua Cavassa à l'oreille. Malgré son faible tirant d'eau, le sampang ne doit pas pouvoir aborder la rive. Tout le ravitaillement de la base doit se faire par le fleuve ; ce qui les a obligés à construire ce ponton

pour débarquer les cargaisons.

- Oui.

Il ricana :

- A quelque chose, malheur est bon ! Collés là-dessous, nous serons au moins abrités du soleil. Vers les midi, ça va cogner dur !

Nous n'étions pas les seuls détritrus fluviaux à s'accrocher aux pilotis où pourrissait toute une végétation aquatique, y compris de vieilles boîtes de conserve jetées en amont, venues s'échouer là.

Je fis remarquer à Giulio que, là-dessous, ils ne semblaient pas faire souvent le ménage.

- Souhaitons qu'il ne vienne pas à l'idée du commandement de désigner une corvée justement aujourd'hui, rétorqua-t-il.

Je croisai les doigts.

Il supposa :

- Ils sont trop fainéants pour se baisser. Le chiendent, ça serait si un de ces c...nards s'amusait à piquer une tête. Au niveau de l'eau, il verrait forcément la barque. Après tout, ça pouvait être pire ! Mais la journée va être longue. Je suppose qu'à la nuit, nous pourrions nous déhaler. Le sampang va peut-être fiche le camp ? Ça nous arrangerait bien. En nous tirant de pilotis à pilotis, nous pourrions nous remettre dans le courant. Au fond, il n'y a pas à désespérer ; mais la journée risque de nous paraître longue !

Accroupi à nos pieds, Burt Cools se taisait. Il en avait gros sur la patate, Cools ! Désespérément, il cherchait un moyen de remédier à sa connerie : Son souffle sifflant, trahissait des pensées qui ne devaient pas être drôles. Bien entendu, personne ne lui en voulait ; mais il ne se pardonnait pas.

Brusquement, il suggéra :

- Et si nous piquions un avion ?

- Tu dérailles ! lança à voix basse Cavassa.

Pas autant qu'il le semblait. Il argumenta, d'une voix chaude, d'un seul coup excité :

- Qu'est-ce qui nous attend au bout de ce fleuve, le savons-nous ? Échapper aux Chinois, pour être

pris, par exemple, par le Pathet-Lao si nous rentrons au Laos ? Là, nous mettons le paquet ; C'est tout ou rien. D'un côté des jours et des jours de marche, de fatigue, de danger. Avec un avion, dans trois heures nous sommes à Saïgon en train de prendre un bon bain. Ça vaut la peine d'y réfléchir, non ?

- C'est bien un sacré gonfleur d'hélice 13 , s'amusa Cavassa en me donnant un petit coup de coude dans les côtes. Mourir dans les airs, ça lui va ! Il n'y a que sur le plancher des vaches qu'il se sente mal. D'accord, ça vaut la peine d'y réfléchir. Entre nous, ça semble difficile à réaliser.

- Mais nous sommes déjà dans le camp, insista Burt Cools. D'accord, à cause de ma bêtise, mais nous y sommes !

- Pour ça ! admit caustiquement Giulio.

- Qu'est-ce que tu crains !

- La chasse, répliqua Cavassa. Ils ne vont pas nous laisser leur barboter un taxi sans nous courir après ? Tu vois à peu près la manchette des journaux ? Aviateurs américains abattus au-dessus du territoire de la Chine Populaire. Après ça, le général Kitner voudrait me ressusciter pour pouvoir me tuer une seconde fois de ses propres mains.

- La chasse n'interviendra pas, assura Burt Cools sur le ton de la plus grande conviction. D'ailleurs, il n'y a pas de chasse, ici. C'est une escadrille d'observation. J'ai vu les avions sur la piste : de vieux IL-28 que les Russes ont vendu aux Chinois qui s'en servent pour la reconnaissance aérienne et l'interception au sol. Autonomie de vol, 1 500 km. Beaucoup plus qu'il ne nous en faut.

- Je te parlais de la chasse, interrompit Cavassa.

- Mais en douze minutes, nous survolerons la Thaïlande ! s'emporta Burt Cools. Comprends-le donc, à la fin ! Il faudrait vraiment du déboum pour que nous soyons sur le trajet d'une escadrille de chasse ! Et encore ! Je les imagine mal en état d'alerte permanente. Ensuite, ils n'oseront pas nous suivre au-dessus du territoire thaïlandais. Bangkok dispose aussi de chasseurs, tu sais ? Et les

meilleurs, les nôtres ! Nous y avons même une escadrille de F III.

Ce n'est plus un mystère pour personne et Cavassa n'ignorait pas que la Thaïlande a permis à l'*U.S. Air Force* d'installer des bases sur son territoire.

Dans la pénombre, je le vis qui faisait un peu la moue ; mais le projet de Burt Cools commençait à lui trotter un peu dans la tête.

- Enfin, explique-lui, Glenne ! dit Burt Cools comme s'il renonçait à convaincre Cavassa.

- Personnellement, je me sens si dégueulasse, que je prendrais bien un bain, dis-je.

Des pas résonnèrent au-dessus de nos têtes qui empêchèrent Cavassa de me répondre. Pendant une bonne demi-heure, ce fut une succession de souliers ferrés qui alternaient avec des pieds nus. Le tintamarre était tellement assourdissant que nous aurions pu nous parler en gueulant sans crainte d'être entendus ; mais le trac, qui nous serra au ventre, nous empêcha de parler. Nous avions beau être bien planqués, sentir l'adversaire à quelques centimètres de soi est une impression tout à fait désagréable.

Suivit un roulement discontinu. On embarquait des fûts vides. Ça cessa d'un seul coup.

- Ils m'ont rendu sourdine, ragea Cavassa. Il s'introduisit le petit doigt dans le pavillon de l'oreille et se mit à l'agiter frénétiquement.

- Qu'est-ce que tu disais tout à l'heure au sujet de mes pieds ? demanda Burt Cools, évidemment très mal placé. Eh ben, mon colonel !

Cavassa ne répliqua même pas, occupé à regarder la manœuvre sur le sampang. Torse nu, ruisselant de sueur, deux matelots tiraient en ahanant sur les filins pour hisser la voile. En haut la flamme rouge étoilée de la Chine Populaire se mit à battre fiévreusement.

Le départ du sampang souhaité par Cavassa nous ouvrait le chemin du fleuve. Je craignais que ceci ne l'incite à rejeter le projet de Burt Cools que personnellement je trouvais viable, s'il pouvait,

politiquement parlant, causer quelques ennuis.

Je fis observer :

- Dis donc, le vent s'est levé, hein ? Ça ne va pas arranger nos affaires.

Il approuva en hochant la tête.

Ancre remontée, armé d'une longue gaffe, un matelot colosse culait le sampang pour le dégager du ponton, tandis que les autres le faisait reculer à la perche. Il prit vite la brise et gouverna au large, disparut à nos yeux.

Le silence était revenu, presque total, dans cette partie du camp à présent déserté.

- A y réfléchir, je crois ton idée bonne, déclara Cavassa d'une façon imprévue : Le tout est de savoir comment nous pourrions nous y prendre pour barboter un avion. Burt Cools parut subitement très jeune comme si d'un seul coup toute la fatigue venait de s'effacer de son visage qui retrouva son petit sourire en coin.

- Ça, c'est chouette, grand chef ! s'exclama-t-il. Entre nous, vous ne pouvez pas dire que vous m'avez beaucoup entendu renauder ? Pourtant, moi, marcher pendant des kilomètres et des kilomètres, me livrer à des séances d'alpiniste, ça ne me va pas du tout. Ce taxi, nous l'aurons et je vais vous ramener en père peinard. Vous aurez tout le temps d'admirer le paysage.

- D'accord, d'accord, acquiesça Cavassa ; mais tu ne nous as pas encore dit de quelle façon tu comptais t'y prendre ?

- Quand on connaît bien un terrain d'aviation, ce n'est rien, assura Burt Cools. Dans un sens, on peut dire, qu'ils se ressemblent tous. Si vous me laissiez une place, je pourrais mieux me rendre, compte. Et puis, entre nous, j'en ai marre de respirer vos pieds !

Je me dévouai. En ce qui concernait les pieds, Burt Cools avait tout à fait raison et d'autant plus que la chaleur devenait de plus en plus insupportable.

J'entendis Burt rire. Je l'interrogeai.

- Un hélico qui s'apprête à décoller, expliqua-t-

il. Un M. 1-3 et, je jurerais que c'est le même que l'autre fois et *qu'il part à notre recherche*. Bonne route, ducon !

Le son du rotor couvrit le souhait ordurier de Cavassa. Le bruit du moteur s'éloigna, s'estompa.

- A mon avis, c'est du gâteau, reprit Burt Cools. Devant nous se trouvent les bâtiments de ce qu'en France vous appelez la C.H.R. A gauche le réfectoire, les dortoirs et les mess. Tout au fond, les béconnards ¹⁴ qui bordent la piste d'envol. Je parie qu'ils ne sont même pas gardés la nuit. Peut-être collent-ils une sentinelle devant la poudrière ; certainement ce truc rond tout à fait à l'extrémité du camp. Elle ne nous gênera pas. J'aperçois plusieurs YAK-II sous les hangars. Nous aurons le choix.

- Et pour le plein ? interrogea Cavassa.

Le seul point noir, admit Burt Cools. Ça serait trop beau si nous trouvions un appareil chargé. La citerne se trouve à coté du château d'eau. De là au hangar, ça fait évidemment une trotte ; mais je vois deux camions citerne tout à côté. Ça serait le diable s'il n'y a pas du coco au moins dans l'un.

- Impossible de le mettre en route, dit Cavassa, Le moteur ferait trop de boucan.

Si vrai que mes espoirs s'envolèrent. C'était négliger l'esprit inventif de Burt Cools.

- Il y a la pompe à bras qui sert à vidanger les réservoirs et à pulser l'essence récupérée dans la citerne, dit-il. Le contraire est faisable. La manœuvre sera un peu plus longue, c'est tout. En tout cas, ça ne fera pas de, bruit. Qu'en penses-tu, grand chef ?

- T'es un crack, répondit Giulio.

Tout était dit. Il n'y avait plus qu'à attendre la nuit et attendre n'a jamais été le plus facile. Dans une demi-somnolence tendue, chacun s'enferma dans ses souvenirs.

Bientôt le soleil nous fit mijoter au bain-marie. J'écoutai passer les heures que rythmait le tintamarre aigu du triangle d'acier : la soupe, la reprise du travail après une sieste prolongée, la

fin du travail et à nouveau la soupe.

Aucune alerte, mais aucune distraction, sauf le retour de l'hélico qui fut accueilli par des plaisanteries. J'avais cru me noyer dans ma propre sueur et j'accueillis avec reconnaissance la nuit qui tomba d'un seul coup comme toujours sous les tropiques.

L'extinction des feux nous libéra de notre tension. Cette fois, ça y était. Encore un peu de patience et nous pourrions agir. Cavassa se leva tout droit et de la tête creva notre camouflage. Avec un grand sourire heureux, il eut l'air de respirer les étoiles. Je me hâtai de venir l'imiter.

CHAPITRE XVII

Sa nervosité stimulait Burt Cools. Il avançait rapidement, donnant l'impression de se retenir pour ne pas courir. Juste au, coin du bâtiment de la C.H.R. une grosse ampoule brillait qui devait rester allumée en permanence. Un passage dangereux. Plus loin, tout de suite l'herbe rase du terrain, une zone d'ombre et de silence. Mais un silence n'est jamais absolu. Le nôtre, rendait plus perceptible le concert délicat d'un monde invisible que nous foulions au pied. L'idée me vint, ridicule que mes pas écrasaient de la musique.

Courbés en deux, nous progressions vers les béconnards dont la silhouette rustique se détachait nettement sur le fond de la nuit Burt Cools choisit celui du centre parce que c'était dans celui-ci qu'il avait vu les YAK-II. Avant de quitter la barque, . Cavassa avait retiré la culasse du F.M., balancé celle-ci et fait couler l'arme et nos munitions. Inutile d'approvisionner l'adversaire et il y avait tellement de merde là-dessous que leur propre poids devait suffire à les enliser. De ce fait, il ne nous restait plus qu'une carabine. Cavassa posa une main sur mon épaule.

- Reste là pour nous couvrir, dit-il. Je fais le tour avec Burt.

J'acquiesçai et m'assis dans l'herbe craquante, tandis qu'ils poursuivaient leur chemin. Je respirai doucement, paradoxalement survolté et apaisé par la sensation du danger, tel le gosse en train de voler le pot de confiture et qui pense à la fessée qui va peut-être lui tanner les fesses. Et c'est justement ce peut-être, espoir du joueur, qui fait toute la différence et nuance la peur d'exaltation. Tout là-bas, la lumière de la C.H.R. n'était plus qu'un halo.

Un bruit m'alerta. Je me retournai : Cavassa s'acharnait pour faire passer par une porte transversale assez étroite, la pompe à main montée sur chariot, Ça se goupillait mal et à cinquante mètres je les entendais ahaner comme des déménageurs embarrassés d'une armoire dans un escalier raide.

Ça vint d'un seul coup. Je ris doucement parce qu'emporté par son élan Cavassa venait de manquer d'aller sur ses fesses. Il recouvra son équilibre et je le vis passer traînant le chariot vers les camions-citernes isolés sous une sorte d'appentis primaire.

Du matériel plutôt désuet ! Cette pompe à main rappelait le balancier des pompiers d'autrefois. Ce fut peut-être l'origine de l'idée de Burt Cools qui sortit à reculons dévidant d'un plioir roulant un tuyau d'incendie. Il voulait pouvoir pulser directement l'essence du camion-citerne aux réservoirs du YAK ; ce qui irait plus rapidement que de balader des jerricans, entre autres moyens. Je le vis rejoindre Cavassa, reportait mon attention sur les bâtiments. Environ deux cents bonshommes qui dormaient là-dedans. Ils risquaient d'avoir un mauvais réveil et je n'enviais pas le sort du gars chargé d'annoncer au commandant qu'il manquait un appareil !

Des chocs me firent retourner. Il devait y avoir un accrochage et Cools y allait au marteau. Le bruit de l'acier contre l'acier me fit l'effet de coups de tonnerre. Je me dis qu'il était impossible qu'on ne l'entende pas, même tout au bout de la piste et je les traitais mentalement de cinglés.

Ça cessa. Encore secoué, j'inspectai l'étendue du terrain, sur le qui-vive. Je me calmai un peu plus tard en constatant que rien ne bougeait et d'un revers de main j'essuyai la sueur qui avait perlé à mon front.

En me tournant, j'aperçus Burt Cools revenant en courant vers le premier hangar. Il regardait de mon côté et m'adressa de la main un petit geste d'encouragement.

Je recommençai à attendre, les yeux fatigués de scruter la nuit. Durant ce temps l'esprit travaille comme indépendant du corps. Le mien divaguait. Je pensais à une partie de billard avec les copains, à un flacon de scotch, à une fille. Et ça me paraissait. très loin, voir impossible ; un rêve irréalisable, un truc qui ne m'arriverait jamais plus comme de pouvoir prendre un bain.

Ça devait marcher : Cavassa au pas de course venait rejoindre Burt Cools. J'aurais voulu allumer une cigarette ; mais je n'osai pas. Pour calmer mon envie, j'introduisis un rouleau de tabac entre mes lèvres et je le mâchonnai.

Brusquement, je sursautai pour une belette qui venait de filer devant. Par automatisme, j'avais levé mon arme et failli la flinguer.

« Glenne, mon ami Glenne, tes nerfs flanchent. Tu vieillis ou tu as grand besoin de repos ! »

Je m'imaginai flânant sur les quais de la Seine, avant de me rendre au service pour y occuper un emploi sédentaire. Ça me fit rire et du même coup je sortis du pot-au-noir mental où je m'étais fourré. Glenne dans un bureau ? Il ne fallait pas y compter ! A quoi bon se casser la tête ? Si nous nous tirions de ce pétrin, je me retrouverai infailliblement dans une situation à peu près semblable. Il y a des gars, comme ça, marqués par le destin. Si la paix du monde devenait définitivement assurée au point qu'un service tel que la C.I.A. devienne inutile, je voyais très bien Giulio Cavassa s'embarquer. pour la lune !

Subitement, je fus en alerte. Cette fois, je ne rêvais pas : deux soldats traversaient le terrain en diagonale, venant directement vers les béconnards. L'un d'eux balançait une lampe-tempête dont l'éclat huileux allongeait sur le sol un cercle clair.

Je virai la tête vers le hangar où Cavassa et Cools, invisibles, poursuivaient leur ouvrage. Il y avait toujours ce tuyau qui courait jusqu'au camion-citerne que la ronde ne pouvait pas manquer de voir.

Je me mis à ramper sur les coudes pour exécuter un mouvement tournant destiné à me permettre de choper les types par-derrière. Je faisais des vœux pour ne pas être obligé de tirer. Dans cette possibilité tout le camp se réveillait et nous étions fichus.

Allongé, j'attendis. La terre tiède rendait une forte odeur de foin coupé. Ils passèrent à peine à un mètre de moi qui bondis. Avec un han de bûcheron, je plantai le canon de mon arme dans le ventre de l'un et presque dans le même mouvement la crosse de la carabine sonnait l'autre dans le plus classique

assaut de l'escrime à la baïonnette. Le second s'affala ; plié en deux, souffle coupé, le premier m'adressa un regard chargé de haine. En revers, je lui balançai la crosse de la carabine et ce fut fini.

Décidément, on respirait bien mal et je me trouvais à nouveau couvert de sueur. À ce moment, j'entendis un léger sifflement de Cavassa qui me cherchait, étonné que j'aie changé de place. Je jugeai que mes victimes en auraient pour un bon petit moment avant de se remettre de leur émotion. Les gars ne présentaient plus aucun danger. J'éteignis la lampe-tempête et, au pas de course je rejoignis Cavassa.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Une ronde. Deux mecs. Je les ai étalés.

Il soupira et ça fit du vent.

- Nous sommes prêts, dit-il. Burt va ouvrir la grande porte. Nous avons besoin de toi pour pousser le taxi.

Je fis signe que oui et je le suivis. A l'intérieur, ça puait l'essence. Il y en avait une grande flaque répandue pendant le remplissage,

- Ça va ? cria Burt Cools

-O.K. !

Il se mit en devoir de tirer sur la porte coulissante qui s'ouvrit avec un bruit grinçant.

- Glenne a dû éliminer une ronde ! cria Cavassa. Il faut se magner, vieux !

Burt Cools ne semblait pas avoir besoin de cet encouragement. Du côté droit, j'attrapai l'aile basse du monoplan et je commençai à pousser. Il avança facilement sur ses roulettes de queue. A lui seul, Cavassa aurait pu le rouler jusqu'à l'aire de décollage.

Encore un petit effort, dit Burt Cools en arrivant sur la piste de ciment matérialisé par une longue bande jaune comme un vulgaire passage clouté. Il faut le conduire jusqu'au bout. Je ne sais pas trop comment elle s'enlève, cette taupe !

Chacun y mit du sien et à un moment Burt Cools dit que c'était suffisant. Il tourna la queue pour bien

mettre le nez face au vent et grimpa dans la carlingue.

A l'origine destiné à la chasse, mis hors course par les performances des appareils modernes, le YAKOLEV-II ne dispose que de deux sièges baquet en tandem et la place est plus que restreinte pour un troisième passager. Je laissai le second siège à Cavassa et me casai tant bien que mal entre les deux, coincé en plus par la radio déplacée par rapport au modèle normal pour rester à la portée de l'observateur et dégager le pilote de tout travail secondaire.

Cette fois, c'est parti, mon kiki ! lança joyeusement Burt Cools en tirant le cockpit.

Je cherchai du bois à toucher et je n'en trouvai pas. Burt Cools actionna le démarreur électrique. Il y eut un bruit de casserole et ce fut tout. Il fit deux autres essais inutilement et se mit à jurer d'une façon épouvantable.

Que le diable emporte tous ces maudits mécanos, dit-il en repoussant le cockpit. C'est la magnéto, j'en jurerais. Heureusement que nous avons une torche, il va falloir que quelqu'un vienne m'éclairer.

Il sauta à terre. Je me tirai péniblement de mon coin et je le suivis. Monté sur l'aile, Burt Cools se battait déjà avec le cache-moteur.

- Reste en protection. Ça a dû faire du barouf ! me lança Cavassa en sautant à son tour.

Il avait la torche et monta près de Burt Cools qui maugréait, dans sa rage mêlant l'ingénieur russe, constructeur de l'appareil, et les Chinois incapables d'entretenir proprement une mécanique, pour finir par engueuler Cavassa qui tenait mal la torche.

Je fis quelques pas la carabine sous le bras. Tout semblait calme et comme je me reprenais à espérer, une sirène d'alarme stridula brusquement. Une sirène n'est jamais bien drôle à entendre. C'est un peu comme si ce son était réservé au malheur. Dans le même temps, les feux de balisage s'allumèrent ainsi que deux puissants phares qui nous cherchèrent pour

finallement se fixer sur le Yak.

On nous tira dessus à coups de fusil sans aucun dommage. Le tir cessa comme une troupe gesticulante débouchait sur le terrain courant dans notre direction.

Une jeep la devança où s'accrochait une grappe d'uniformes. Je levai ma carabine, serrai le doigt deux fois. Son chauffeur mort, la jeep vira en cercle, et alla faucher un soldat qui, surpris, ne s'était pas écarté assez vite, avant de terminer dans le mur du bâtiment de la C.H.R.

- Je n'ai pas d'arme, garde une balle pour moi ! cria Cavassa de sa voix de stentor. Sur un point au moins, je ne veux pas désobéir aux ordres.

Dans un silence glacé de mon cœur qui donnait l'expression d'avoir cessé de battre, j'attendis la meute encore éloignée de la moitié de la largeur du terrain.

- Embarquez ! hurla Burt Cools.

Cavassa se précipita en m'appelant, Je battis en retraite. Déjà à la place du pilote, Burt Cools actionnait le démarreur.

Et c'est parti, ça madame ! Un recul à gauche de l'hélice qui ressembla à un crachat et ça tournait rond. Je boulai dans la carlingue au moment où tout à la fois Burt Cools fermait le cockpit et lâchait les freins.

Le Yak se mit à rouler et il me parut qu'il avançait à la vitesse d'une tortue. Des Chinetoques biaisèrent pour nous barrer la route, en s'accrochant à l'aile pour nous maintenir au sol. J'étais en train de me dire qu'ils allaient y arriver et je sentis que nous avions décollé.

Manche au ventre, salué par une volée de coups de fusil, Burt Cools grimpait en chandelle à la limite de la perte de vitesse.

Les bâtiments de la hase défilèrent sous nous, Déjà, ils étaient loin et Burt Cools faisait un palier avant de recommencer à grimper.

- Moins une ! lança Cavassa d'une voix épuisée par l'émotion.

Et les minutes les plus éprouvantes étaient encore

à vivre ! Un œil pour la trotteuse de ma montre, un autre pour ce ciel immense, d'un bleu de nuit si pur qu'on y voyait presque comme en plein jour éclairé par une lune ronde, que nous avions trouvée au-dessus du tapis de nuages. Je cherchai le point noir qui allait grossir rapidement, du MIG 21 plongeant comme l'épervier sur sa proie.

Sept minutes... huit... neuf... dix... onze... douze... treize... quatorze. Un coup d'œil sur l'altimètre qui donnait 3000 mètres. Me sachant sans inhalateur d'oxygène, Burt Cools n'avait pas voulu monter plus haut, au risque de percuter la montagne.

- Je descends sous les nuages, dit-il. Nous devrions nous trouver juste au-dessus de la vallée de la Salouen.

Une petite erreur et c'était l'écrasement.

Malgré moi, je suivis l'aiguille de l'altimètre : 2600... 2400... 2000... 1800.

Burt Cools se remit en palier. Sous la terre brillait, très claire, coupé d'un ruban scintillant qui, cette fois, indiquait la direction Sud-Ouest.

- Nous survolons la Birmanie, précisa Burt Cools d'une voix bizarrement grinçante comme si en parlant ses dents s'entrechoquaient d'une peur rétrospective.

Il s'écoula un instant délicieux.

- Hé ! Grand chef ! Si tu, appellais un peu Saïgon ? suggéra Burt Cools sur un ton redevenu, normal. Faudrait bien qu'il lance des ordres sur les ondes. Être abattu par un de nos appareils, ça serait le bouquet !

Cavassa ne répondit pas, mais tout de suite il épela :

- *Red Leader* en vol appelle Comoran. *Red Leader* appelle Comoran. A vous...

J'entendis nettement la réponse, agenouillé comme je l'étais entre les jambes de Giulio :

- Bien reçu. Qu'est-ce que ça veut dire « en vol » ? Qui êtes-vous exactement, *Red Leader* ? Répondez en clair. *Over* !

- Colonel Giulio Cavassa en retour de mission

spéciale, à bord d'un YAK répertorié Moose en code NATO, barboté aux Chinois. J'aimerais bien qu'on ne me descende pas et qu'on en avertisse le commandement et les TRO-SOL.

Il y eut comme une exclamation et ça cafouilla. Puis une autre voix répondit :

- Ici général Horton. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est absolument invraisemblable. Donnez précision.

- Je ne sais pas si c'est invraisemblable, mais c'est tout de même vrai, mon général répliqua posément Cavassa. Indicatif U.F. Je répète que je voudrais bien ne pas être descendu !

Il y eut un silence qui se prolongea bizarrement.

- On vient de vous identifier. Félicitation, *Red Leader*, répondit enfin la même voix. Aucune crainte à avoir, vous ne serez pas descendu. *Cette nuit, vous êtes même le seul appareil à être en l'air* sur toute la péninsule indochinoise. Et les TRO-SOL sont muettes. Dites donc un peu à votre pilote de prendre le cap du 17° parallèle et regardez ce qui se passe à la jonction du Laos, du Cambodge et du Viêtnam. Ça vaut certainement le coup d'œil. Entre nous, je vous envie. Signalez normalement votre approche à la tour de Saïgon. Nous vous attendons. Terminé...

- Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda Burt Cools en criant pour se faire entendre.

- Je ne sais pas au juste, répondit Cavassa en élevant le ton lui aussi. J'ai eu le général Horton attaché au DEPCOMUSMAC/V pour les opérations aériennes. Il dit que cette nuit nous ne risquons rien et nous conseille de regarder ce qui se passe vers le 17° parallèle et plus bas dans la région des trois frontières. Tu peux ?

-Oui.

- Nous y serons dans combien de temps ?

Au mouvement de sa tête, je compris que Burt Cools consultait le badin.

- Juste dans une heure, répondit-il en prenant le cap est.

Notre attention fut attirée bien avant. Cavassa bricolait sa radio, une voix nous tomba du ciel,

chaude, apaisante, magnétique.

- Écoute, Burt, Kekcekça ? interrogea Cavassa.

Il y eut un petit silence, avant la réponse de Burt Cools :

- *Bouddha parle*. Il annonce au monde qu'il vient de traverser le Cambodge et qu'il va entrer au Viêt-nam pour arrêter la guerre. C'est formidable ! Tu parles d'une propagande ! Transmise par satellite et paraît-il que l'on peut le voir devant n'importe quel poste de télé en *mondiovision*. Je traduis : « *Que celui qui veut prier de la façon la plus noble prenne en main ces trois fleurs : CONTENTEMENT, PAIX et JUSTICE.* »

Exactement à trois heures du matin, sous nous, le sol s'éclaira exactement comme si par un prodigieux miracle, cette nuit-là, l'aube devait venir du centre de la terre.

Burt Cools poussa le manche, descendit jusqu'à 1500 mètres. Entièrement dégagé, le ciel nous permit de voir le plus extraordinairement rassemblement humain depuis la naissance des temps. Une procession de cinq, dix, peut-être quinze millions d'hommes tenant en main un flambeau de résine qui sur des centaines de milliers de kilomètres carrés ne formait qu'un incommensurable tapis de lumière ; un impensable raz de marée humain que nous aurions pu survoler pendant des heures sans jamais en voir la fin, parce qu'il n'y avait pas de fin. Et l'humble et doux grondement qui montait de la terre reprenait les paroles de Bouddha : CONTENTEMENT, PAIX et JUSTICE.

Giulio Cavassa leva la tête et, à travers le cockpit, il regarda plus haut, très haut, vers une étoile pâlisante.

- J'espère qu'il ne va pas m'en vouloir de lui avoir inventé un rival, dit-il mi-figue mi-raisin.

FIN

HeSgr591	rush.	Claude Rank
HuSm594	me enfer.	M.-G. Braun
595	raison insolite.	G.-J. Arnaud
596	gent spécial aux Antipodes.	J.-B. Cayeux
597	signes de prudence.	Pierre Courcel
Hoeu598	vert pour Face d'Ange.	Adam Saint-Moore
Hrs599	be signée Lecomte.	F.-H. Ribes
Hopl600	dans le labyrinthe.	Paul Kenny
K01	enfonce la porte d'or.	Marc Revest
502	ntplatz, 39.	Roger Falier
503	peau du vicomte.	Fred Noro
H.St604	lone vint.	Alain Page
HrSh605	me nommé Trottnier.	Claude Rank
Hain606	joue l'atout.	Serge Laforest
507	gent spécial à l'école.	J.-B. Cayeux
608	fil du kriss.	Marc Arno
509	capitaine.	Michel Carnal
Ms.S610	uki fait parler les morts.	J.-P. Conty
Hori611	rouge.	M.-G. Braun
Hont612	Est-Ouest.	Paul Kenny
At613	tung, Mr. Kern.	Marc Revest
514	commander rit jaune.	G.-J. Arnaud
615	heures... au «Calice».	Pierre Nemours
Hain616	crève l'abcès.	Serge Laforest
Fase617	Ange maché le piment.	Adam Saint-Moore
518	ion S.	G. Morris-Dumoulin
T619	éléphone rouge.	Frank Evans
620	ontements indirects.	Pierre Courcel
JbHe621	ynamite.	Claude Rank
HeSo622	panique le C.I.A.	F.-H. Ribes
Hopl623	sur la corde raide.	Paul Kenny
524	porte-clés pour Tokyo.	André Caroff
K25	noie le Pharaon.	Marc Revest
T26	ao, vicomte.	Fred Noro
Hage627	spécial au camp.	J.-B. Cayeux
HnSp628	œur.	M.-G. Braun
Honp629	pour demain.	Paul Kenny
T30	algar Kern.	Marc Revest
531	endie dans une île.	Marc Arno

Be 512i, au diable.	Claude Rank
Ha 623. mort ou vif.	Serge Laforest
He 624. Lemar de Mr. Suzuki.	J.-P. Conty
Ha 625. naissance 2.	Alain Page
636 nul.	Roger Faller
637. 75 opération.	Richard Caron
Ha 638. cinquième image.	François Chabrey
Ms. 5129. ki et le grand secret.	J.-P. Conty
640. gent spécial au maquis.	J.-B. Cayeux
641. plan revient de loin.	Paul Kenny
642. de Face d'Ange.	Adam Saint-Moore
643. attendant Calone.	Alain Page
644. métier de salaud.	Claude Rank
645. age de Gaunce.	Serge .Laforest
646. de russe pour Lecomte.	F.-H. Ribes

A PARAÎTRE:
Paul Kenny
COPLAN RELEVÉ LE GANT

Imprimerie Artistique de Monaco - Dépôt légal : 4
trim. 1967

VOLUME REALISE PAR
P. I.E
Principauté de MONACO
Palais de la Scala
MONTE-CARLO
Publication mensuelle

Notes

[←1]

Voir « La Grande lutte », même auteur, même collection.

[←2]

Autre nom du prince Siddharta, Bouddha.

[←3]

Depuis peu, commercialisé en France. N'importe qui peut se procurer ses appareils d'écoute ultra-perfectionnés.

[←4]

Voir « Politique de Force ». Même collection.

[←5]

Sherpa célèbre, qui accompagna Hillary et l'aida à vaincre l' Everest.

[←6]

Statue érotique représentant un couple.

[←7]

Autorité religieuse venant directement après le Dalai-Lama. Le Penchem-Lama a été destitué par Pékin en décembre 1964.

[←8]

Mouvement pour la Libération du Tibet

[←9]

Territoire contesté, réclamé à la fois par la Chine, l'Inde et la Birmanie.

[←10]

Commandement de l'assistance militaire au Viêt-nam.

[←11]

Force aérienne U.S.

[←12]

Bâtonnet de dynamite.

[←13]

Surnom donné par l'infanterie aux aviateurs.

[←14]

Argot de l'aviation pour désigner les grands hangars en tôle.